



UNIVERSITÉ DE LILLE  
MASTER 2 SOCIOLOGIE - PARCOURS MÉTIERS DE L'EXPERTISE DU TRAVAIL ET  
DES ASSOCIATIONS

**Discriminations de genre et féminisme dans un atelier  
associatif d'auto-réparations de vélo - Diagnostic et  
Analyse**

par  
GWENAELLE HOFFMANN

Direction et tuteur pédagogique : Séverin MULLER

Dans le cadre d'une recherche participative avec : La Boutique des Sciences

Numéro étudiant : 41936520

Année universitaire : 2021-2022

## **REMERCIEMENTS**

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont contribué au bon déroulement de mon stage et qui m'ont aidée lors de la rédaction de ce mémoire.

Dans un premier temps, je tiens donc à remercier mon directeur de mémoire, Séverin MULLER, pour son accompagnement, sa disponibilité et ses conseils précis et justes dispensés tout au long de ce travail.

Je tiens également à remercier l'association des Jantes du Nord pour leur pleine confiance et leur accueil, à Joë pour son suivi assidu et l'intérêt porté par ce travail, et bien sûr merci à toutes les personnes rencontrées en entretien qui m'ont partagé un bout, parfois conséquent, de leur temps et de leur histoire.

Merci également à la Boutique des Sciences pour cette chouette opportunité, particulièrement Florence Ienna, dont l'écoute et les conseils ont permis de limiter le stress et de repréciser certains axes de travail de terrain.

Enfin, un grand merci à la promo META 2021-2022, tout particulièrement à Eva pour le soutien quasi quotidien et à Coline pour ses relectures, et à toutes les personnes rencontrées de près ou de loin qui ont permis de nourrir les récits et réflexions transposées ici.

## **TABLE DES MATIÈRES**

<b><u>Avant-propos</u></b> .....	4
<b><u>Introduction</u></b> .....	5
a) Contextualisation socio-politique.....	5
b) Présentation de l'association et des espaces.....	8
c) Démarche et méthodologie d'enquête.....	12
<b><u>Chapitre 1 : La mécanique et le cyclisme, pratiques socialement et historiquement générées</u></b> .....	18
a) Mécanique auto, mécanique cycle, cyclisme : point histo-sociologique.....	18
b) Evolution dans une société de consommation et d'obsolescence matérielle.....	22
c) Le cycloféminisme, mouvement à la croisée des chemins.....	24
<b><u>Chapitre 2 : Le vélo comme moyen de transport</u></b> .....	30
a) Evolution du vélo comme moyen de transport - vélotaf/cyclotourisme et autres usages.....	30
b) Usage pour des préoccupations politiques, écologiques et économiques.....	32
c) Un moyen de transport empouvoirant et rassurant.....	34
<b><u>Chapitre 3 : Développement des ateliers d'auto-réparations vélo et organisation interne aux Jantes</u></b> .....	38
a) Deux lieux et différents types d'ouvertures.....	38
b) Organisation interne, histoire de la charte, et évolution de l'association.....	42
c) Développement des ateliers d'auto-réparation.....	45
<b><u>Chapitre 4 : Des socialisations de genre différentes au sein de l'association</u></b> .....	48
a) L'apprentissage des rôles sociaux comme levier ou obstacle à la pratique du vélo et ou mécanique.....	48
b) Un apprentissage de la mécanique par les pères.....	51
c) Apprentissage de la mécanique par les pair.es.....	55
d) Déconstruction des mythes.....	57
e) De quels obstacles parle-t-on?.....	59
<b><u>Chapitre 5 : Une question de pédagogie</u></b> .....	62
a) Pédagogies et mises en pratique aux Jantes du Nord.....	63
b) Des réceptions de ces pédagogies différentes.....	66
<b><u>Chapitre 6 : Traduction en récits des discriminations de genre dans l'association</u></b> .....	72
a) Une échelle du sexisme, de l'insidieux au frontal.....	72
b) Une attention plus fragile hors temps d'ouvertures formalisés.....	82

c) Une gestion vacillante des situations problématiques.....	85
d) Conséquences et stratégies (in)volontaires, au quotidien ou dans l'association.....	89
e) Stratégies individuelles et collectives.....	92
<b><u>Chapitre 7 : Evolution et réappropriation féministe des pratiques mécaniques</u></b> .....	96
a) Qu'est-ce que l'association reproduit ? Qu'est-ce qui fait qu'elle se démarque ?..	97
b) Une permanence en mixité choisie qui fait exception à Lille et une volonté de <i>prendre soin</i> .....	101
<b><u>Conclusion et pistes de réflexions</u></b> .....	108
<b><u>Bibliographie</u></b> .....	113
<b><u>Sitographie</u></b> .....	117
<b><u>Annexes</u></b> .....	119

## **AVANT PROPOS**

Ce travail est le résultat d'une recherche participative entre une association d'auto-réparation de vélo, les Jantes du Nord, la Boutique des Sciences, organisme rattaché à l'Université de Lille qui connecte le milieu de la recherche et des collectifs de citoyen·nes, et des étudiant·es. C'est un travail entre le rapport de stage et le mémoire de recherche. Il s'attelle à répondre à une question de l'association, à savoir comment se traduit le sexisme dans leurs instances, et à analyser les liens entre discriminations de genre et mécanique vélo afin de proposer des pistes de réflexions dont l'association puisse s'emparer.

Le domaine de la mécanique et du cyclisme sont donc mis en perspective par le prisme de la lutte contre les inégalités de genre, les deux ayant une histoire complexe, liée notamment au système patriarcal. Cette histoire politique a encore des répercussions sur les individus, bien que la perspective des ateliers et collectifs militants féministes ayant une volonté de changer les usages et façons de vivre ensemble tendent à faire bouger les lignes.

Aussi, ce travail est entièrement rédigé en écriture inclusive, il implique donc l'utilisation du point médian, par exemple pour parler "d'un·e animateur·ice" mais aussi des formes contractées et des pronoms neutres : "Iels" pour parler d'un groupe de personnes, tout genre confondus, ou au singulier "iel" lorsque qu'il est utilisé pour une personne qui l'a choisi. "Celleux" remplace la forme plus usuelle "Celles et ceux" et il en va de même pour le terme "Elleux". Par ailleurs, je parle de personnes cisgenres (qui se reconnaissent dans le genre assigné à leur sexe de naissance) et de personnes transgenres (qui ne se reconnaissent pas dans le genre assigné à leur sexe de naissance) et utilisent leur diminutif respectif : "cis" et "trans". Ces formes d'écriture permettent d'inclure toutes les personnes concerné·es, y compris les personnes ne répondant pas à une identité de genre binaire, tout en refusant la règle du "masculin neutre".

## **INTRODUCTION**

### **a) Contextualisation socio-politique**

“Ah elle bricole, la demoiselle.”

Alors qu'elle est venue rendre visite à ma colocataire, Valentine<sup>1</sup> me raconte que c'est ce qu'elle entend systématiquement lorsqu'elle va chercher des pièces dans un garage automobile. C'est la raison pour laquelle il lui manque régulièrement des pièces pour finir ses réparations, mais aussi qu'elle n'ose pas s'inscrire à un CAP automobile. “Pas la foi, pas l'énergie.” me dit-elle, “Alors qu'elle adore ça, la méca”. Avec un camion et un camping-car retapé à son actif, on peut dire qu'en effet, Valentine “bricole”.

Ce qu'elle vit au quotidien, c'est une expérience commune à de nombreuses personnes qui ne répondent pas aux codes “attendus” d'une personne qui fait de la mécanique. Mais quels sont ces codes, et qui y répond ? Quels liens entre la mécanique automobile et la mécanique cycle? Qu'est-ce qui empêche concrètement des femmes, des hommes transgenre ou des personnes non-binaire de s'épanouir dans ces domaines, sans avoir l'impression de livrer une bataille de tous les jours ?

Ce mémoire s'attelle à répondre en partie à ces questions, profitant du souhait de l'association des Jantes du Nord d'établir “un diagnostic du sexisme” dans leur association afin de proposer une façon de rendre les ateliers d'auto-réparations mixtes “plus inclusifs”. Afin d'y répondre au mieux, il est donc important de situer la mécanique - automobile et cycle - dans leur contexte historique et sociologique, comme pratique socialement genrée. Cette recherche questionne aussi l'usage du vélo chez les personnes engagées à l'association ainsi que son organisation interne, qui elle se situe dans un contexte de “boom” des ateliers associatifs d'auto-réparation de vélos. Enfin, cela permet d'étudier les raisons individuelles et collectives de ces potentielles discriminations au cœur des ateliers. La première difficulté, et la plus grande, est la société patriarcale dans laquelle nous vivons et les nombreuses conséquences qu'elle engendre, au niveau législatif, social ou économique. Parce qu'elle repose sur des siècles d'oppressions et d'inégalités entre les sexes, la société patriarcale se définit par “la détention de l'autorité par les hommes, à l'exclusion explicite des femmes”<sup>2</sup>. L'évolution de la société et notamment les luttes LGBTQ+ et antiracistes permettent de dire

---

<sup>1</sup> Prénom modifié

<sup>2</sup> Pierre Bonte et Michel Izard (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Presses universitaires de France, 1991, p. 455

qu'aujourd'hui, toute personne n'étant pas un homme cisgenre et blanc subit un ou des effets du patriarcat. Du fait de cette société profondément inégalitaire, nous verrons que l'accès à certaines pratiques ou espaces, dont ceux de la mécanique, sont influencés par les socialisations différenciées. Du patriarcat résulte notamment le fait d'élever les enfants différemment selon leur sexe de naissance. Les différentes façons de faire de la pédagogie et le rapport de chacun·e à celles-ci joue aussi sur la conduite des ateliers. Ce rapport est aussi l'occasion propice de partager les récits de personnes engagées dans l'association: autant leur histoire, leurs aspirations, comme leurs expériences de discriminations de genre au sein des ateliers ou du CA. Ces récits sont la traduction directe du sexisme ordinaire qui se reproduisent, consciemment ou non, dans les actions, paroles ou comportements de certain·es bénévoles. Enfin, parce que l'association s'inscrit dans une démarche féministe, elle a déjà mis en place des outils et les personnes rencontrées, elles aussi, ont chacun·e mis en place des stratégies individuelles ou collectives pour lutter au quotidien contre ces discriminations.

La démarche de l'association témoigne de plusieurs choses : tout d'abord, de l'évolution de certains collectifs militants à se poser la question de leurs propres pratiques, notamment concernant des oppressions systémiques, comme par exemple le sexisme et la transphobie, dont il est question sous le terme "discriminations de genre", ou le racisme. Cela témoigne aussi de la difficulté à rendre compte de ces oppressions au quotidien, et des difficultés à réagir individuellement et collectivement à ces discriminations. Ce rapport a pour objectif de rendre compte des récits de salarié·es et bénévoles, et si possible de proposer des outils afin de limiter la reproduction de comportements discriminants, bien que rien ni personne ne puisse être omniscient·e ou irréprochable. Enfin, la démarche de l'association s'inscrit dans le courant du cycloféminisme, courant militant visant à lier la pratique du vélo et de la mécanique au féminisme, qui s'imprègne de valeurs éco-féministes et anticapitalistes. Ce rapport témoigne aussi de l'apprentissage des collectifs militants au fil du temps et de la notion grandissante de "care" comme valeur indissociable de certains courants féministes.

Sur ce point, il paraît important de clarifier de quel féminisme il est question ici. Le féminisme est une notion qui a beaucoup évolué au cours de ces dernières décennies. Ce qui se définit historiquement comme une lutte pour l'égalité s'est traduit en plusieurs courants. Dans les années 1970, on parlait de lutte pour l'égalité "entre les hommes et les femmes", qui a évolué vers une "égalité entre les sexes". Le féminisme majoritaire et le plus médiatisé à la fin du XXème siècle est un féminisme dit "universaliste", apparu dans les années 1960. Ce mouvement lutte pour une égalité stricte entre les hommes et les femmes, faisant des femmes un seul groupe social. Le courant intersectionnel, dont on parle plus largement dans ce

rapport et auquel s'ajoute la lutte pour les droits des personnes LGBTQ+, est théorisé en 1991 par Kimberley W. Crenshaw. Cette juriste et professeure de droit afro-américaine a théorisé ce concept pour expliquer les discriminations potentielles et spécifiques à des personnes se trouvant à l'intersection de faits sociaux. Son exemple était celui de femmes noires états-uniennes qui souffrent d'une discrimination à l'embauche dans une usine : pour une partie des postes de l'usine, la direction embauche des hommes noirs, et pour l'autre partie, n'embauche que des femmes blanches. Ces femmes, ayant porté plainte contre l'entreprise, se trouvaient à l'intersection de deux situations :

*« Une femme pouvait être employée comme secrétaire si elle était blanche, mais n'avait aucune chance si elle était noire. Ni les emplois pour Noirs ni les emplois pour femmes n'étaient accessibles aux femmes noires, puisqu'elles n'étaient ni hommes ni blanches. N'était-ce pas clairement de la discrimination, même si quelques Noirs et quelques femmes étaient embauché-e-s ? »<sup>3</sup>.*

Aujourd'hui, le concept d'intersectionnalité sert de grille de lecture et lutte contre l'idée revendiquée par le féminisme universaliste qui voudrait mettre "toutes les femmes dans le même bateau". Cette idée invisibilise de fait plusieurs phénomènes : que les femmes vivant le racisme ne font pas face aux mêmes problèmes que les femmes ne le subissant pas, tout comme les femmes trans' ou des femmes en situation de handicap peuvent vivre des discriminations spécifiques. Cette notion permet aussi d'affirmer que les femmes ne sont pas les seules personnes subissant des discriminations de genre. Une des luttes toujours en cours des militant·es féministes, intersectionnelles et LGBTQ+ est de visibiliser la fluidité des genres, et de faire reconnaître que le monde n'est pas divisé entre deux catégories strictes "hommes" et "femmes". Faire reconnaître ces identités comme valides et légitimes ainsi que le principe d'auto-détermination est une lutte en soi, comme en témoigne le harcèlement que subit le Planning Familial pour avoir diffusé une affiche figurant un homme enceint<sup>4</sup>, mais aussi la campagne actuelle sur les réseaux sociaux des militantes d'extrême-droite Marguerite Stern et Dora Moutot, ouvertement transphobes et dont la ligne éditoriale est de considérer que le sexe de naissance est la seule donnée nécessaire (et possible) pour identifier les personnes comme "hommes" ou "femmes". Parallèlement à cette adversité frontale qui connaît une recrudescence avec la banalisation de l'extrême droite en Europe, les personnes non-binaires peinent à être considérées dans les sciences sociales, même dans les études spécifiques sur le genre.

---

<sup>3</sup> Kimberlé Crenshaw, [Why intersectionality can't wait](#), Washington Post, septembre 2015

<sup>4</sup>[Face aux attaques en cours de l'extrême droite le Planning familial continue d'agir et appelle à le soutenir](#)



C'est pourquoi, au risque d'alourdir la lecture, je choisis de spécifier le plus possible tout au long de ce rapport que beaucoup - si ce n'est toutes - les discriminations étant vécues ou potentiellement vécues par des femmes, le sont aussi pour des personnes perçues telles quelles, bien qu'iels ne le soient pas forcément. Je précise lorsque je parle d'hommes cisgenres, parce que les hommes trans' vivent des discriminations spécifiques à leur transidentité qui ne s'appliquent pas aux hommes cis'. Enfin, j'essaie le plus possible de ne pas invisibiliser les personnes non-binaires, qui se trouvent souvent - voire systématiquement - effacées des recherches, y compris des études de genres, alors qu'elles-mêmes vivent des discriminations spécifiques et étant à l'intersection de nombreuses discriminations potentielles.

C'est sur cela que se conclut ce rapport/mémoire : la perpétuelle "adversité" à laquelle fait face le féminisme, et plus particulièrement la communauté LGBTQ+ ainsi que les personnes racisées, avec la perception d'une radicalité de plus en plus forte de la part des médias et d'une stigmatisation des initiatives militantes dites "de gauche" et une radicalisation "de droite" des discours majoritaires.

## **b) Présentation de l'association et des espaces**

Les Jantes du Nord est une association de loi 1901 qui propose des espaces et moments d'aide à la réparation de vélos ayant vu le jour en 2016. L'association se présente comme un atelier participatif et solidaire d'aide à la réparation de vélo et promeut des valeurs écologistes de réemploi, d'auto-réparation : "Ne pas faire faire, mais faire soi-même, voilà ce qui résume le concept"<sup>5</sup> ; d'accessibilité : "Parce que l'atelier doit pouvoir être accessible à toutes et tous, et faire tomber les remparts existants !" et de féminisme. Elle est une émanation de l'ADAV (Association pour le Droit Au Vélo) où s'exerçait un atelier d'auto-réparation ponctuellement et les membres co-fondateur·ice·s de l'association, bénévoles à l'époque là-bas, souhaitaient en faire l'activité principale. Deux personnes y sont salariées à temps presque complet et une autre est salariée une semaine par mois en remplacement d'une des salariées qui suit une formation. Le Conseil d'Administration (CA) est composé de personnes ayant été à l'ADAV avant et/ou de bénévoles les ayant rejoints au fil des années.

L'une des valeurs défendue par l'association est le féminisme et l'autonomie en rapport à l'objet vélo (la vélonomie). "Le" féminisme est aujourd'hui une notion abstraite, on parle ici

---

<sup>5</sup> Charte de l'association

de « féminismes pluriels »<sup>6</sup> et défendant parfois des causes bien différentes. Le féminisme défendu par les Jantes est un féminisme inclusif et qui tend à un féminisme intersectionnel. Dans le sens d'inclusif, cela s'entend en termes de genre : L'association souhaite favoriser l'accès de toutes les personnes au sein des ateliers, notamment les personnes qui ne sont pas des hommes cisgenres, qui, comme iels ont pu l'observer, tendent à être minoritaires lors de permanences mixtes. Le terme "cis" vient du latin et s'oppose au terme "trans". Le premier en latin veut dire "en deçà" ou "dans les limites de", qui exprime l'idée d'être "du même côté", alors que le second exprime une "idée de changement ou de traversée"<sup>7</sup>. Une personne cisgenre est donc une personne dont le genre est en adéquation avec son sexe de naissance.

*« Aujourd'hui, la notion de genre exprime, en sciences sociales, un consensus autour de plusieurs dimensions. Tout d'abord, le fait que le masculin et le féminin ne sont pas des essences qui se déduiraient d'un substrat biologique mais bien des constructions sociales. Avec la notion de genre, on met en cause la puissance explicative du sexe biologique, autrement dit le lien, jusque-là considéré comme une évidence et une nécessité, entre les différences biologiques et toutes les différences, psychologiques et sociales, qui distinguent les femmes et les hommes. Ces dernières ne découlent pas de la nature mais sont produites par des rapports sociaux » (Duru-Bellat, 2017, 168)*

C'est parce que les questions d'égalité et de féminisme travaillent les membres de l'association que ma mission de stage a été établie. Pour ce qui est de l'intersectionnalité, c'est reconnaître que certains types de discriminations sont spécifiques et à la croisée de plusieurs situations qui peuvent être vécues comme des formes de violences. La "commande" de l'association était celle-ci : celle de faire un diagnostic du sexisme lors des ateliers de réparation et proposer des "leviers" pour rendre les ateliers mixtes plus inclusifs. Ces mêmes questions m'intéressent aussi, d'un point de vue sociologique, politique, et personnel, étant moi-même concernée par les questions de sexisme. Ayant travaillé sur les questions de non-mixité féministes lors de mon mémoire de recherche l'année d'avant, l'association me semblait être un terrain d'étude propice à l'approfondissement de certaines réflexions en lien avec certaines pratiques féministes et leurs enjeux.

Le stage s'intègre dans un processus de recherche participative avec plusieurs acteur·ices impliqué·es. La Boutique des Sciences, organisme de l'Université, a mis en place un "appel à projet", les projets de stage gagnants se voyant mettre un·e chercheur·euse stagiaire à disposition pour la mission proposée. Cela permet à des associations avec un budget limité de proposer un projet de recherche sans que cela vienne mettre en péril d'autres projets de

---

<sup>6</sup> Nicole Van Enis (2012). *Féminismes pluriels*. Bruxelles : Aden.

<sup>7</sup> <https://www.lexilogos.com>

l'association. L'association des Jantes du Nord se posant des questions de féminisme et sexisme dans leur structure ont donc été la partie centrale de cette recherche. La Boutique des Sciences a chapeauté la mise en place du stage : j'ai envoyé une candidature et j'ai rencontré plus tard l'association, ou en tout cas, la personne du CA référente du suivi de stage et les salarié·es (seulement au nombre de deux à l'époque), cela s'est fait assez rapidement. Je les ai rencontré·es lors d'une réunion fin janvier pour discuter modalités de stage, méthodologie de travail, volet participatif et organisation de ma mission.

### L'ADAV et l'Heureux Cyclage, partenaires historiques des Jantes du Nord

Comme énoncé, les Jantes du Nord sont une émanation de l'ADAV, l'Association Droit au Vélo, dont les activités concernant le vélo sont plurielles. Elles vont de la vélo-école au plaidoyer pour le droit au vélo au niveau institutionnel en passant par de la sensibilisation au niveau public. L'association de l'ADAV et des Jantes du Nord sont en bonne coopération aujourd'hui, puisque les activités de leurs associations respectives sont complémentaires. Les Jantes stockent d'ailleurs une partie des vélos de l'ADAV au local rue Eugène Jacquet.

L'Heureux Cyclage est un autre partenaire important des Jantes du Nord, ainsi que de nombreux ateliers d'auto-réparation vélo associatifs. C'est un réseau national des ateliers vélo à but non lucratif, qui promeut le réemploi des vélos et l'apprentissage de la mécanique. Le réseau garde un œil sur tous les ateliers associatifs en France et ailleurs, il en compte un peu plus de 450 en France aujourd'hui, et plus de 125 ateliers adhérent au réseau. Si l'Heureux Cyclage n'affiche pas un féminisme clamé comme tel, il promeut des valeurs de promotion active du vélo, de revalorisation et réemploi de ceux-ci, et de transmission de savoirs mécaniques, en évoquant notamment des problématiques d'inégalités à ces savoirs entre les garçons et les filles dès l'enfance. Aussi, le réseau est actif dans la mise en place d'outils qui facilitent concrètement l'autonomie des personnes non hommes cis à vélo, avec par exemple la liste de discussion de l'Enclume à Clavette déjà évoquée, ou encore le programme Voyageureuses, qui permet aux membres d'un atelier qui part en voyage d'être assuré·e et accueilli·e dans un atelier vélo dont iel n'est pas adhérent·e si cet atelier fait partie du réseau de l'Heureux Cyclage.

## Présentation des ateliers

### Atelier Caulier :

L'atelier est situé sur le quartier de Fives à Lille, dans un local prêté par la mairie de la ville. C'est un local encombré et bas de plafond. Il n'y a pas de fenêtre, uniquement de la lumière artificielle. L'hiver, il fait franchement froid, le chauffage est assez lent. Au printemps il n'y fait pas chaud, mais il est possible de ne pas garder son manteau ou son bonnet si on s'active. Dès qu'on entre, on voit des vélos partout (aux murs, au sol, sur les pieds d'ateliers, partout). L'atelier est séparé en trois espaces principaux : L'entrée/accueil, là où les personnes se présentent, où il y a l'ordinateur pour noter les présences, encaisser les ventes, les adhésions, etc. Ensuite, il y a l'espace "bureau", où il y a une grande table ronde, deux, trois chaises, et généralement des affaires pour écrire, l'ordinateur de Jeanne si elle y a travaillé, du petit matériel qui traîne. Juste derrière, l'évier pour faire la vaisselle et se laver les mains au savon de Marseille et au marc de café, qui aide à enlever le cambouis. Les éponges à vaisselle ainsi que le liquide vaisselle sont posés plus loin, il faut aller l'attraper à chaque fois mais cela évite les confusions. Derrière la table, il y a une armoire bleue sous clef où se trouvent du matériel neuf, des pneus et des roues neuves, des vélos de l'ADAV qui vient les chercher régulièrement, ainsi que les vélos retapés à vendre. L'accueil et le bureau ainsi que évier sont dans la même partie de l'atelier, sans séparation de mur. Enfin, le reste de l'espace, séparé par un mur ouvert, est l'espace de réparation avec tout le matériel de bricolage ainsi que les pièces de vélos d'occasion à dispositions. Il y a deux gros établis avec toutes les sortes de clés possibles, deux étaux, des scies et clés à molettes accrochées à un mur, des tournevis et des pots de pétrole et de graisse un peu partout. Dans les tiroirs: des marteaux, des maillets, des bras de leviers. Aux murs, on y trouve des pièces d'occasions : des jantes, des pneus, des pédaliers, des patins de freins, bref, toutes les pièces utiles voire indispensables sur un vélo sont trouvables. C'est un chantier mais tout est organisé d'une certaine façon, selon un code couleur et des affiches aux murs, permettant de savoir à peu près où dans l'atelier il est possible de trouver telle ou telle pièce. Enfin dans le fond de cette grande pièce, une autre plus petite qui fait débarras des vélos qu'il reste à réparer ou en stand by. De manière générale, dans tout l'atelier, il y a des vélos partout, en l'air comme au sol. Aussi, il y a l'espace extérieur qu'on traverse en arrivant: une petite terrasse avec deux abris vélos ainsi qu'une station de nettoyage des pièces en circuit fermé, avec là encore des dizaines de vélos qui attendent d'être réparés ou démontés pour pièces.

### Atelier MDV Villeneuve-d'Ascq :

Cet atelier, plus récent, est beaucoup plus petit que celui de Caulier. Il est situé sur le campus de l'Université à Cité Scientifique à la sortie du métro, dans des préfabriqués repeints de plusieurs couleurs. Ici aussi il y a plusieurs espaces : l'accueil et l'ordinateur dans l'entrée là aussi, puis dans la même pièce l'espace de réparation, avec les pieds de vélos, dont certains ne tiennent plus très bien. Au fond, il y a trois pièces les unes à côté des autres : A gauche la cuisine, avec une table pour s'installer, dans la pièce du milieu se trouve le bureau qui fait aussi stockage de quelques vélos et à droite une pièce avec uniquement les vélos en cours ou en attente de réparation. Il y a des fenêtres et donc une lumière naturelle, elle n'y est pas énorme mais au moins la lumière électrique n'est pas forcément nécessaire à chaque fois. Il y fait aussi moins froid. Il y a beaucoup moins de matériel à disposition puisque la majorité est stockée à l'atelier de Caulier, ce qui donne une impression moins désordonnée. Au milieu de la pièce se trouve un établi mais les outils sont rangés dans les meubles dans le fond ainsi que dans les étagères partout autour de la pièce. C'est le même code couleur qu'à l'atelier de Caulier qui y est utilisé. Les espaces sont plus franchement séparés, au quotidien, cela doit être un endroit agréable pour y travailler, bien qu'il y ait moins de place sur l'espace de réparation, il est donc moins possible d'avoir autant de personnes en même temps dans la même pièce, au risque de se marcher dessus encore plus vite.

### **c) Démarche et méthodologie d'enquête**

La "commande" de l'association était donc un diagnostic du sexisme lors des ateliers de réparation et une proposition de préconisations pour rendre les ateliers mixtes plus inclusifs. J'ai moi-même élargi la question assez vite à un diagnostic des discriminations (principalement de genre) dans l'association, ce qui est assez similaire à la demande initiale mais m'a permis de mettre en question le fonctionnement interne de l'association, y compris des instances comme le CA ou certaines commissions.

Il a été décidé que le stage serait suivi par un·e bénévole, avec qui il y aurait des réunions de suivi quasi hebdomadaire, et d'autres personnes du CA, qui suivraient de plus loin grâce à des comptes rendus de ces réunions. Comment présenter le stage aux adhérent·es et aux bénévoles a été un grand sujet. Ma posture adoptée durant le stage est quelque chose qui a donc été mis en question assez rapidement. Il me semblait tout à fait contre-productif de

présenter le stage comme une “recherche sur le sexisme dans les ateliers”, cela m’aurait probablement mise en porte-à-faux vis-à-vis des bénévoles qui sont des hommes cisgenres. Cela aurait pu conduire à des discours convenus sur les relations genrées dans les ateliers, ou induire des changements de comportement lors des observations participantes. Cela aurait forcément eu un impact sur la façon dont je suis perçue : une menace, une “espionne” du CA comme cela a pu être évoqué par une bénévole, en tout cas, cela aurait empêché une immersion en tant que bénévole en atelier de mécanique. Je n’étais pas non plus à l’aise avec l’idée de cacher les motifs de ma présence aux personnes rencontrées, ce qui me met dans une situation de porte-à-faux presque de fait<sup>8</sup>. Après plusieurs discussions sur le sujet, plusieurs choses se sont mises en place. Les termes de “sexisme” ou “relations genrées” ne seraient pas utilisés et l’idée serait de rester vague sur la recherche dans un premier temps, en parlant “d’organisation du travail dans les ateliers”. L’organisation du travail est en effet ce qui m’intéresse, cela permet de ne pas se fixer uniquement sur les relations genrées mais aussi sur les rapports hiérarchiques entre salarié-es-bénévoles ou comment s’organisent les missions bénévoles etc. Le prisme et l’influence du genre font forcément partie de la grille d’analyse du travail mais tout cela s’articule autour de bien d’autres aspects qu’il aurait été inopportun de mettre de côté. Les formes de socialisation au vélo, à la mécanique, les modes d’apprentissage, les catégories d’âges et les milieux sociaux sont autant de variables pertinentes pour comprendre la dimension genrée des relations sociales et les représentations associées.

A partir de là, nous avons donc fait une “frise chronologique” temporaire du stage. Je commencerais avec un temps long d’observations participantes aux différents ateliers : celui rue Eugène Jacquet, à la Maison du Vélo (MdV), aux ateliers mobiles et à plusieurs CA ainsi que de réunions de commissions. Cette période d’observations durera environ un mois et demi, deux mois, entrecoupée de télétravail afin d’effectuer un travail de recherche. J’aurais effectué en tout entre 25 et 30 observations en atelier, assisté à trois conseils d’administrations, trois réunions de commissions activités et RH, deux réunions de la commission féministe, une broc à vélo et assisté à l’Assemblée Générale. A cela peuvent s’ajouter une soirée “Répar’Apéro” et les deux jours passés aux rencontres Cycloféministes. Puis s’y est intégré la période d’entretien avec les bénévoles et salarié-es. En tout, j’aurais passé 21 entretiens, 3 avec les salarié-es et 18 de bénévoles plus ou moins actif·ve·s, au CA ou dans les ateliers. Toutes les personnes rencontrées ont accepté d’être enregistrées et j’ai

---

<sup>8</sup> S. Muller, « Les écueils du double jeu. Une expérience d’observation participante transversale », *SociologieS*, 2007

décidé d'anonymiser au mieux l'ensemble des entretiens. L'ensemble des entretiens ne représente pas un échantillon représentatif de toutes les personnes fréquentant les associations. En effet, de par le sujet de ma recherche, je me suis entretenue avec une majorité de personnes susceptibles de faire face à des situations sexistes ou des discriminations de genre. Il y a donc assez peu d'entretiens avec des hommes cisgenres, bien qu'ils représentent la majorité des adhérent·es et bénévoles (ateliers ou CA). Cela dit, leur discours semblait important à saisir pour comprendre les représentations, les niveaux de conscience, les impensés, voire la négation ou le retournement des discriminations. J'ai établi une grille d'entretien avec des questions des plus générales allant vers des sujets plus précis, notamment concernant le fonctionnement des ateliers et le vécu de ces mêmes ateliers pour les personnes interrogées, et enfin des questions qui abordent des situations malaisantes qui aurait pu arriver. J'aurais voulu avoir le temps de discuter avec des personnes qui ne viennent pas ou ne viennent plus, malheureusement les temporalités du stage ne l'ont pas permis. Le guide d'entretien<sup>9</sup> s'est affiné au fil des entretiens et de conversations, notamment avec la personne qui m'a aidé à les retranscrire, qui à l'écoute d'entretiens a vu apparaître des occurrences, comme l'auto-évaluation de ses compétences mécaniques quasi-systématiques, ou encore que certaines questions trouvaient des réponses plus précises lorsque posées de manière différente. Cela m'a permis de préciser mes questions au fur et à mesure, plutôt que de rester sur une question vague de départ, par exemple sur les situations que peuvent expérimenter les personnes concernées. Plutôt que de demander "As-tu vécu des situations de discriminations?" qui, bien que ce soit l'idée, soit une façon un peu abrupte d'amener le sujet, j'ai plutôt demandé "Est-ce que tu as déjà été mal à l'aise ? Ou est-ce que tu as déjà entendu des blagues ou des conversations qui te semblaient déplacées dans un atelier ?". J'ai aussi augmenté le nombre de questions concernant la situation familiale et professionnelle de l'intéressé·e, puisque tous·tes les bénévoles n'étaient pas si prompt·es à partager les détails spontanément.

J'ai décidé d'aborder les premières sessions d'observations le plus ouvertement possible. Il n'était pas question d'émettre des hypothèses en amont (si ce n'est qu'il y a du sexisme dans l'association, comme partout. C'est l'inverse qui m'aurait chamboulée) et de mettre à profit mon temps aux ateliers pour apprendre la mécanique vélo moi aussi. Cela avait d'ailleurs été décidé depuis le début : le meilleur moyen de m'intégrer dans l'association, d'observer comment elle fonctionne et le vécu des gens·tes était de devenir "bénévole" moi-même et de

---

<sup>9</sup> en annexe

passer du temps sur les vélos de l'asso (à défaut d'en avoir un). L'observation participante permet aussi de comprendre un peu mieux l'organisation socio-technique, ce qui fait sens pour les personnes dans les moments de réparation ensemble, les codes et les usages tacites, les formes de transmission des savoirs, genrées ou non. Cet apprentissage technique a permis ainsi d'appuyer les échanges durant les entretiens.

Passé les premiers jours, j'ai élaboré une grille d'observation, qui me sert principalement de guide afin de ne pas oublier des éléments importants lors d'ateliers. La question de la posture prend beaucoup de place avant de commencer les observations. Il y a plusieurs postures avec lesquelles jongler, notamment celle vis-à-vis du CA, qui est commanditaire de la recherche mais aussi sujet, tout comme le bénévole référent·e de mon suivi de stage, sujet non neutre là aussi. De plus, les bénévoles ont été prévenu·es assez inégalement de ma venue. Un mail a été envoyé à tous·tes les bénévoles sur les listes de contact des Jantes, prévenant que j'étais en "stage de sociologie du travail" et sur un projet de recherche participative "autour de la question de la pratique de la mécanique vélo, de nos ateliers, et de l'organisation de l'asso, en lien avec l'Université de Lille". Un message assez vague mais qui prévient que je ne suis pas stagiaire en mécanique donc. En revanche, la commission féministe de l'association, constituée de bénévoles aussi, a reçu un mail différent, statuant clairement les objectifs de la recherche et la demande d'outils et de leviers pour faciliter "l'inclusivité des ateliers pour des personnes qui ne sont pas des mecs cis". N'ayant rencontré aucun·e bénévole à cette période, j'ai appréhendé l'inégalité des informations données. Je redoutais par exemple de me retrouver dès le début des observations dans des contextes où je devais tenir une conversation avec des bénévoles n'étant pas sur le même niveau d'information, comme par exemple une personne de la commission féministe et un·e bénévole pensant que je venais juste apprendre à régler des freins.

De plus, assez vite, je fais face à des doutes extérieurs concernant ma méthodologie, il m'est régulièrement nécessaire de rassurer certain·es personnes du CA ou salarié·es à propos de temporalités lentes, qu'il est normal de ne pas faire plein d'hypothèses très vite et de ne se tenir qu'à celles-ci. Une des salariées me demande donc à plusieurs reprises lorsque nous discutons "ce que ça va donner". Les Conseils d'Administration sont aussi des moments où il m'est demandé de faire des points d'étapes, bien que ce soit l'instance et la formalité du moment qui soit stressant, puisque je n'ai pas de remarques quant au fait que je reste assez vague lors de ces points. Les différentes réunions ou interventions avec la Boutique des Sciences est du même ordre, où certain·es accompagnant·es bénévoles sont enclin·es à vouloir cadrer précisément les étapes de la recherche alors que celle-ci commence à peine.



Même si c'est ténu, c'est donc une pression à gérer en plus du début des observations et des recherches théoriques.

C'est assez stressant, ceci ajouté aux questions que je me pose concernant les postures à adopter, puisque le contact avec les bénévoles garantit le bon déroulement de mon stage. Finalement, dès les premières observations, cela se facilite. Le rythme des ateliers et l'application nécessaire à la réparation ou au démontage de vélo fait que même en binôme, les questions posées par les bénévoles ne nécessitent pas de dissenter sur le stage très longtemps, et il est possible de se concentrer autant sur l'apprentissage de certaines réparations que de lever le nez et voir comment cela se passe pour les autres. Je choisis d'ailleurs au début de faire du démontage ou de demander à des bénévoles si je peux me mettre en binôme avec elleux afin d'apprendre. C'est finalement très facile d'aborder certain·es bénévoles, d'autres sont plus en retrait, et il faut plusieurs observations et qu'on se croise plusieurs fois pour pouvoir échanger avec ces personnes. La pluralité des ateliers et les différents lieux me donnent une bonne idée du fonctionnement de l'association, et je perçois vite des liens d'affinités entre certaines personnes. Finalement, la plupart des ateliers se passent très bien, le contact avec la plupart des bénévoles est agréable et l'ambiance qui règne à l'association est assez simple, je m'y sens assez à l'aise. Assez vite, quand il n'y a pas assez de bénévoles, je suis à l'aise pour proposer mon aide (bien qu'elle soit souvent assez peu utile puisque je maîtrise à ce stade du stage environ deux types de réparations, qui sont le dévoilage et le changement de chaîne). Cela me permet néanmoins de rencontrer d'autres bénévoles et adhérent·es.

Concernant les recherches théoriques, notamment de lectures, je me tourne assez vite vers des sujets concernant soit la mécanique, soit le genre, les livres ou articles combinant les deux étant assez limités. Mes premières lectures sont *l'Éloge du Carburateur*, de M.B Crawford (2009) et *Défaire le genre*, de Judith Butler (2004). Par la suite, je m'intéresse à la littérature concernant la pratique du vélo, où certains ouvrages sont concernés à la pratique du vélo par les femmes, mais aussi à la pratique du vélotaf. A côté, la littérature concernant les ateliers d'auto-réparations de vélo se développe un peu, y compris au niveau de la littérature scientifique. En revanche, il y a une vraie littérature militante qui se crée sur le sujet de la pratique de la mécanique liée au féminisme et au milieu LGBTQIA+, s'inspirant d'autrices sociologues, mais aussi des expériences vécues directement par les militant·es. Comme dans d'autres milieux militants, les fanzines sont un moyen d'expression et de revendication assez important dans le domaine des ateliers d'auto-réparations, notamment féministes. Après de longues recherches, je tombe enfin sur un article présentant un projet de thèse liant pratique

du vélo et mécanique vélo. Cette thèse devrait être soutenue en fin d'année 2022, mais son autrice, Margot Abord-de-Chatillon, a co-écrit d'autres articles sur le sujet. Elle cite notamment Paola Tabet sur son travail concernant l'appropriation des outils, la fabrication et l'usage de ceux-ci par les hommes non pas comme une répartition juste et consentie mais comme une façon de dominer certains aspects de la vie des femmes et d'exercer un certain pouvoir sur ces dernières. Enfin, assez rapidement lors des observations et entretiens je vois la nécessité de la littérature concernant les socialisations genrées, qui sont une pierre angulaire de cette recherche et qui explique beaucoup sur la non-accessibilité de certaines pratiques et espaces à des personnes qui ne sont pas des hommes cisgenres, je me suis donc appuyée sur le travail de Marie Duru-Bellat, qui travaille sur les socialisations dès l'enfance.

## Chapitre 1 : La mécanique et le cyclisme, pratiques socialement et historiquement genrées

Il a été difficile de trouver des données spécifiques à la mécanique cycle et au genre. Il existe une importante littérature sociologique concernant la mécanique en soi, le cyclisme en soi, et le genre, indépendamment du domaine. En revanche, l'articulation entre ces trois domaines est encore visiblement assez peu étudiée, du moins en sciences sociales, ce qui peut se comprendre sans doute par le caractère émergent (ou ré-émergent) du sujet. En effet, de plus en plus de collectifs et d'ateliers d'auto-réparations produisent des écrits sur le sujet, à partir des vécus des adhérent·es, bénévoles et militant·es au sein de ces ateliers.

Il y a donc plusieurs dimensions à prendre en considération : la mécanique en tant que pratique professionnelle instituée, fondée sur une formation qualifiante (CAP, BEP...), et réalisée par des mécanicien·nes salarié·es ou artisan·es dans des commerces, ateliers de réparations ou chaînes de grands magasins. Ce monde du travail, même si quelques passerelles existent, est tout à fait distinct de la mécanique, ici vélo, en tant que pratique bénévole dans un atelier associatif. Les formes de l'engagement, de la reconnaissance, de la contribution/rétribution sont spécifiques à ce cadre. Qui plus est, la dimension genrée des relations et les questions de sexisme dans les ateliers d'auto-réparation de vélos sont une autre singularité de l'approche.

### a) Mécanique auto, mécanique cycle, cyclisme : point histo-sociologique

La mécanique, automobile ou cycle, fait partie d'une même discipline. C'est une discipline qui présente des caractéristiques similaires. C'est une activité principalement manuelle qui demande une grande précision, des connaissances spécifiques, et une forte capacité d'observation et d'adaptation à des situations singulières puisque, notamment dans la réparation, le diagnostic porte sur des problèmes spécifiques à chaque engin. Dans l'imaginaire collectif (et en réalité d'ailleurs) c'est une activité où on se "salit les mains", on la littéralement « les mains dans le cambouis ». Il y a l'image du bleu de travail, du cambouis plein les mains, et des outils dans les poches. S'ajoute ici l'idée des classes populaires et ouvrières de la société, où les identités et codes sociaux de genre sont très marqués.<sup>10</sup>

---

<sup>10</sup> Rosa Bonheur, C., Bory, A., Calderon, J., Cohen, V., Mortain, B., Muller, S., Verdière, J. & Vignal, C. (2017). Les garages à ciel ouvert : configurations sociales et spatiales d'un travail informel. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 216-217, 80-103.

Force est de constater que la mécanique est associée à une activité proprement masculine. En mécanique automobile, les femmes ont toujours fait figure d'exception à l'atelier, et que les personnes non-binaires n'y sont jamais citées.

C'est un secteur professionnel à dominance masculine forte : En 2022, les femmes représentent 18% des "Ouvriers non qualifiés de la mécanique" selon l'INSEE (Rapport "L'égalité Hommes-Femmes en question" édition 2022<sup>11</sup>) et 0,9% des mécaniciennes du secteur automobile. Spécifiquement, elles représentent 17% des salariées dans les commerces et réparations de cycles.<sup>12</sup>

Le travail du secteur mécanique automobile ayant été très lié au secteur ouvrier, c'est un milieu professionnel où on retrouve une écrasante majorité d'hommes, souvent de classe populaire, parfois ayant eu des parcours de migration (Collectif Rosa Bonheur et al., 2017, p.1-2). On retrouve cette même majorité dans les métiers de réparations électriques, de chauffage ou de plomberie, qui sont des secteurs qui sont restés extrêmement masculin.

*“Que les jeunes se déclarent favorables ou défavorables à l'entrée des filles dans les métiers de l'automobile ne change rien au fait qu'ils se retrouvent effectivement entre garçons, configuration particulière aux effets socialisateurs sur leurs façons d'être et de penser. Ils se construisent dans des univers où les normes de virilité s'imposent. S'ils avaient déjà constitué des dispositions singulières au cours de socialisations antérieures (notamment au cours des loisirs « masculins » pratiqués entre copains), ils intègrent ici une formation qui renforce et réajuste ces dispositions (Denave et Renard, 2015).”<sup>13</sup>*

D'ailleurs, encore aujourd'hui et dès l'apprentissage du métier, les femmes (voire les filles) présentes ne “sont pas des filles” et sont sans cesse ramenées au modèle de référence masculin “un vrai mec”, “comme un garçon” (S. Denave, 2019, p.11). On peut trouver plusieurs raisons à cela, notamment le fait que ce sont des pratiques fortes de stéréotypes de genre se rapportant à la force physique ou au rôle sociétal, notamment depuis la fin de la seconde guerre mondiale, bien que les femmes, reléguées au foyer et au travail de reproduction, aient porté le pays pendant la première guerre mondiale.

---

<sup>11</sup> Sources : Insee, enquêtes Emploi 2016 à 2019 ; groupes de métiers déterminés à partir de l'enquête Conditions de travail 2019 de la Dares

<sup>12</sup>[https://www.anfa-auto.fr/sites/default/files/2021-03/Autofocus%2088%20-%20Mixit%C3%A9%20Femmes-Hommes\\_0.pdf](https://www.anfa-auto.fr/sites/default/files/2021-03/Autofocus%2088%20-%20Mixit%C3%A9%20Femmes-Hommes_0.pdf)

<sup>13</sup> DENAVE, Sophie. « La mécanique, c'est pas son genre ? » : *Parcours de Sandra en CAP « Maintenance des véhicules automobiles »* In : *Des jeunes à la marge ? Transgressions des sexes et conformité de genre dans les groupes juvéniles* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2019

*“À la terre, dans les usines, voire à la direction des entreprises, les femmes ont « remplacé » les hommes. Elles ont exercé de nouvelles responsabilités, manié l’argent, pris des décisions, quitté l’espace du foyer, fait d’autres rencontres. Les ouvrières mariées qui s’étaient vues, en 1907, reconnaître enfin le droit de percevoir directement leur salaire disposaient désormais librement de rémunérations plus élevées.”<sup>14</sup>*

Encore aujourd’hui, on peut entendre que ce ne sont pas “des métiers de femmes”, avec comme argument l’idée que les femmes n’aiment pas “se salir” ou que c’est un métier où “il faut de la force”. Sont parfois évoquées les remarques ou l’ambiance “très mec”. A demi mot, il est préférable de faire croire aux personnes qui ne sont pas des hommes répondant aux codes virils de la société patriarcale qu’elles n’aiment pas la mécanique ou qu’elles ne sont pas faites pour ça, plutôt que de risquer de devoir faire des concessions le jour où ces personnes prennent place dans un atelier. De façon plus nuancée, cela peut et est souvent intériorisé. Il est en effet question d’identité. Dans les classes sociales des plus populaires aux plus riches, les codes genrés de la société patriarcale pèsent lourd sur la socialisation des personnes, notamment les codes virilistes auxquels doivent répondre les hommes.

Concernant la pratique du vélo, voire du cyclisme, les lignes concernant les stéréotypes de genre et de sexisme n’ont pas bougé plus rapidement. En effet, en 2019, les hommes étaient 2,5 fois plus nombreux à utiliser le vélo comme moyen de transport<sup>15</sup> et représentent 90% des licencié·es de la FFC, la Fédération Française de Cyclisme en 2018<sup>16</sup>. En 1987, on entendait encore dire le cycliste Marc Madiot à Jeannie Longot : “*Vous, vous êtes moches [...] Je regarderais le cyclisme féminin quand elles porteront des maillots un peu plus jolis, des cuissards un peu plus jolis et des chaussures un peu plus jolies*” ainsi que Laurent Fignon, cycliste lui aussi, d’affirmer son désintérêt pour le cyclisme féminin qu’il ne trouve “*pas esthétique*”, en diminuant le fait que Jeannie Longo a eu le maillot jaune la veille en la ramenant elle et les autres cyclistes à leur seul physique<sup>17</sup>, ce que le commentateur veille à lui rappeler. Il était d’ailleurs véhiculé couramment que les femmes ne devaient pas être musclées, que la vitesse était dangereuse, mais aussi l’idée que le vélo pouvait rendre les

---

<sup>14</sup> Perrot, M. (2015). La guerre a bouleversé l’amour. Dans : Antoine Compagnon éd., *Autour de 1914-1918 : nouvelles figures de la pensée: Sciences, arts et lettres* (pp. 381-399

<sup>15</sup><https://www.statistiques.developpement-durable.gouv.fr/pied-ou-velo-les-pratiques-des-francais-decryptees-en-infographie>

<sup>16</sup> Fédération française de cyclisme : licences délivrées par sexe 2018, publié par Statista Research Department, 21 août 2019

<sup>17</sup> Archives INA, Florence Dartois, *Jeannie Longo, victime du machisme de Marc Madiot et de Laurent Fignon*, juin 2021

femmes stériles, les ramenant toujours à une fonction décorative et reproductive (littéralement, cette fois.) D'ailleurs, la première édition du Tour de France couru par les femmes (et donc appelé Le Tour Femmes plutôt que "Tour de France") a eu lieu en 1984 (81 ans après le premier "Tour Hommes") et n'aura eu lieu que jusqu'en 1989 avant de faire son retour en 2022. Le Tour de France a donc été exclusivement une compétition masculine depuis 33 ans (et bien avant). Le retour du Tour de France féminin et les cyclistes ont été la cible de nombreuses railleries et réflexions sexistes sur les réseaux sociaux, en mettant par exemple en avant le nombre de "chutes" de peloton alors que celles-ci occurent tout autant dans les courses masculines.<sup>18</sup>

La pratique du vélo comme moyen de déplacement s'est cependant popularisée. Pour ce qui est de celle-ci comme moyen de transport petite ou longue (voire très longue) distance, il existe une littérature conséquente. Souvent, si les femmes sont citées, c'est là aussi à titre anecdotique ou dans des ouvrages spécifiques à la pratique du vélo par les femmes. Quand ils ne le sont pas, ces livres sont écrits au masculin "neutre". Cela est un bon indicateur de la non-neutralité du sujet. Faire du vélo ou l'entretenir et le réparer pourraient être des activités anodines et neutres du point de vue genré. Dans une société patriarcale et capitaliste, ce n'est pas le cas, y compris (surtout) en 2022, l'un se nourrissant de l'autre (S. Federici, 2004).

La littérature sur le sujet évoque peu les personnes non-binaires ou les personnes transgenres, bien qu'iels soient certainement sujettes à des problématiques spécifiques, notamment en voyage. En effet, si des livres existent pour donner des stratégies spécifiques aux femmes sur "Comment gérer le sexisme en voyage", ou "Quels sont les établissements ou endroits "safe", cela ne fait aucun doute qu'une liste des établissements non transphobes ne serait pas de trop. Il en est de même pour les questions de racisme. Un établissement "safe" pour une femme cisgenre blanche ne le sera pas d'office pour une femme trans' et/ou racisée, surtout si celle-ci voyage seule, et certaines stratégies mises en place pourraient ne pas fonctionner.

Cependant, certaines autrices, si elles mentionnent principalement les femmes, laissent entendre que cela concernent en fait toutes les personnes qui ne sont pas un homme cisgenre, voire un homme cisgenre viril (O. Gazalé, 2017). D'ailleurs, plusieurs autrices invitent à interroger les raisons de cet entre soi masculin et hétérocentré. Pour Georgine Clarsen, les modalités de ces espaces impliquent une exclusion plus ou moins volontaire de toute personne ne répondant pas aux codes sociaux auxquels les hommes cisgenres hétérosexuels peuvent s'identifier. Elle propose de se concentrer sur la mise en lueur de ces mécanismes

---

<sup>18</sup> *Le Tour de France Femmes n'a pas encore éliminé la misogynie*, Grégory Ienco 2 août 2022, [cyclismerevue.be](http://cyclismerevue.be)

d'exclusions dans des milieux fortement masculinisés. En effet, selon l'auteur, il faut s'interroger sur les raisons qui font que ces domaines sont majoritairement masculins. En plus de l'ancrage historique, elle émet l'idée qu'il y aurait un processus (plus ou moins conscient) d'exclusion par les hommes cisgenres des autres personnes ne correspondant pas à leur "classe de genre" de ces espaces qui entretient le virilisme ou masculinité ambiante.

Cela se traduit, entre autre, par : Une accapitation historique des outils et des savoirs techniques mécaniques (P. Tabet, 1979) ainsi qu'un environnement propice aux blagues lourdes<sup>19</sup>, aux moqueries et harcèlement, qui de fait limite la possibilité d'apprentissage et induit un possible évitement de ces espace ainsi qu'une vélonomie limitée (Margot Abord-de-Châtillon, 2022)

Enfin, si les transformations sociétales se dessinent autour d'enjeux sociétaux consacrés comme tels, il faut penser les luttes actuelles contre les discriminations dans notre société capitaliste devenue néolibérale où les formes de pouvoirs et d'autorité sont incarnées par des hommes blancs plutôt âgés qui sont remis en cause à mesure qu'ils cherchent à préserver un ordre établi qui leur est profitable.

#### b) Evolution dans une société de consommation et d'obsolescence matérielle

Le XXème siècle a été celui de l'avènement de la société de consommation. Dans sa phase industrielle, la société capitaliste développe une production de masse dont les débouchés sont assurés par une consommation de masse. Cette société de la consommation dans le cadre du compromis fordien qui garantit de meilleurs revenus et des droits sociaux, voit l'avènement des loisirs comme activités marchandisées. C'est dans cette période (les années 1960-1970 en France) que naît la notion de "gadget" ainsi que l'idée que tout est remplaçable, voire se doit d'être remplacé au fil des modes. Ce qui est tendance devient désuet en autant de temps qu'il n'en faut pour aller au supermarché. Les usages sociaux s'en sont trouvés modifiés par la force des choses, jusqu'à la pratique de la mécanique et du vélo. Dans les années 1930 naît d'ailleurs le concept d'obsolescence programmée, afin de "relancer l'économie productive et la consommation dans une situation de crise".<sup>20</sup> L'obsolescence programmée consiste à fabriquer des objets avec une date de péremption, ou en tout cas de prévoir la durée de vie d'un objet, afin que le rachat de l'objet en fin de vie soit la seule option envisageable. Objets

---

<sup>19</sup> L. Facca *C'est drôle si je ne les aime pas ? Effet du groupe social et des préjugés implicites sur la perception de l'humour de dénigrement* Mars 2019

<sup>20</sup> London B., *Ending the depression through planned obsolescence*, 1932.

qui, au demeurant, pourraient fonctionner plusieurs décennies autrement. Elle devient une pratique courante dès les années 1950. L'habitude de faire réparer ou l'apprentissage de la réparation, pas seulement mécanique, s'est perdue au profit du remplacement par l'achat pour ce qui a pu donner une impression de moins cher ou de nouveauté. Le remplacement par l'achat vaut bien sûr pour tous les objets: le frigo, les vêtements, le radio-réveil, le vélo. Cela dépend, encore aujourd'hui, du capital économique disponible. Dans certains cas, on continue de réparer (F. Weber, 1989). Les classes les plus pauvres ont continué de réparer elles-mêmes ou de faire réparer à moindre coût et dans des réseaux alternatifs à ceux de la grande consommation, en partie du fait de la disparition progressive des magasins de réparation (électroménager, vêtements, etc) mais aussi parce qu'il est d'usage de "faire soi-même"<sup>21</sup>. Non par contestation de ce système mais par nécessité, à l'inverse de ce que l'on peut observer dans les classes plus aisées. Des personnes partageant des valeurs s'opposant à celles du capitalisme ont pu transmettre l'apprentissage de la mécanique par exemple ou du bricolage comme vecteur d'autonomie ou d'indépendance, comme en témoigne l'article de Geneviève Pruvost<sup>22</sup>:

*“Les alternatifs écologiques, y compris les plus hostiles à la technologisation, s'élèvent contre la production de machines jetables et prônent l'entretien, le droit à la réparation, au recyclage. Instaurer une relation durable avec le monde des objets et le monde de la nature, c'est faire advenir un monde social pétri d'interactions.” [...] “En bref, la recherche d'autonomie (alimentaire, énergétique, constructive, médicale) poursuit le projet d'atteindre une masse critique suffisante de foyers autonomes. « L'idée, c'est de faire tache d'huile, pas de se refermer sur nous » (Corinne, 60 ans, artiste)” (p.37 et p.44) .*

En tout cas, cela se place dans ce contexte là, où l'autonomie vis-à-vis de la réparation du moyen de transport est en marge, tout comme l'autonomie vis-à-vis d'autres pratiques techniques de réparation : l'électricité, la plomberie, le chauffage, etc. Si cela se transmettait par les réseaux familiaux, amicaux ou culturels, le fait de réparer soi-même s'est désappris au fil des années. Ce phénomène, s'il est né dans les années 1950, a continué de se développer et de s'accroître : on le voit avec les nouveautés technologiques (ordinateurs, téléphones, matériel photo ou vidéo et autres) tous les ans, vendues comme toujours plus incroyables et indispensables. Souvent, ces nouveaux objets sont garantis un ou deux ans, avec une espérance de vie peu élevée. On voit cependant ces dernières années un mouvement d'initiatives qui s'inscrit à contre-courant de ce système et de son fonctionnement, mais qui

---

<sup>21</sup> Weber Florence. Le travail hors de l'usine. Bricolage et double activité. In: *Cahiers d'Economie et sociologie rurales*, N°3, décembre 1986. Travaux et métiers. La confusion des activités en milieu rural. pp. 13-36.

<sup>22</sup> **Geneviève Pruvost**, « L'alternative écologique », *Terrain*, 60 | 2013, 36-55.



s'inscrit aussi avec une précarisation encore plus forte de la classe moyenne et de fait un élargissement des classes populaires et pauvres. L'apparition de nombreux Repair Cafés, de garages solidaires, ainsi que le plein développement des ateliers d'auto-réparation de vélo sont symptomatiques de ce contre-courant, avec comme principales valeurs défendues l'autonomie et la volonté économique et parfois écologique de ne pas considérer des objets techniques comme étant à usage unique.

### c) Le cycloféminisme, mouvement à la croisée des chemins

Parce que la mécanique auto ou cycle est un milieu très masculin et que la pratique du vélo, tout en redevenant populaire, n'échappe pas aux effets du patriarcat, de nouvelles formes de militantisme ont vu le jour. Les ateliers associatifs d'auto-réparation de vélo sont des espaces qui favorisent certaines formes de militantisme (A. Rigal, 2020, p.15). De ce fait, un mouvement d'un nouveau genre s'est créé : un féminisme interculturel (et de mon point de vue, matérialiste), LGBTQIA+<sup>23</sup>, basé sur les pratiques du vélo et de la mécanique comme étant des pratiques d'empowerment et émancipatrices, au niveau individuel comme collectif. Ce mouvement se développe notamment par le biais des ateliers d'auto-réparation de vélo, facilité par la mise en réseau de l'Heureux Cyclage par exemple.

En soi, considérer le vélo comme émancipateur pour les femmes n'a rien de nouveau : déjà en 1860, l'activiste féministe américaine Susan B Anthony disait :

*« Le cyclisme a plus participé à l'émancipation des femmes que quoi que ce soit d'autre au monde. La bicyclette donne aux femmes une impression de liberté et d'auto-suffisance. Je me réjouis à chaque fois que je vois une femme à vélo... l'image même d'une féminité libre et sans entraves. »<sup>24</sup>*

Sur le site de l'Heureux Cyclage, l'association Paillettes et Cambouis décrit le cycloféminisme comme ceci :

*“C'est cela être cycloféministe : considérer le vélo comme un puissant outil d'émancipation des femmes ; comme outil de conscientisation et de visibilité des discriminations sexistes ; comme outil de conquête d'espaces cyclistes typiquement masculins (magasins de vélo, vélodrome, atelier de mécanique, rue).”*

Sur le site de la Cyclofficine, la définition donnée est celle-ci : **“Cycloféminisme** /si.klo.fe.mi.nism/ : *activité de Vélonomie en vue de la déconstruction de l'hétéropatriarcat. A mort le sexisme !”*

<sup>23</sup> Lesbiennes, Bi, Trans, Queer, Intersexe, Asexuel, et autres identités plurielles non hétérosexuelles non citées

<sup>24</sup> <https://www.slate.fr/story/104509/velo-outil-emancipation-femmes>

En action, cela se traduit par de nombreuses permanences en mixité choisie, dans des ateliers se trouvant dans toute la France. *“Il s’agit donc d’accueillir des femmes mais aussi des personnes travesti-e-s, transgenres, intersexes, etc., et de leur offrir un lieu de découverte et d’apprentissage de la mécanique vélo à l’écart des réflexions et comportements sexistes.”*<sup>25</sup>

Le Wiklou, sorte de Wikipédia dédié au vélo par des pratiquant·es a d’ailleurs une page consacrée à une référencement de tous les ateliers mettant en place au moins une permanence en mixité choisie récurrente. Cela se traduit aussi par de nombreux écrits militants (blogs, fanzines..) et par une activité de “veille” et de réflexion sur les réseaux mixtes existants, par exemple avec les commissions cycloféministes ou féministes au sein de différents ateliers, en plus d’une liste mail dédiée en mixité choisie : L’Enclume-à-Clavette. Les affiches qu’on retrouve souvent dans des ateliers portant les valeurs du féminisme sont souvent des productions des militant.es de ces réseaux.

Ce mouvement et ses adhérent·es sont donc porté·es par des valeurs telles que la vélonomie, terme qui définit l’autonomie à l’usage, mais aussi réparation et entretien du vélo, ainsi que des valeurs partagées avec des pratiques de l’éducation populaire: l’horizontalité, la lutte contre toutes les discriminations, des valeurs écologistes, anticapitalistes, de transmissions ouverte des savoirs. Les personnes s’y reconnaissant sont souvent militantes multi-engagements, ayant déjà une expérience conséquente avec la pratique du vélo, ou d’autres formes de militantisme (souvent féministe) :

*“Je suis en ce moment, aussi pour bricoler avec des meufs, je vais au "Court-circuit", je ne sais pas si tu connais ? [...] C'est un collectif d'électricité, avec des chantiers pratiques et théoriques en mixité choisie pour apprendre à faire de l'électricité. Je trouve ça trop cool aussi.”* (Michelle)

*“Je suis dans un groupe qui est censé... qui va faire un habitat participatif à Roubaix. Voilà, c'est mon groupe. Et je suis dans un collectif qui réfléchit aux masculinités. Ça, c'est assez récent, c'est grâce à un pote des Jantes, et du coup c'est cool. Donc là, j'essaie de voir, on est en train de construire un habitat participatif à Roubaix. Alors, je ne suis pas très très encore positif, et très très motivé, mais ça se fait. C'est en train de se faire. On regarde au niveau gouvernance, décision, vote, plein de choses à découvrir, au niveau de l'habitat partagé, et participatif. Et de l'autre côté, c'est un collectif de... qui réfléchit aux masculinités. Et ça aussi, c'est cool. Les deux choses où je suis dedans, maintenant. Même s'il n'y a pas d'association, parce qu'il n'y a pas d'adhésion encore, sur l'un et l'autre, pas du tout.”* (Sasha)

---

<sup>25</sup><https://www.revuesilence.net/numeros/439-Ecologie-et-feminisme-meme-combat/etes-vous-pret-e-s-pour-le-cyclofeminisme>

*“On m'a déjà posé la question et je n'ai pas su y répondre, mais quand j'étais à Strasbourg, à un moment donné, j'étais... Bien que j'étais en train de faire des études de comm' toutes pourries, où on t'apprend à vendre de la merde qui ne sert à rien, je ne sais plus pourquoi mais je me suis fait alpagner par Greenpeace une fois, dans la rue, et on m'a dit « hé ! Tu veux donner des sous ? », j'ai dit « mais je suis étudiante, je n'ai pas d'argent », on m'a dit « mais tu veux faire partie du groupe local ? », j'ai dit « ah bon ? Ça peut être cool », et je suis rentrée dans le groupe local. Et après, voilà, tout mon temps libre y est passé. (petit rire) J'ai découvert des trucs de fou, notamment que je faisais un métier pourri. Que je collais des stickers antipub le soir pour continuer à faire de la pub la journée. Quelle horreur. Mais... Oui, c'est ce qui m'a mis un peu le pied à l'étrier dans le milieu un peu écologique, militant, le fait de se poser des questions sur la consommation, sur... sur ce que tu fais de ta vie, sur ce que tu fais de toi, sur ce que tu fais de ce que tu fais... tout.”*  
(Coline)

La nécessité de la non-mixité est souvent rappelée dans les différents milieux féministes à des fins de réappropriation de l'espace (et des outils, dans ce cas précis), de la libre circulation de la parole, ou encore pour mettre à l'aise des personnes qui évitent les espaces majoritairement masculins. C'est à ces mêmes fins que cet outil est utilisé dans les ateliers d'auto-réparation. Concernant le cycloféminisme, la mixité choisie semble même être une des caractéristiques du mouvement. Se sont d'ailleurs tenues en juillet 2022 les premières rencontres cycloféministes franco-belges, appelées les rencontres Intergalactik. Ces rencontres ne sont pas sans rappeler les festivals et rassemblements écoféministes en non-mixité des années 1970, où s'éprouvaient des enjeux similaires de révolution féministe et de transformations de la société et de la vie privée sur un temps donné, le tout loin des villes et en autogestion<sup>26</sup>.

### Le cycloféminisme en un week-end : Un récit des Rencontres Intergalactik Cycloféministes franco-belges

J'ai eu la chance de participer aux premières rencontres cycloféministes en France qui ont eu lieu à St Jean Froidmentel, près de Châteaudun, sur un domaine appartenant à un collectif/habitat militant qui héberge toutes sortes de collectifs, projets et événements associatifs. Les rencontres ont eu lieu du 19 au 24 juillet 2022 et j'y étais du 19 au 22. Environ 130 personnes sont présentes par jour, originaires d'ateliers d'auto-réparation de vélo partout en France, mais aussi de Belgique (Bruxelles, principalement). Impression de fluidité et de sérénité assez incroyable, et assez spécifique/récurrente dans les espaces en mixité choisie. Un séjour en

---

<sup>26</sup> Jacquemart, A. & Masclet, C. (2017). Mixités et non-mixités dans les mouvements féministes des années 1968 en France. *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 46, 221-247.

totale autogestion était un pari risqué, la non-mixité n'étant pas garante d'une organisation horizontale et sans accroc. Cependant, les organisateur·ice·s étaient nombreux·ses et ont travaillé sur la faisabilité de ces rencontres pendant près d'un an, et cela s'est déroulé d'une façon où tous·tes étaient volontaires dans l'autogestion de la vie quotidienne comme des ateliers. Parmi les choses mises en place afin que les rencontres se passent au mieux, plusieurs mails d'organisations ont été envoyés, citant les objectifs et valeurs de ces rencontres mais aussi pour des modalités pratique : Régimes alimentaires, besoins spécifiques, jour d'arrivée/de départ, comment fonctionne le lieu d'accueil, programme éventuel proposé, etc.

Nous sommes quatre personnes des Jantes du Nord à y être allées: trois bénévoles dont deux de la commission féministe, et moi, formant à nous quatre une délégation lilloise. Sur place, une équipe de bénévoles était là pour l'accueil et toutes les indications concernant les rencontres, mais aussi une "équipe soin". Cette "équipe soin" était constituée de nombreuses personnes du collectif d'organisation mais aussi de personnes participant aux rencontres. Il y avait un moment où les personnes intéressées se retrouvaient chaque jour pour organiser le fonctionnement de cette équipe. La "Team soin" était là pour être identifiée par les participant·es comme personnes ressources si iels se sentaient mal, avaient rencontré des difficultés, ou avaient besoin de partager quoi que ce soit avec une personne qui pouvait ensuite le faire remonter à l'organisation ou le partager avec le reste de l'équipe soin afin de l'adresser ou non en collectif. C'est la première fois que j'assistais à l'existence d'une "commission soin" si nombreuse et si organisée. J'avais en effet uniquement connaissance des équipes de "médics", souvent plutôt préposées au bien-être et au soin physique, notamment en manifestations.

Ensuite, le domaine était partagé entre plusieurs espaces accessibles ou non aux participant·es puisque localisé sur un habitat partagé. Le domaine est partagé entre une maison/longère où vivent les habitant·es, bâtiment non accessible aux personnes de la rencontre, et un bâtiment où se trouve plusieurs étages accessibles d'espaces vides où les collectifs organisent l'espace eux-mêmes ainsi qu'une cuisine et un garde-manger. Parmi ces espaces à l'intérieur, il y avait par exemple des espaces délimités pour certains ateliers, mais aussi le bar, des coins fauteuils, les tableaux d'organisations, une "pièce sans interaction" pour s'isoler dans le calme si besoin, ou encore un vestiaire/coin ressources (fanzines et livres en consultation, affiches, flyers, badges à prix libre etc). Devant le bâtiment étaient installées des tonnelles pour se protéger du soleil et un espace fumeur délimité à l'abri du vent et avec des cendriers afin de limiter les incendies alentour. Autour de ces espaces, une rivière accessible par deux plages

différentes (pour les rencontres : une plage “textile” et une plage “non-textile”). Enfin, un espace camping aménagé dans des champs au loin, avec deux espaces de toilettes sèches et douches accessibles aux campeur·euses. Il y avait aussi un dortoir disponible plutôt aux personnes de l’organisation mais aussi aux personnes qui n’avaient pas possibilités de camper. Plus loin dans une grande étendue d’herbe, il y avait un “coin chill” sous un arbre, un coin “mixité choisie” où des temps de mixité entre personnes pouvaient être organisés (par exemple, un temps en mixité choisie trans’).

La vie quotidienne était prise en charge collectivement. Dès le premier jour, il était demandé que des tableaux listant une liste de tâches ainsi que les référent·es de ces équipes soient complétés. Des tâches de la vie quotidienne mais qui prennent une certaine ampleur à 125 : l’accueil des nouveaux et nouvelles arrivantes, la cuisine de chaque repas pour chaque jour, les poubelles/toilettes sèches à nettoyer/vider tous les jours et les créneaux de bar, entre autres. Une criée avait lieu tous les midis et là aussi une personne différente s’en occupait à chaque fois. Dès le soir même, tous les créneaux étaient occupés.

Concernant les ateliers organisés et proposés, un tableau géant était affiché avec tous les ateliers proposés chaque jour, l’idée étant que les personnes s’inscrivent au petit-déjeuner chaque matin (les personnes s’inscrivant avant se voyant mettre un trait de blanc sur leur nom). Voici une liste non exhaustive des ateliers qu’on pouvait y trouver. Tout d’abord des ateliers en thématiques avec le vélo : des discussions sur les problématiques spécifiques en voyage à vélo pour des personnes qui ne sont pas des hommes cisgenre, des ateliers mécanique vélo et des balades quotidiennes. Il y avait aussi un nombre impressionnant d’ateliers ayant trait au féminisme et n’ayant pas toujours attrait au vélo mais où les animateur·ices ont pu essayer d’y intégrer des problématiques liées à la pratique. On y comptait par exemple, un atelier d’autodéfense féministe, des initiations à la soudure, de la sérigraphie sur textile, un atelier d’apprentissage d’auto examen gynécologique, un moment collectif de tirage de cartes (de tarot), de fabrication de “pisse-debout”, de chants, d’initiation à la pratique du drag, des discussions politiques, notamment sur les questions liées à la racialisation ou à la blancheur, et la liste continue.

La criée permettait pour les personnes d’adresser des messages, qu’ils soient positifs ou non, ou d’adresser des accros anonymement, sans qu’elle devienne un moment de prise de décision. N’étant restée que les premiers jours, je ne sais pas s’il y a eu de réelles tensions ou mécontentements, mais parmi les messages criés on pouvait entendre des requêtes au respect des règles communes établies, comme par exemple le fait de garder le camping silencieux après une certaine heure, ou encore de ne pas fumer sous la tonnelle, mais aussi des messages

d'amour au collectif organisateur ou des requêtes spécifiques (comme un créneau plus long d'ouverture de bar ou la recette du gâteau au chocolat à la farine de blé noir).

Dans l'ensemble, la plupart des personnes présentes à qui j'en ai parlé étaient non seulement ravies mais surprises que cela se passe de manière aussi fluide, ou non seulement l'autogestion fonctionne (grâce à un collectif d'organisation en amont fort) mais où le soin donné au collectif et aux individus était là aussi participatif. Une phrase entendue pour résumer ce ressenti : "Même dans nos espaces militants, féministes, c'est rare [que cela se passe comme ça.]" Bien sûr, ce récit n'est pas objectif puisque j'étais là sur un temps donné en tant que participante. Les personnes de l'équipe soin ou du collectif d'organisation (La Magik Orga) ont peut-être eu différents échos, voire différents vécus de ces rencontres. Il est impossible ni d'être omniscient·e sur les événements où se jouent des enjeux collectifs importants ni de garantir qu'aucun événement ne viendra les assombrir. En revanche, la volonté mise en œuvre pour que cela se passe au mieux, ou se gère au mieux, a certainement permis une création de communs importants durant ces quelques jours.

La mécanique vélo (mais aussi automobile) et la pratique même du vélo par des personnes qui ne sont pas des hommes cisgenres sont donc appréhendées comme intrinsèquement politiques. Bien que l'articulation entre la mécanique automobile et la mécanique cycle ne soit pas évidente, elle est sociologiquement et historiquement marquée par des enjeux de classe, tout comme la pratique du vélo, auxquels viennent s'ajouter des questions de transformations de la société avec des enjeux tels que la lutte contre le sexisme, la transphobie ou le racisme dans ces milieux. Ces domaines ne sont pas seulement majoritairement fréquentés par des hommes cisgenre, ils sont aussi l'incarnation des espaces virilistes où être un homme "ne suffit pas", il faut pouvoir être viril au risque de ne pas "vraiment être un homme" (O. Gazalé, 2017). Toute personne ne répondant pas à cette identité de genre précise est déjà en marge dans ce milieu là. Le fait qu'un mouvement s'y oppose ou essaie de se réappropriier des espaces ou des pratiques si marquées sociologiquement en fait un mouvement radical en soi. Le cycloféminisme selon moi ne peut être que radical parce qu'il est constitué de personnes luttant déjà individuellement dans leur vie quotidienne pour exister dans des domaines de chasse gardée (G. Clarsen, 2019).

En revanche, toutes les personnes concernées ne se considèrent pas nécessairement ni comme militantes ni comme cycloféministes, mais parfois juste cycliste, utilisant le vélo comme moyen de transport, dans des espaces qui ne leur facilitent pas vraiment la tâche.

## **Chapitre 2 : Le vélo comme moyen de transport**

### a) Evolution du vélo comme moyen de transport - vélotaf/cyclotourisme et autres usages

La bicyclette, ou le vélo, diminutif de “vélocipède” est un objet qui fait son apparition au début du XIX<sup>e</sup> siècle, sous la forme de draisienne puis dans les années 1860 avec les premiers modèles à pédales. C’est un objet qui révolutionne la mobilité, y compris la mobilités des classes populaires, bien que les modèles les plus perfectionnés soient utilisés par la bourgeoisie. L’engouement pour le vélo est réel et dès le milieu des années 1860, juste après la commercialisation des premiers vélos, s’ouvrent déjà les clubs et premières compétitions. Dès la fin du XIX<sup>e</sup>me, la structure d’un vélo d’alors ressemble déjà à celle des vélos d’aujourd’hui, à défaut des changements de vitesse. C’est d’ailleurs à cette période que la bicyclette se popularise réellement, lorsque les différentes évolutions de celle-ci permettent une stabilité, d’où elle tient son nom de “bicyclette de sécurité”.

Elle perd de sa popularité dans les années 1950, où la voiture est le moyen de transport en pleine expansion à l’époque. C’est dans les années 1960, période d’après-guerre et de mouvements sociaux, que le vélo redevient un objet populaire, synonyme de liberté. Son usage et sa popularité explose, y compris aux Etats-Unis, on parle d’un “Bike Boom”. Depuis, le vélo est un objet du quotidien ou de loisir, mais toujours aussi populaire, notamment pour sa capacité à être un moyen de transport non-polluant et économique. Pendant et après la crise sanitaire, les confinements et la période où le Covid sévissait le plus, il semble y avoir eu un rebond dans la volonté des personnes de se déplacer à vélo.

Aux Jantes du Nord, toutes les personnes que j’ai rencontré ont un usage quasi quotidien du vélo. A l’exception d’une bénévole qui se déplace en V’Lille, tous·tes ont l’usage de leurs vélos personnels. Les usages varient, mais pour la plupart des personnes rencontrées, qui sont des bénévoles actif·ves, il constitue leur mode de transport principal :

*“Là aujourd'hui, du coup c'est un usage quotidien, enfin quotidien, vélotaf, et si j'ai des grands trajets... Là je ne suis pas venu aujourd'hui en vélo, mais... (petit rire) On va dire que quand ma flemme n'est pas énorme, je viens en vélo. Donc c'est vélotaf principalement. Je peux faire des écarts, mais c'est ça.”*  
(Sasha)

*“Alors depuis que je suis de retour à Lille et que je travaille à Lille - tous les jours pour aller au travail, plus du travail pour aller dans les différentes*

*structures et après pour tous les déplacements perso en général. Donc je peux faire 5, 6 km par jour en moyenne.” (Adèle)*

*“Je l'utilise au quotidien pour me déplacer, genre pour venir ici, pour venir aux Jantes, pour aller faire mes courses, pour aller boire des coups, pour revenir d'avoir bu des coups, donc je dis ça, c'est quand même important, c'est-à-dire aussi m'en servir aussi de nuit, par tous les temps, et tout. Donc oui, c'est un usage vraiment quotidien, de tout ce que tu ferais à pied, en métro, ou en voiture. Tous les déplacements qui font 10 km ou moins, en fait. Habitant dans le Vieux-Lille, ça couvre absolument tous mes besoins de déplacement. Et j'ai trouvé que le vélo c'était vachement mieux que de marcher, et même pour faire des petits déplacements, genre 1 km, je prends mon vélo. Pas seulement parce que j'aime mon vélo, mais parce que juste, ça va plus vite.” (Nicolas)*

*“Mon usage du vélo est quotidien, parce que je n'ai pas de voiture et pas le permis. Je l'utilise dans quasiment tous mes déplacements, sauf quand j'ai la flemme. C'est ça qui est bien. Et quand j'ai la flemme il y a le métro. Voilà. Je pourrais te dire à peu près une moyenne des jours où je veux vraiment toujours sortir, il y a, je ne sais pas, une dizaine de kms par jour, facile. (Ce genre de moyenne ??). Entre 5 et 10, selon ce que je fais. Mais oui, c'est mon moyen de transport principal. Même trop, parfois, parce que je ne marche plus assez. On va dire que c'est... Voilà ce que je vais dire. Le vélo c'est pratique. Et rapide.” (Blanche)*

Iels en ont un usage quotidien, comme le *vélotaf*, terme qui désigne les déplacements entre le domicile et le lieu de travail, mais aussi plus ponctuel, comme pour des week-ends ou des départs en vacances. Beaucoup d'interviewé·es ont d'ailleurs effectué au moins un voyage à vélo ou le souhaiteraient :

*“Différents usages, on va dire utilitaires pour me déplacer, ou au quotidien. Usage sportif, pour faire du VTT. Usage de loisir, pour me balader... pour me balader avec ma compagne, ou pour voyager, partir en vacances.” (Rafaël)*

*“Partir en voyage, c'est un truc que j'ai une fois l'an dernier. Pendant une semaine, j'ai fait Paris - Nantes, sur 8 jours, avec des potes. C'est un truc que j'ai très envie de refaire.” (Nicolas)*

*“A l'heure actuelle, tout le temps. Pour aller chercher mon pain, pour aller au travail, pour aller faire mes courses, pour aller faire des week-ends, pour voyager, pour faire mes vacances. Pour faire la vélorution. (petit rire) Tout.” (Justine)*

*“Quand je travaillais encore, je l'utilisais... que pour les voyages, enfin mes vacances, toutes mes vacances, du coup ça ne fait pas longtemps, ça fait peut-être 4 ou 5 ans que je fais toutes mes vacances à vélo. Donc avec une*



*tente sur le porte-bagage, et... Après, j'ai rencontré mon conjoint actuel, qui ne faisait pas du tout de vélo, mais à qui l'idée a plu, donc on fait... ça lui va bien aussi, donc on part en... Moi, en tente, je ne dors pas super bien, donc on... On alterne, les warm showers, là, quand ils répondent. Des chambres d'hôte... Et puis sous la tente, bivouac, ou en camping. C'était à peu près tout. Mais depuis que je viens aux Jantes et que je ne travaille plus, donc que j'ai le temps de me déplacer sans stress, sans être pressée, je viens souvent à l'atelier à vélo. Donc ça fait plus de 20 bornes, aller retour, ça fait des bonnes journées. Sinon, je mets mon vélo dans le TER, quand... Voilà. J'ai fait tellement de voiture que maintenant j'évite la voiture au maximum. Plutôt du vélo loisir, mais aussi, c'est mon moyen de déplacement aujourd'hui.” (Sandrine)*

Pour beaucoup, comme Justine, le vélo est un objet du quotidien, pensé comme moyen de transport mais aussi, on peut le voir, comme un objet politique.

#### **b) Usage pour des préoccupations politiques, écologiques et économiques**

Pour de nombreux bénévoles, l'usage du vélo au quotidien, par tous les temps et pour tous les trajets, est fortement lié à des valeurs écologistes ou au moins un souci de moins polluer, en limitant l'usage de la voiture par exemple, mais aussi par souci économique :

*“[...] Parce qu'en plus, comme c'est un coût, je me rends compte à chaque fois, tu sais, quand je dois mettre 15 balles pour m'acheter ma carte de 10 tickets, je me dis merde, le vélo c'est gratuit, tu vois ? Il y a ça aussi, raisons économiques. Là, comme je suis partie en formation, je suis moins à l'aise financièrement. Si je l'étais un peu plus, oui, je me poserais moins la question, mais j'ai quand même le réflexe vélo parce que le métro est plus long, en fait. Quand je viens par exemple ici au Bus, il n'y a pas de métro, donc je crois que je mettrais bien plus de temps pour venir. Je marcherais plus, ça, ce serait bien pour... mais voilà, ça me coûterait plus cher, mais je marcherais. Et pour d'autres lieux, c'est pareil, c'est plus court. C'est vraiment pratique.” (Blanche)*

*“Pour me déplacer et pour faire du... sport. Car c'est pareil pour ma mixité, ça ne se voit pas, mais je fais beaucoup de sport. Et du coup, c'est ça en fait. Pour me déplacer quand il fait beau, parce que je trouve que c'est pour un délire d'impact écologique. Après, j'ai quand même beaucoup voyagé dans ma vie, je reste dans un impact écologique quand même pragmatique, il faut arrêter de se foutre de la gueule du monde, je ne vois pas pourquoi les petites gens ne pourraient pas se permettre de voyager parce que ça pollue, et que des gars comme notre ancien Premier ministre, Castex, se permet de prendre un jet privé pour aller voter. Il faut arrêter de se foutre de la gueule du monde. Du coup, voilà, c'est pour un aspect écolo, et puis voilà, pratique. Sportif. Tout simplement.” (Charlotte)*

La dimension écologiste est mentionnée par des bénévoles et est aussi mise en avant par le collectif Vélorution, dont on peut lire sur le site : “*Nous réclamons la rue pour les cyclistes et autres non-motorisé-e-s (et les trottoirs pour les piéton-ne-s). Éteignez vos moteurs ! Respirez le bonheur !*”<sup>27</sup>. Ce collectif, divisé en antennes, organise dans plusieurs villes de France des **masses critiques**. Dans leur pratique du vélo, on voit chez certain·es bénévoles une réflexion sur ce qu’engage l’usage collectif du vélo dans les villes, en conséquence mais aussi en réponses à certaines politiques publiques :

*“On a un collectif à Lille qui s'appelle vélorution Lille. L'objectif, c'est de visibiliser les cyclistes en faisant des masses critiques, donc des... des regroupements de cyclistes assez importants, et sur des moments où on roule tous ensemble pour se montrer un petit peu, et sur un parcours donné, plus ou moins officiel, souvent, les vélorutions c'est un peu... c'est un peu des... Comment on appelle ça ? Des manifestations un peu sauvages. Les trajets ne sont pas toujours officialisés en Préfecture. C'est un peu le but aussi, parce que sinon, ils arrêtent la circulation, et le but c'est qu'on fasse partie de la circulation, et qu'on... et que les automobilistes voient qu'on est là. Alors, ça ne se passe pas toujours très bien, n'est-ce pas, il y en a qui veulent nous rouler dessus... Il y en a qui nous jettent des trucs, il y en a, ils sont obligés de s'arrêter 30 secondes pour nous laisser passer; pour laisser passer 50, 60, 100 cyclistes, ils n'en peuvent plus. Ça les rend trop vénères, et là tu te dis « waouh... mais tu te rends compte que moi, je laisse passer un millier de voitures par jour ? ». C'est ouf, ça les rend barjots. Et la vélorution universelle, du coup, c'est sur le même principe, c'est un... C'est quand même souvent issu du milieu des ateliers vélo et du milieu vélorutionnaire, il y a souvent des ateliers vélo derrière ça, en tous cas des collectifs qui sont reliés à des ateliers vélo derrière, mais... C'est une ville qui se propose d'accueillir... la terre entière chez elle (petit rire), en général c'est autour de 500 à 600 personnes, quand même. Sur trois jours. Souvent, c'est des évènements un peu politiques aussi, parce qu'il y a des rencontres avec des élus, il y a des discussions un peu officielles autour de la cyclabilité sur le territoire, et il y a, du coup... Il y a des ateliers, tous les ateliers qu'il y a toujours, des ateliers vélos, des ateliers sérigraphies, des brochures, des fanzines, plein de trucs hyper cools, des vélos rigolos, des ateliers soudure où tu vois des trucs de fous. Et du coup, la grosse vélorution qui dure une après-midi, et là, vas-y, laisse tomber... Là pour le coup c'est officiel. Tu as 600 cyclistes qui traversent la rue, les gens sont là, genre... ils ont le menton qui tombe par terre. Souvent, il y a des thématiques un peu déguisement, donc c'est... en plus c'est hyper festif et c'est cool.” (Justine)*

*“Je pense que je suis complètement mordu de vélo, mais je suis pas fétichiste du vélo. En fait, j'aime bien les trucs qui marchent bien techniquement et je m'en fous un peu si c'est genre super beau et puis je crois que je préfère plus les vélos un peu rétro et me dire : “Ah c'est trop bien que ce truc. Il a été*

---

<sup>27</sup> [velorution.org](http://velorution.org)

*fabriqué il y a 40 ans et il roule encore”, plutôt que tous les trucs en carbone un peu, genre, archi technologique et.. Donc bah en fait ça reste une industrie, l'industrie du vélo, du coup. Ouais, je pense même pour une utilisation quotidienne et j'aime pas trop les transports en commun. Je me sens hyper enfermé, enfin pas que je sois claustro mais genre je me sens contraint quand, pour aller de là à là je dois faire ça, où faire 3 correspondances quoi. Et même quand c'est des trajets directs d'une station de métro, je préfère le faire à vélo parce que j'aime pas le métro de Lille, je trouve qu'il est moche et qu'il pue et.. Et qu'en plus, c'est vraiment un outil de enfin, je ne sais pas en fait, j'ai l'impression de trop capter les espèces de dynamiques, de pouvoir un peu. Je vois trop comment la mobilité est mise en place par la Métropole pour contrôler les pauvres qui restent dans les quartiers pauvres et que les riches puissent avoir un max de mobilité dans les quartiers riches. Comment les métros, quand tu habites à Tourcoing, à partir de minuit et demi, il y a plus rien alors que les week-ends dans le centre ça dure jusque 2h. J'sais pas, je trouve vraiment qu'en fait le vélo c'est un instrument révolutionnaire de ouf parce que en fait, on a une capacité et une mobilité qui est décuplée par rapport à la marche à pied. Ça donne une grande indépendance et en fait, ça permet de faire les trajets exactement comme tu veux et de ne pas dépendre d'une infrastructure. Et pour autant, c'est pas.. c'est pas un truc de comment dire.. Enfin en fait, si ça peut être un truc un peu capitaliste aussi, ça dépend. En fait, ça dépend quels sont les usages. Mais pour moi j'ai l'impression que, le vélo, c'est vraiment un absolu de la mobilité aujourd'hui et une vraie solution. Pas seulement parce que ça pollue pas, mais juste parce qu'en fait ça peut vraiment, si tout le monde se mettait à faire du vélo demain, on pourrait vraiment détruire le capitalisme.” (Martin)*

Les usages du vélo, bien qu'ils aient pour point commun d'être quotidiens, n'ont pas les mêmes motivations. Convictions écologiques, parce qu'ils n'aiment pas la voiture, pour motif économique, pratique ou encore politique. Dans tous les cas, le vélo a pour effet de décupler la mobilité des personnes, ce qui implique un effet empouvoirant par l'acquisition de cette autonomie, et du sentiment de liberté permis par le vélo.

### **c) Un moyen de transport empouvoirant et rassurant**

Par sa capacité à décupler la mobilité à moindre énergie -fossile-, la pratique du vélo comme moyen de déplacement a historiquement été une révolution, non seulement pour les classes les plus populaires lorsqu'il s'est démocratisé, mais aussi pour les femmes, pour qui cet objet a permis une certaine émancipation.

*“Le vélo, dans les années 1960, c'était terrible, ça, le vélo, on ne peut pas imaginer, c'était... un outil d'émancipation formidable. C'était incroyable. A pied... Le jeudi, on n'allait pas à l'école. A pied, il était possible de... En marchant bien, on faisait 10-12 km, et puis il fallait revenir, on a essayé... on a fait des 15, 20, 30 bornes à pied. Mais tu n'allais pas loin, quoi. Tandis qu'en*

*vélo... Ecoute, là... A l'époque, il y avait aussi le calendrier des PTT, tu sais, il y avait une petite carte du département, dedans. Chaque année, quand les parents balançaient le calendrier, on récupérait la carte, on l'enlevait délicatement, on (récupérait) la carte, on était avec deux - trois copains, et puis sur la carte on dit « tiens... allez, Vimy. On a souvent entendu parler de Vimy, on ne sait pas ce que c'est. Allez, on va faire un tour à Vimy ». Vimy, de Seclin, ça faisait... 45 bornes, 50 bornes, pas loin. Donc c'était... Je te dis, un outil... Un outil qui était... qui a permis des découvertes culturelles terribles, quoi, c'était vraiment... Ça nous ouvrait les horizons. Moi, peu de temps après, le vélo m'a emmené, je ne sais pas, en Normandie... Je suis parti en vacances en vélo. J'ai fait des choses vraiment sympathiques avec le vélo.» (Jean)*

Cette émancipation s'est jouée aussi bien à un niveau individuel que collectif. Les premières femmes ayant eu accès au vélo étaient issues de la bourgeoisie puisque celui-ci fut à ses débuts un objet à la mode. Son acquisition et sa démocratisation a rapidement permis son utilisation à des fins politiques : D'après Gabrielle Anctil, journaliste indépendante et conférencière sur le sujet du cycloféminisme, le vélo et les suffragettes sont arrivés en même temps : les féministes pratiquaient le féminisme grâce au vélo. L'utilisation du vélo par les femmes a d'ailleurs engagé des changements significatifs, notamment dans les vêtements qui se sont transformés pour devenir moins contraignants, comme des pantalons larges qui à l'époque étaient jugés scandaleux. La loi interdisant le port du pantalon aux femmes, bien qu'elle soit devenue désuète au fil des années, fut abrogée seulement en 2012.<sup>28</sup>

Le vélo a une longue histoire avec le féminisme et continue aujourd'hui d'être un objet révolutionnaire et symbole de révolution partout dans le monde, comme en témoigne le collectif Ovarian Psychos, collectif exclusivement composé de femmes latino-américaine, féministe et anti-raciste, sont connues pour les Moon Rides qu'elles organisent. Elles traversent la ville de Los Angeles à vélo et se rendent dans les quartiers où le nombre de féminicides est statistiquement plus élevé afin de "reprenre la rue". D'autre part, on peut évoquer l'équipe féminine cycliste afghane, dont les membres ont dû fuir le pays depuis la prise des talibans, et dont la Suisse s'est proposé d'organiser le premier championnat de cyclisme afghan, qui doit avoir lieu le 23 octobre prochain.<sup>29</sup> "Partout où l'on regarde, une initiative féministe tente de rendre le cyclisme plus accessible à toutes." écrit dans un article en 2020 Gabrielle Anctil.<sup>30</sup>

---

<sup>28</sup> [Abrogation de l'interdiction du port du pantalon pour les femmes - Sénat](#)

<sup>29</sup> [La Suisse accueillera bientôt le championnat afghan de cyclisme féminin](#)

<sup>30</sup> [Pédaler vers la libération! Des collectifs cyclo-féministes en lutte pour l'environnement!](#) 23 janvier 2020 - Gabrielle Anctil

Le vélo, en plus d'être un objet source d'autonomie et de reprise de pouvoir ou de place dans l'espace, est souvent défini par les femmes et personnes LGBTQ+ comme un objet rassurant. Iels y voient une dimension sécurisante. De nombreuses personnes, notamment en dehors de l'association, m'ont dit préférer rentrer à vélo, voire ne plus avoir d'appréhension de la rue la nuit. A vélo *“On se fait moins emmerder”* puisqu'à l'inverse des transports en commun ou à pied, *“On trace”*.

*“Et on se rend compte que les ateliers vélo sont vraiment... sont vraiment une vraie source d'émancipation pour plein de choses, autour de la confiance, du savoir-faire, de la liberté, le fait de pouvoir rouler, le fait... Que le fait de pouvoir rouler ça permet à certaines personnes de pouvoir accéder à un travail, parce qu'elles n'ont pas de voiture, elles ne peuvent pas s'acheter de voiture, ou elles n'ont pas le permis. Le fait de pouvoir se sentir en sécurité en traversant la ville, notamment pour les meufs, justement. Le fait de... d'acquérir un apprentissage dans un truc qui est hyper genré, comme la mécanique, et qui permet d'acquérir aussi une certaine... une certaine confiance sur le fait de faire soi-même. Je trouve que ça touche à vraiment plein, plein, plein de sujets, le fait de faire ces ateliers, c'est vraiment cool. Et puis de participer de manière hyper concrète à avoir des solutions écologiques, de sobriété, de repenser la ville, les déplacements...”* (Justine)

*“Oui, voilà, disons que je suis bien jusqu'à 45 mn. Quand ça commence à faire plus de 45 mn, je réfléchis au métro. (petit rire) Ou alors si c'est tard le soir. Tard le soir... Enfin, tard le soir, loin. C'est-à-dire rentrer de Roubaix à 2 heures du matin... En même temps, je crois que je préférerais ça, parce que... Je préférerais ça plutôt que de rentrer seule en métro à minuit, de Roubaix, passer une demie heure dans le métro seule, je n'aime pas trop ça. Le vélo, c'est hyper sécurisant pour moi. Le truc de la nuit, c'est vraiment juste... si c'est loin. Mais sinon, plutôt, en fait, je privilégie d'autant plus le vélo, parce que je trouve ça beaucoup plus sécurisant que les transports en commun ou la marche.”* (Charlie)

Malgré tout, l'usage du vélo, même s'il réduit le sentiment d'insécurité, n'empêche pas toujours certaines mésaventures. Aux rencontres Cycloféministes Intergalaktik, un·e bénévole a partagé lors de l'atelier d'auto-défense féministe une mauvaise expérience à vélo la nuit, où plusieurs situations de harcèlement se sont succédées et l'ont mis·e en insécurité forte. Les infrastructures et l'agencement des villes jouent un rôle dans l'usage sécurisé du vélo et du sentiment de sécurité de ses usager·es. En effet, certaines villes développent des infrastructures spécifiques en limitant l'accès des voitures au centre-ville ou construisent des voies vélo et multiplient les espaces de stationnement vélo. D'autres, en revanche, dans un souci d'économie d'énergie, éteignent l'éclairage public dans des portions de villes entières,

alors que celui-ci est déjà dissuadant et jugé trop faible dans les villes, selon une étude portée par Copenhaguenize.eu et des étudiantes sur la pratique du vélo par les femmes à Lille.<sup>31</sup>

L'évolution des villes à ce niveau et le développement de la pratique du vélo a aussi encouragé et favorisé le développement de structures permettant l'entretien ou la réparation dudit moyen de transport, dont les ateliers d'auto-réparations.

---

<sup>31</sup>[https://static1.squarespace.com/static/591075e02994cac296dedfcb/t/6022f75310936235fe7a1ffc/1612904304442/Rapport\\_Copenhaguenize\\_FemmeVelo\\_Final\\_LD.pdf](https://static1.squarespace.com/static/591075e02994cac296dedfcb/t/6022f75310936235fe7a1ffc/1612904304442/Rapport_Copenhaguenize_FemmeVelo_Final_LD.pdf)

## **Chapitre 3 : Développement des ateliers d'auto-réparations vélo et organisation interne aux Jantes**

### a) Deux lieux et différents types d'ouvertures

Comme évoqué précédemment, l'association est de loi 1901, avec une organisation collégiale. Toutes les personnes du CA sont donc co-présidentes. L'association compte deux ateliers physiques ainsi que des ateliers mobiles. Un atelier rue Eugène Jacquet, le plus ancien, identifié comme local principal et où la plupart des outils se trouvent. La Maison du Vélo (MdV), leur deuxième atelier, se trouve sur le campus de l'Université de Lille cité scientifique depuis 2019. Avec la crise sanitaire des deux dernières années, la MdV a eu peu de fréquentations bien que cela se soit relancé cette année. L'association propose des ateliers mobiles et des interventions facturées à des entreprises ou en partenariat avec d'autres structures. Sinon, elle propose des permanences d'aide à la réparation au vélo, qui sont historiquement l'activité principale de l'association. Il y a plusieurs types de permanences:

#### Les ouvertures adhérent-es

Ces permanences sont accessibles à tout le monde. Toute personne adhérant aux Jantes peut venir apprendre à réparer son vélo, acheter un vélo, ou régler un problème spécifique. Chaque ouverture adhérent-es, un-e salarié-e est présent-e ainsi qu'au moins un-e bénévole en mécanique (qui idéalement a déjà quelques connaissances pour être apte à aider les personnes qui ne savent pas du tout) ainsi qu'un-e bénévole à l'accueil pour accueillir les bénévoles, les adhérent-es ainsi que les personnes venant au local pour la première fois. Chaque bénévole à l'accueil a nécessairement suivi la "Formation Accueil" en amont qu'organise l'association plusieurs fois dans l'année. Pour les personnes venant pour la première fois à l'atelier, il est nécessaire d'adhérer à l'association, qui exerce des tarifs différents selon les moyens financiers des potentiel-les adhérent-es. Le "tarif plein" est à 20 euros l'année, mais il est possible pour les personnes plus précaires de bénéficier du "tarif étudiant-e/chômeur-euse" à 10 euros l'année. Ce tarif est possible pour toute personne pour qui une adhésion à 20 euros est un peu compliquée, voire une source de stress. Malgré l'appellation qui peut porter à confusion, aucun justificatif n'est demandé. Il y a aussi un "tarif famille" à 30 euros qui inclut toutes les personnes vivant sous un même toit. Enfin, pour les personnes dont le budget ne

permet vraiment pas une adhésion, il existe des “adhésions suspendues” : des adhésions payées d’avance par d’autres sympathisant·es ou bénévoles dans une démarche d’accessibilité aux tout petits budgets.

Les bénévoles inscrits sur le planning permettent l’ouverture de la permanence et son bon déroulement, afin que le·a salarié·e présent·e ne soit pas seul·e référent·e mécanique. Au fil de mes participations aux ateliers, j’ai pu observer un certain nombre de choses : à quasiment chaque permanence, il y a de nombreuses personnes qui viennent pour la première fois. Plusieurs bénévoles m’ont dit que c’est peut-être un effet “post-covid”. Iels remarquent que de plus en plus de personnes prennent leur vélo pour se déplacer (et de fait, ont besoin de l’entretenir). La mission “accueil” est indispensable et beaucoup de bénévoles interrogé·es sont rodé·es de la même manière, et les récits sont assez similaires sur la façon d’accueillir les personnes :

*“A l'accueil, arriver un peu en avance, allumer le PC, et préparer tout ce qui va être le suivi... le suivi des gens pour suivre un peu qui est là, pour suivre le nombre d'adhérents présents et de bénévoles présents. Et puis après, voilà, ouvrir la caisse, s'assurer qu'on a le bon compte dans la caisse, et puis après accueillir les gens. Leur présenter l'association si c'est la première fois qu'ils viennent, les faire remplir un bulletin d'adhésion si ils ne sont pas encore adhérents, et puis après les rediriger vers les mécanos qui sont là. Déjà, faire... Leur demander un peu si ils savent ce qu'ils ont à faire sur leur vélo, et puis oui, rediriger vers les mécanos en conséquence. Et sinon, vente de vélos également si il y a de la demande pour ça, conseiller sur les vélos qu'on a en état à vendre, les conseiller en fonction de leur demande. Répondre au téléphone. Et puis oui, comme je t'ai dit, si après c'est plus calme à l'accueil, je vais aussi aller essayer de voir si il y a besoin d'aide en méca, voir en fonction de ce que je peux faire et puis en fonction de si les autres mécanos sont débordés à ce moment là.” (Rafaël)*

*“Là, le local était ouvert donc ça va, t'arrive t'allumes la lumière, le chauffage si y'a besoin, l'ordinateur (ça prend beaucoup de temps, il est lent), tu passes un petit coup de balai, etc, tu vérifies que tout est ok. Généralement le samedi matin tu commences aussi par te faire un grand café parce que les perms sont vachement tôt, enfin pour moi 10h c'est tôt (rires). Après tu mets la musique et tu lances le logiciel, je sais pas comment il s'appelle, mais le logiciel spécifique pour gérer les permanences avec ton petit tableur excel à côté pour noter les personnes du jour. Puis après quand y'as des gens qui arrivent, tu demandes s'ils sont adhérents si oui tu les inscries sur le tableau. Ah oui j'ai oublié avant tu fais le fond de caisse, et puis après voilà c'est surtout accueillir les personnes. Quand les personnes sont pas adhérentes c'est présenter l'atelier, comment ça fonctionne, faire avec eux leur adhésions. Et après y'a aussi toute la partie encaissements, les personnes qui viennent réparent leur vélos elles achètent des pièces neuves ou d'occasions, donc [il s'agit] de faire les encaissements, de noter tout sur le logiciel. Et puis à la fin*



*tu repasses un petit coup de balai, tu dis aux gens de se presser de partir parce que ça va fermer, tu refais ton fond de caisse et puis t'éteins l'ordi.” (Adèle)*

Pour les bénévoles en mécanique, tous·tes sont d'accord dans les grandes lignes, sur le fait d'accompagner les personnes ayant besoin d'aide, mais en pratique, chaque personne a sa manière de faire, dont il est question un peu plus tard.

### Les permanences des Gens·tes

Ce sont les permanences en mixité choisie sans homme cisgenre de l'association. Elles ont eu lieu tous les premiers vendredi du mois de 18h30 à 21h jusqu'à maintenant. Elles fonctionnent comme des ouvertures adhérent·es, c'est donc un moment où de nouvelles personnes adhèrent à l'association et où des bénévoles sont présent·es pour l'accueil et l'aide en mécanique. Elles ont été mises en place en 2021 par la commission féministe des Jantes du Nord. La commission l'organise, notamment en ce qui concerne la communication sur les réseaux sociaux, et essaie de se réunir pour cela ainsi que pour traiter d'autres sujets et projets pour l'association.

### Les ouvertures bénévoles

Ce sont des permanences qui sont en théorie consacrées au travail sur les vélos de l'association. En effet, l'association reçoit de nombreux dons de vélos, souvent en mauvais état, qui nécessitent ou un démontage pour pièces ou une remise en état. Ils sont remis en vente à des prix raisonnables par la suite. Seul·es les bénévoles peuvent venir à ces permanences, et iels peuvent si besoin est, utiliser les outils à dispositions pour leur propre vélo à ces heures-ci aussi.

Là encore en théorie, il n'y a pas besoin de s'y connaître en mécanique pour venir participer : ce sont souvent ces permanences qui permettent de se former, en commençant par du démontage ou en demandant à être accompagné·e sur un diagnostic ou une réparation. En pratique, c'est toujours un peu difficile de venir quelque part où on sait qu'on sera potentiellement la personne qui ne sait pas trop où se mettre au milieu d'habitué·es. Là aussi, il est d'usage de s'inscrire sur le planning avant de venir. En pratique, il est déjà arrivé que Jeanne soit obligée de fermer le local faute d'inscription ou bien qu'elle reste y travailler et qu'un·e bénévole arrive finalement sans s'être inscrit·e auparavant. Il arrive aussi que ce type

de permanence soit organisée en autonomie, comme par exemple pendant la fermeture estivale de l'association au mois d'août : certain·es bénévoles se proposent en référent·e pour organiser l'ouverture de certains créneaux aux bénévoles pour l'entretien de leur vélo ou pour se former à la mécanique.

### Les ateliers mobiles :

Ces ateliers font partie de ceux qui mobilisent le moins de bénévoles pour l'instant. Il y a une demande des salarié·es à être accompagné·es, afin de ne pas assurer seul·e la totalité de l'atelier, mais il est assez rare qu'il y ait plus de deux bénévoles inscrit·es à la fois. Ce sont des ateliers qui ont lieu hors des locaux de l'association, souvent organisés en amont dans le cadre de partenariats (par exemple, lors d'ateliers sur tous les campus de l'Université de Lille) ou de prestations pour des entreprises. Les prestations sont une façon pour l'association de financer les autres activités de l'association, elles prennent donc de plus en plus d'importance et représentent une part importante des horaires de travail des salarié·es (notamment Béatrice pour l'instant). Le matériel est amené à destination en vélo-cargo et les ateliers ont lieu en extérieur pour la plupart (ce qui, selon les conditions météorologiques, peut définir s'il y aura du monde ou non, s'il faut remballer plus tôt à cause de la pluie, etc.). La façon dont l'atelier se passe est très dépendante du lieu et des modalités d'ateliers : Les ateliers dans les écoles ne se déroulent visiblement pas de la même façon que ceux sur des marchés.

### Les soirées Répar'Apéro :

Ce sont des soirées organisées par des bénévoles et pour les bénévoles. Elles remplacent les "soirées démontages" organisées avant la crise sanitaire. Il n'y en a eu que deux pour l'instant. Ces soirées ont été réinstaurées au printemps 2022, au constat que les temps conviviaux manquaient en dehors des ouvertures "officielles" qui ne permettent pas forcément aux bénévoles de se rencontrer, de parler et se connaître. Il peut arriver que les salarié·es passent pour un moment aussi. Ces soirées peuvent permettre, au-delà de grignoter, boire un coup et discuter, d'avancer le travail sur certains vélos de l'association. C'est aussi l'occasion de faire du démontage ou de se pencher sur d'autres tâches qui peuvent être utiles, comme du tri dans les pièces, la confection d'un tableau pour ranger les outils ou des rangements pour ceux-ci, comme cela a pu être fait récemment. Généralement, il est demandé

aux personnes désireuses de venir de ramener quelque chose à manger ou à boire et de dire ce qu'elles aimeraient faire, en amont ou en début de soirée.

b) Organisation interne, histoire de la charte, et évolution de l'association

L'association a donc un CA qui fonctionne de manière collégiale, ce qui semble correspondre aux valeurs des Jantes tendant vers une certaine horizontalité. Cela met en tension plusieurs choses, notamment les postures hiérarchiques. Bien que l'association tende vers un mode de gouvernance horizontal, dans les faits, l'horizontalité est contrariée par le salariat qui s'inscrit dans une relation de subordination contractuelle. Il y a un CA, qui est donc bénévole mais aussi l'employeur des trois salarié·es dont on attend qu'iels gèrent la coordination des ateliers, mais aussi qu'iels soient pédagogues, pas "au-dessus" des bénévoles mais tout de même référent·es et expert·es mécanique le cas échéant. Ensuite, les bénévoles qui sont aussi adhérent·es et peuvent ou doivent aider en mécanique et/ou à l'accueil et sont "soumis·es" à la charte de l'association (les adhérent·es s'engagent à respecter la charte lorsqu'iels s'inscrivent), charte dont les salarié·es sont les garant·es. Enfin, les adhérent·es, bénéficiaires, et souvent potentiellement futur·es bénévoles. Dans tous les cas, une certaine hiérarchie existe, en partie informelle, et il ne s'agit pas de nuire aux efforts des personnes impliquées dans l'association en l'explicitant, tout au contraire. Il est nécessaire de le reconnaître afin de pouvoir identifier les possibles complications qui en découlent, mais aussi d'ajuster les fonctionnements lorsque la situation dérape. Dans une association, les postures hiérarchiques entrent en lien et en tension avec les relations sociales. En dépit du fait qu'ils sont un milieu "cool" ou "alternatif", les ateliers d'auto-réparations de vélo n'échappent pas à ces contradictions. Les bénévoles peuvent devenir ami·es, ou l'étaient déjà en créant l'association, des relations affinitaires ou au contraire de tensions se créent nécessairement entre les personnes, salarié·es inclus·es. C'est d'ailleurs pour cela qu'il est souvent compliqué pour les conseils d'administration de gérer par eux-mêmes les conflits entre salarié·es lorsqu'il y en a, par exemple. Auquel cas il peut-être judicieux de faire appel à une médiation extérieure.

Concernant la charte, elle témoigne d'une volonté de l'association d'assumer certaines valeurs et de les faire appliquer aux ateliers afin d'assurer un certain "code de conduite". C'est Noémie, co-fondatrices de l'association et administratrice, qui l'a rédigé en 2019, sur la base d'une charte d'un autre atelier vélo, reconnu comme étant l'un des plus militants à Lyon

(un documentaire lui est consacré), une des villes où se sont développés certains ateliers d'auto-réparations associatifs les plus anciens<sup>32</sup>. Souvent, me dit Joë, les chartes sont écrites sous la forme de "guides" expliquant quoi faire en arrivant à l'atelier et comment il fonctionne : "Là, nous on a voulu plutôt intégrer des valeurs en plus du fonctionnement de "tu te présentes à l'accueil, tu vas te laver les mains, etc. Même si c'est important aussi et que les gens ne le font pas systématiquement. C'était plutôt l'idée de dire : quand j'adhère à l'asso, je m'engage à..." Cette notion d'engagement à respecter une certaine ligne de conduite s'applique notamment aux valeurs de l'association contre les discriminations. Cela permet d'annoncer dès la première rencontre la politique de l'association à l'encontre des comportements discriminants et d'assurer qu'ils ne sont pas acceptés, ce qui peut rassurer de nombreuses personnes dans leur démarche pour venir dans des espaces qui ne semblent pas toujours des plus accessibles :

*"Et aussi, d'autre part, dans l'accueil du public, alors ça, je ne suis pas sûre que ça joue encore beaucoup, parce qu'on fait trop peu de pub pour moi sur ces perms en non-mixité, mais à mon avis... Enfin, j'ai déjà... Je sais que j'ai déjà rencontré une nana qui est venue aux perms un mardi, et qui m'a dit « j'ai voulu venir vendredi à la perm'... à la perm' en non-mixité », elle n'avait pas pu venir, donc finalement elle était venue le mardi, mais le déclencheur pour y aller ça avait été de voir que c'était en non-mixité . Et je pense qu'on fait trop peu tourner l'info, mais je pense qu'il y a des nanas qui viendraient vraiment pour ça et qui se sentiraient plus légitimes dans un premier temps d'aller dans ces perms là. Donc c'est hyper important que ça existe." (Michelle)*

Bien qu'un premier jet ait été rédigé en 2019, la charte n'a pas été mise en place avant 2021, à peu près quand Joë est revenu au CA après une absence d'environ un an. Joë et Noémie l'ont retravaillé et ont proposé sa mise en place au CA en 2021. Le CA a validé la démarche et c'est récemment que la charte est affichée dans les ateliers et que les nouveaux et nouvelles adhérent·es la lisent à leur inscription. Le développement de la commission féministe et des actions ou projets qu'elle met en place montre un cheminement des personnes au sein de l'association. En effet, toutes les personnes du CA ne sont pas concernées et ou sensibilisées de la même manière aux luttes féministes. C'est la présence de plusieurs personnes féministes et ou "allié·es"<sup>33</sup> qui a pu embarquer l'association vers l'assise de valeurs féministes par la mise en place par exemple de la permanence des Gens·tes ou le développement de la commission féministe, avec des bénévoles là aussi engagé·es sur ces mêmes combats. Il n'est

<sup>32</sup> <https://reporterre.net/Les-ateliers-velo-antisexistes-roulent-de-mieux-en-mieux>

<sup>33</sup> Terme militant pour définir une personne qui comprend pleinement les enjeux et effets d'une discrimination sans parler à la place des concerné·es

d’ailleurs pas vain de parler de combat, puisque la mise en place d’une permanence en mixité choisie sans hommes cis ne s’est pas fait du jour au lendemain et n’a pas été une évidence :

*“Ça a été un cheminement assez complexe parce que ça fait trois... Hors covid, on avait... Ça fait déjà deux ou trois ans qu'on essaie de mettre en place ces permanences. Ça a été une grosse source de tension, quand on en a parlé au CA au début. Je pense qu'on n'était que trois... On n'était que trois meufs à l'époque [...] Et tous les autres membres du CA, c'étaient des mecs. Et ça a été hyper violent de recevoir leurs... leurs questionnements, et leur manque de... de confiance, et leur manque de... Oui, juste, de ne pas être en face de gens qui nous ont dit « ah, vous ressentez ça ? Dans ce cas, c'est cool que vous le preniez en mains et que vous le fassiez ». Non, au contraire, c'était « ah, mais vous êtes sûres ? Et les chiffres, et les trucs, et les machins ? ». (soupir) On s'y attendait, n'est-ce pas ? Mais... c'est toujours chiant quand tu le vis. Donc ça a été assez... assez dur. Et au final, de se dire, un peu comme on se disait au CA hier soir, c'est-à-dire en fait, à partir du moment où tu as des gens qui mettent du temps dessus, je ne vois pas pourquoi toi, tu voudrais être contre ce truc. C'est un peu... C'est un peu le problème... enfin, c'est un peu ça qu'on a reçu à ce moment là, c'est-à-dire « mais en fait... Vous n'êtes pas concernés. Nous, on vous dit qu'on ressent ça. Donc en fait, juste, vous nous dites “ok, si vous ressentez ça, prenez en main les trucs” » (Coline)*

Cette “levée de bouclier” à l’évocation de projets en mixité choisie est récurrente et n’est pas une spécificité de l’association. C’est même quand elle n’est pas remise en question qu’on peut y voir une dimension exceptionnelle. La raison principale à cette opposition est que la mixité choisie est un outil militant qui fait l’objet d’un “apprentissage” (A. Jacquemart et C. Masclet, 2017, p.11). Dès les années 1970, lorsque la non-mixité s’impose notamment dans les réunions du Mouvement de Libération des Femmes (MLF), les militantes doivent s’en justifier :

*“Ces justifications ont des destinataires multiples : les contempteurs masculins, tout particulièrement les militants des groupes gauchistes dont une partie des militantes féministes sont issues ou proches ; l'ensemble des femmes qu'elles cherchent à toucher, qu'il faut éviter d'effrayer avec la non-mixité, prompte à nourrir des stéréotypes antiféministes;”<sup>34</sup>*

Cet outil n’est évoqué largement et médiatisé que depuis peu de temps, rarement de manière positive. Les raisons qui en font un outil militant d’empowerment<sup>35</sup> ne sont clairement pas une évidence pour tout le monde. Tout comme le militantisme antiraciste, LBGTQIA+ ou les luttes féministes ne sont pas non plus une évidence pour une majorité de personnes

---

<sup>34</sup> Alban Jacquemart et Camille Masclet, « Mixités et non-mixités dans les mouvements féministes des années 1968 en France », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 46 | 2017, 221-247

<sup>35</sup> La non-mixité féministe comme outil de lutte contre les inégalités - et ses effets d’empowerment - était le sujet de mon mémoire de M1

aujourd'hui mais font l'objet d'approches progressives, d'apprentissages de codes et d'une appropriation de ces outils et espaces (*ibid*).

En plus du CA, il y a donc un système de commissions que les administrateur·ices et les salarié·es, souvent concerné·es, se répartissent. La seule commissions où des personnes extérieures au CA sont impliquées est la commission féministe, commission en mixité choisie sans hommes cis là aussi. Les différentes commissions gérées par le CA sont la commission Université, qui gère les relations et partenariat avec celle-ci, la commission finances, qui s'occupe de la veille aux finances et aux comptes de l'association, la commission activités, qui fait le suivi des salarié·es de façon régulière, la commission Ressources Humaines (RH) qui gère notamment la question des embauches, de l'administratif mais pour l'instant aussi les potentiels désaccords, la commission communication, qui s'occupe de celle-ci sur les réseaux sociaux principalement. Enfin, la commission animation du bénévolat, qui s'occupe plutôt des événements et regroupements bénévoles bien qu'elle n'ait pas été très active ces derniers temps (ou en tout cas ne s'est pas réunie).

### c) Développement des ateliers d'auto-réparation

Les ateliers d'auto-réparation vélo associatifs s'intègrent dans un genre d'espace associatif assez récent. Bien que certains existent depuis plus de 20 ans, ils se sont développés de manière exponentielle ces dix dernières années et la plupart tendent à se différencier des vélocistes et boutiques de cycles. Ces espaces ont pour but de transmettre des savoirs concernant la réparation cycle et de permettre à tout à chacun·e de réparer soi-même son vélo à moindre coût. Généralement, la fréquentation de ces ateliers se fait sur adhésion annuelle à l'association. Ils ont pour objectif de promouvoir et encourager l'usage du vélo par le biais de l'apprentissage à l'entretien et à la mécanique vélo. D'après A. Rigal, ils "*visent à accroître le potentiel d'action de chacun et à offrir un espace d'autonomie. Par des actions concrètes, ils remettent en cause à la fois la faible maîtrise des individus sur les objets industriels et les identités imposées.*"<sup>36</sup> Par identités imposés, l'auteur cite l'Heureux Cyclage et leur volonté d'écriture et de communication inclusive, tout en précisant que "*l'écriture ne peut jamais être totalement non discriminante*"<sup>37</sup>. On peut voir ici une amorce des valeurs du réseau et une

---

<sup>36</sup> Rigal Alexandre, « Changer la vie dans un atelier d'autoréparation de vélo », Forum Vies Mobiles, 2020

<sup>37</sup> voir le site de l'Heureux Cyclage

certaine reconnaissance du poids des socialisations genrées notamment concernant les apprentissages techniques. A l'atelier des Jantes du Nord, une majorité de bénévoles interrogé·es utilise le vélo quotidiennement comme moyen de transport. Une étude sur les adhérent·es d'ateliers de Lyon montre que souvent, le choix d'un atelier est sa proximité avec le domicile (Ferrand, 2016), ce que je n'ai pas retrouvé dans les entretiens passés. Les bénévoles parlent plus des valeurs et de l'ambiance comme premier critère de choix d'un atelier de réparation.

Souvent, ces ateliers et les personnes qui y prennent une part active sont militantes, que ce soit sur un niveau écologique (se soucier de sa propre consommation et de son usage de la voiture par exemple), économique et social (avoir le souci de l'accessibilité financière pour le plus grand nombre) ou cycliste (avoir des préoccupations qui regroupe ces différents aspects par la pratique du vélo). Lorsque ce n'est pas le cas à l'arrivée dans un atelier d'auto-réparation, cela peut le devenir. Alexandre Rigal, chercheur sur les pratiques cyclistes et les ateliers d'auto-réparations, parle de "polarisation", ou comment l'usage du vélo et des ateliers d'auto-réparations prennent assez vite une place particulière dans le quotidien des personnes s'y attelant et comment celles-ci peuvent développer un militantisme parfois très fort par la participation à un atelier associatif :

*“Découverte dans l'atelier, la passion cycliste exerce ainsi une force centripète de plus en plus dominante. Alors que pour certains, le cœur de cette passion est mécanique, pour lui elle est de l'ordre de la revendication politique. Elle l'a aussi amenée à redevenir cycliste quotidien, à gravir des cols et à faire de longues sorties à vélo. Il est désormais inséré au sein de plusieurs groupes de militants du vélo, en France, en Suisse et Outre-Atlantique.”<sup>38</sup>*

Justine, militante dans des ateliers d'auto-réparations depuis presque 10 ans, le décrit et en parle d'une manière qui traduit bien les valeurs que mettent les militant·es cyclistes dans leur engagement :

*“Après, d'y être, moi je trouve ça... Je trouve ça vraiment super, je trouve que c'est vraiment un outil d'éducation vraiment génial, les ateliers vélo. Encore plus le fait de faire partie du réseau national, du coup. Parce que moi, en tant que référente géographique, j'ai très souvent des réunions avec le réseau national. Je partage énormément aussi de connaissances et d'échanges d'expériences avec les autres ateliers en France, et c'est hyper enrichissant, c'est hyper cool. Et on se rend compte que les ateliers vélo sont vraiment une*

---

<sup>38</sup> Rigal Alexandre, « Changer la vie dans un atelier d'autoréparation de vélo », Forum Vies Mobiles, 2020

*vraie source d'émancipation pour plein de choses, autour de la confiance, du savoir-faire, de la liberté, le fait de pouvoir rouler, le fait... Que le fait de pouvoir rouler ça permet à certaines personnes de pouvoir accéder à un travail, parce qu'elles n'ont pas de voiture, elles ne peuvent pas s'acheter de voiture, ou elles n'ont pas le permis. Le fait de pouvoir se sentir en sécurité en traversant la ville, notamment pour les meufs, justement. Le fait d'acquérir un apprentissage dans un truc qui est hyper genré, comme la mécanique, et qui permet d'acquérir aussi une certaine confiance sur le fait de faire soi-même. Je trouve que ça touche à vraiment plein, plein, plein de sujets, le fait de faire ces ateliers, c'est vraiment cool. Et puis de participer de manière hyper concrète à avoir des solutions écologiques, de sobriété, de repenser la ville, les déplacements..."*

Ces ateliers d'auto-réparation, notamment les JDN, deviennent une part non négligeable du quotidien des adhérent·es et bénévoles de l'association. Plusieurs témoignent venir plusieurs fois par semaine, avoir créer des liens, que cela fasse partie du rythme de la semaine, ou de leur réseau social. Martin dit par exemple que cela rythmait sa semaine lorsqu'il était bénévole et venait régulièrement, et Maxime, bénévole à la Maison du Vélo, vient quasiment tous les midis. *"C'est une bulle d'air. Enfin, moi, j'ai pratiquement toutes mes relations sociales là, par rapport au fait que je travaille chez moi, maintenant, et que du coup, à part mon cercle d'amis, voilà. Donc je trouve ça bien. C'est super agréable de mettre en confiance des gens, je trouve."* (Sandrine)

L'expression "Changer la vie dans un atelier d'autoréparation de vélo", pour reprendre le titre du texte de A. Rigal, semble avoir du sens considéré les valeurs qu'engagent les bénévoles et salarié·es dans l'association, de son organisation interne, mais aussi celles du réseau l'Heureux Cyclage.



## **Chapitre 4 : Des socialisations de genre différentes au sein de l'association**

Le développement des ateliers associatifs d'auto-réparations de vélos, le nombre grandissant de personnes utilisant le vélo comme moyen de transport ainsi que les initiatives féministes pour l'accessibilité de la pratique du vélo contribuent à faire bouger - lentement mais sûrement - la prégnance masculine associée à ce milieu. Cependant, il est important de revenir sur les raisons qui rendent, encore aujourd'hui, l'accès de la mécanique et des espaces d'apprentissages et de réparations difficile à une grande partie de la population.

Si nous avons déjà vu que ces domaines étaient historiquement genrés, il est important de s'arrêter sur les vécus collectifs et individuels des personnes concernées. Ici il s'agit de montrer le rôle des socialisations différenciées et comment celles-ci influent individuellement et collectivement sur l'approche qu'ont les personnes de la pratique du vélo et de la mécanique. Cela conduira à évoquer l'importance de représentations multiples et inclusives et de faire un point sur les obstacles que cela implique pour les personnes qui ne sont pas sur-représentées dans ces espaces, c'est-à-dire les personnes qui ne sont pas des hommes (blancs) cisgenres.

### **a) L'apprentissage des rôles sociaux comme levier ou obstacle à la pratique du vélo et ou mécanique**

Le processus de socialisation des individus et l'apprentissage des rôles sociaux, notamment genrés, est décisif dans les choix qu'ils font par la suite, mais expliquent aussi collectivement pourquoi certaines professions ou domaines sont majoritairement occupés par des femmes ou non. Le fait que la mécanique ou le vélo soient des pratiques considérées historiquement comme « pour et par » les hommes relève d'un processus au long court. Cela passe par des comportements et interactions collectives qui forment des attendus sociétaux plus ou moins conscients.

Cela se joue dès l'enfance, comme en attestent les nombreuses recherches sur l'intégration de stéréotypes de genre dès l'école primaire, voire la moyenne section<sup>39</sup> ou encore l'influence de ces conceptions sur la prise d'initiatives en classe<sup>40</sup>. Bien sûr, le domaine du vélo et de la mécanique n'y échappe pas. Marie Duru-Bellat, dans *Inégalités sociales à l'école: Genèse et*

---

<sup>39</sup> Sandra Guenoun, Diane Vachon. *Perception et degré d'imprégnation des stéréotypes de genre auprès d'élèves de moyenne section*. Education. 2018. dumas-02083724

<sup>40</sup> Albin Bonet, Laura Lafont. *L'influence du genre dans la prise d'initiatives des élèves à l'école élémentaire*. Education. 2018. dumas-01886120

*mythes* (2002), décortique les mécanismes de la fabrique et de la reproduction des inégalités à l'école. Elle analyse les classes d'écoles comme des "petites sociétés" où les élèves sont déjà soumis à la force des préjugés, y compris de la part des professeur·es :

*“Les « effets d'attente » sont également décisifs : le maître est plus efficace s'il est convaincu que ses élèves peuvent progresser. Or les enseignants « ancrent » leurs attentes sur des critères comme le sexe, l'appartenance sociale ou ethnique, appréhendée par l'apparence physique, la façon de s'habiller ou de s'exprimer, ou encore, et de plus en plus au fur et à mesure du déroulement du cursus, sur des indicateurs de valeur scolaire (résultats antérieurs, filières ou groupes de niveau).” (p.18)*

Il est aussi question des rôles familiaux et tout ce qui se joue en termes de transmissions au niveau de la cellule familiale. En premier lieu, il y a bien sûr les jouets donnés aux enfants : si aujourd'hui les catalogues de jouets font l'effort de rendre leurs pages et publicités plus neutres à l'approche des fêtes de fin d'année, il n'y a pas si longtemps que les voitures de courses et jeux de construction en tout genre figuraient sur des pages bleues et les poupées et jouets ménagers type cuisinière et table à repasser sur des pages roses. Dès l'enfance, le monde est séparé de façon binaire : le monde des filles, et le monde des garçons. On le voit non seulement dans les jeux, mais évidemment dans l'éducation :

*“Les parents, puis les enseignants, freinent davantage les comportements conquérants et dynamiques des filles que ceux des garçons, au contraire encouragés à s'imposer physiquement. Ils se préoccupent moins des échecs moteurs des filles que de ceux des garçons. À travers les lectures, les jeux, et les déguisements, les éducateur·rice·s encouragent de manière involontaire et inconsciente le développement de leurs capacités physiques, et se soucient davantage de l'apparence des filles (Cresson 2010). Bien souvent, l'enfance de ces dernières est minée par l'obsession de la petitesse, de la gentillesse, de la miniature” (Sayagh, 2018, p.61)*

En conséquence, on distingue aussi une différence de traitement au niveau des tâches ménagères qui, selon les milieux, s'atténue ou se déplace :

*“Dans ces familles, l'assignation prioritaire des filles au travail ménager et aux soins aux plus jeunes a en effet pour contrepartie une mise à contribution importante des garçons pour d'autres tâches : jardinage, découpe et rangement du bois, travaux d'agrandissement de la maison, réparations diverses, etc.” (Court, Martine, et al. « Qui débarrasse la table ? Enquête sur la socialisation domestique primaire », *Actes de la recherche en sciences**

*sociales*, vol. 215, no. 5, 2016, pp. 72-89, à propos des familles de classes moyennes).

Les filles sont donc assignées rapidement à un travail de soin, d'accueil ou encore d'aide aux autres, un travail de subsistance du foyer sur le long terme, alors que les garçons, encouragés à aller dehors, à "s'aventurer", sont déjà assignés à des tâches ponctuelles, induisant une dimension exceptionnelle à celles-ci, surtout lorsqu'il est assumé que celles-ci requiert "de la force". Déjà très jeunes sont transmis des rôles, et des orientations qui par la suite déterminent des habitudes et réflexes considérés comme normaux.

Concernant l'usage du vélo comme sport mais aussi moyen de transport, la récente thèse de D. Sayagh est éclairante. Son travail: *Pourquoi les adolescentes ont moins de possibilités réelles de faire du vélo que les adolescents. Approche sociologique* (2018), met en lumière des dimensions importantes de la structuration genrée. Tout d'abord, il définit l'adolescence comme une période de renforcement des socialisations sexuées et comme une période charnière concernant la mobilité des individus, y compris par l'investissement de et par l'espace public. Il analyse l'adolescence comme une période où les injonctions vis-à-vis de l'espace public sont transmises de manière non seulement inégale mais de façon assez violente. Il évoque les injonctions "à (ne pas) craindre de se déplacer seul·e", "(ne pas) traîner dans l'espace public", ou encore "(ne pas) s'aventurer".

L'investissement de l'espace public est une problématique travaillée par les collectifs cycloféministes mais aussi les masses critiques et les vélorutions, avec des événements mensuels ou ponctuels qui consistent à "reprenre la rue", terme utilisé par le collectif Ovarian Psychos aux Etats-Unis mais aussi dans plusieurs collectifs féministes en France. Individuellement, l'espace public comme problématique de genre est aussi étudié, et souvent abordé par le prisme du sentiment d'insécurité des personnes qui ne sont pas des hommes cisgenres, notamment la nuit<sup>41</sup>, sentiment qui tend à s'inverser à vélo.

Ces injonctions à agir de certaines façons dans l'espace public, mais aussi le fait que le vélo soit perçu et appris comme un "*sport et moyen de transport dangereux*" (Sayagh, 2018), participe à faire percevoir l'usage du vélo comme un moyen de transport exceptionnel, non anodin (pour les personnes n'étant pas perçues comme des hommes) et empêche de fait l'appropriation de ce moyen de transport au quotidien pour qui il ne viendrait pas à l'idée de mettre sa vie en jeu pour aller au travail ou emmener un enfant à l'école, si ces injonctions et

---

<sup>41</sup> Cf Y. Raibaud, *La ville faite par et pour les hommes*, Belin, 2015

idées reçues venaient à cheminer. Gabrielle Anctil, journaliste indépendante québécoise et conférencière sur le cycloféminisme, le note lorsqu'elle évoque l'étonnement de sa mère alors qu'elle arrive chez elle à vélo, bien que cela fasse des années que c'est son moyen de transport principal<sup>42</sup>.

Il en va de même pour la mécanique, qui, souvent, n'est même pas pensée avant la pratique du vélo en soi. Ces mécanismes empêchent ou en tout cas retardent activement et passivement l'accès à l'usage du vélo comme à l'entretien autonome de celui-ci (Abord-de-Châtillon, 2022).

### **b) Un apprentissage de la mécanique par les pères**

La mécanique étant un domaine socialement genré et la famille un endroit où se jouent des reproductions de rôles sociétaux, il n'est pas étonnant que la plupart des personnes avec qui je me suis entretenue évoquent, indépendamment de leur genre, l'apprentissage de la mécanique ou du bricolage dans leur enfance dans un environnement masculin, avec leurs pères et/ou leurs frères. Il y a bien sûr plusieurs cas de figures, mais chez les personnes ayant acquis des connaissances qu'elles estiment être "de base", comme le fait de poser une rustine, changer une roue ou gonfler un pneu, ces rudiments de connaissances ont été transmis par un père ou un frère. Morgane dit par exemple avoir appris "à *changer un pneu, vérifier une chambre à air*" avec son père "*pour les balades à vélo du dimanche*".

*"Déjà, j'ai toujours fait du vélo. Vraiment, toujours. J'ai toujours roulé beaucoup. Mes parents m'ont très vite incitée à en faire, on sortait un peu, je faisais des balades à vélo toute seule, en mode cycliste, quand j'étais gamine. Et en plus de ça, j'ai la chance aussi d'avoir un papa qui m'a très fortement incitée à faire beaucoup de bricolage, toujours beaucoup de... Lui, il est un peu touche à tout, et à chaque fois qu'il faisait des trucs, j'étais à côté de lui et il me montrait. Et ça, franchement, c'est une chance de fou. Parce que du coup, j'ai une connaissance un peu du bricolage, de la mécanique, des outils, que beaucoup de gens tous genres confondus n'ont pas."* (Justine)

*"J'ai commencé à apprendre à réparer des vélos avec mon père. Parce qu'on a commencé à faire des balades et des voyages à vélos quand j'étais ado et il m'a tout de suite montré. Enfin je pense que mon père avait un souci avec l'éducation égalitaire, féministe, tout ça, du coup autant il m'apprenait à lire la carte mais autant il m'apprenait à réparer mon vélo. Du coup dès qu'on était en voyage à vélo et que y'avait une crevaison, la chaîne qui casse, un*

---

<sup>42</sup> <https://ricochet.media/fr/3132/episode-10-a-qui-la-rue->

*câble de frein qui pète, tout ça, il me montrait comment on faisait quoi.”*  
(Sarah)

*“Avant je graissais ma chaîne avec de la graisse.. (rires) Quand je suis arrivée aux Jantes on m’a dit “Ah tu mets de la graisse.. Nous on met plutôt de l’huile, ici”. “D’accord je vais mettre l’huile alors” (rires). Je serrais mes freins juste en dévissant la vis sur le guidon.. C’est tout. Je gonflais mes pneus. Sur les freins je savais changer les patins je pense. Mettre une rustine.. Tout ça je pense c’est mon père qui m’a appris. Et puis après peut-être en complément avec mon copain. Ah et mon père m’avait appris à nettoyer les galets de la chaîne aussi.”* (Fanny)

Il y a des quasi-exceptions, comme Charlotte qui dit avoir bricolé “tout, toute seule” depuis son enfance, bien qu’on décèle tout de même une approche par son père :

*“Sinon, en gros, je savais quand même comment ça se bricolait un vélo, parce que j’avais un atelier vélo quand j’étais petite, quand on a grandi, jusqu’à mes onze ans, avec mon père, parce que c’était un passionné de vélo, et du coup on avait un garage à vélo, et du coup j’ai souvent démonté mon vélo et demandé à mon père de le remonter après, quand j’étais petite.”*

L’échantillon d’interviewé·es a été élaboré au fur et à mesure de mes rencontres dans l’association. J’ai fréquenté l’atelier de façon assidue sur une période donnée, ce qui m’a amené à m’entretenir avec des personnes étant présentes régulièrement. Les bénévoles rencontré·es sont probablement certain·es des plus engagé·es dans l’association. Iels sont pour une majorité militant·es par ailleurs, notamment sur les questions de féminisme et LGBTQIA+. Iels ne représentent pas la majorité des adhérent·es non bénévoles, ni la majorité d’hommes cisgenres bénévoles que je n’ai pas eu l’occasion de rencontrer faute de temps et dont je n’ai pas pu questionner le rapport à la mécanique.

Il y a deux autres cas de figure récurrents qui sont celui des personnes (socialisées comme fille ou femme) ayant appris par elles-mêmes, sur le tard, n’ayant eu aucun apprentissage de la mécanique plus jeune et ayant découvert un intérêt pour celle-ci par curiosité de développer certaines compétences. Pour plusieurs, cela a pu mener à des certifications ou des formations en mécanique cycle ou parfois juste l’idée d’une certification :

*“Je suis venu, j’ai été bénévole, je me suis formé, parce que forcément, sinon, il n’y a pas de taf en mécanique vélo, et après j’étais parti à Décathlon, et après*

*maintenant je suis en emploi fixe, CDI, posé. [...] Je travaille en tant que mécanicien réparateur, je suis dans une petite entreprise où on est deux, avec le gérant et moi du coup.” (Sasha)*

*“Donc je fais ma réparation de freins, etc, il m'explique le concept de l'asso, et je lui dis « mais en même temps, je cherche à faire un CQP, une formation pour la mécanique pour ouvrir un gîte quelque part ». Il me dit « ah, mais si tu veux, tu n'as qu'à venir te former ici, c'est bien plus cool, tu viens le matin, tu démontes des vélos, c'est comme ça qu'on apprend ». J'avais quand même l'idée de faire un CQP, mais j'ai dit « je vais venir, ce n'est pas du temps de perdu ». Et j'avais beaucoup de temps.” (Sandrine)*

Enfin, certaines personnes arrivent bien sûr par le biais du vélo et par nécessité : panne, casse, besoin d'un nouveau vélo, etc.. Ces personnes, si elles arrivent dans un atelier associatif d'aide à la réparation plutôt que chez un vélociste, sont souvent aiguillées par du bouche-à-oreille et peuvent avoir une pratique du vélo qui remonte à l'enfance et des engagements associatifs divers. Combiné à un certain militantisme ou une sensibilisation aux questions féministes, certaines personnes, notamment entre 25 et 35 ans, arrivent dans le but de se former à la mécanique et d'accéder, dès le départ, à une autonomie dans leur réparation et entretien de leur vélo, ce que les militant-es appellent la vélonomie. C'est le cas par exemple de Romane qui, pendant longtemps, dit ne pas avoir été autonome sur ses réparation *“Il y avait toujours un mec pour réparer à ma place”* jusqu'au jour où elle s'est rendu compte qu'elle était de fait dépendante du bon vouloir “des mecs” en question :

*“Et après, je suis à nouveau sortie avec un mec qui me promettait mille trucs, et qui m'a promis de m'aider à changer mon câble de dérailleur et de... Oui, de m'aider, qu'on fasse ensemble, et tout. Et puis on s'est séparés, il ne m'a jamais aidée à réparer mon vélo, et je voyais mon vélo dépérir chez moi, et je n'osais pas l'amener au travail... enfin, j'aurais pu m'en servir quand même, mais c'est juste que comme j'ai plein d'amis qui font beaucoup de vélos, j'avais un peu peur qu'ils jugent l'état de mon vélo (petit rire), du coup je l'ai laissé un peu dépérir pendant plusieurs mois. Et puis un jour où j'en ai eu marre, je me suis dit que ça ne pouvait plus durer, j'étais un peu en colère et du coup j'y suis allée, et... voilà, j'ai fait mon... (petit rire) C'était un peu spontané. Et puis après... Heureusement, il y avait Marianne au magasin, l'employée dont je parlais, qui m'a un peu épaulée dans cette épreuve. Donc... Oui, c'est juste que j'en ai eu marre que mes mecs fassent ça pour moi, sachant qu'ils n'étaient pas fiables. Je crois que c'est surtout ça. (petit rire) Je crois que je me suis surtout dit « en vrai, la seule personne... ». Enfin, si j'apprends à faire ça, ça veut dire qu'au moins, je sais faire, et je peux toujours compter sur moi-même pour faire ça, et il n'y a personne qui me fait des faux plans à me proposer de l'aide et qu'ensuite, il ne me la donne pas.”*

Cette dépendance vis-à-vis des savoirs (de réparation, en l'occurrence) est le sujet évoqué dans le livre de Paola Tabet: *“Les mains, les outils, les armes”*, livre où l’auteur retrace l’appropriation historique des outils et savoirs-faire les plus techniques par les hommes des sociétés observées comme moyen de domination. La manifeste volonté individuelle et collective des personnes exclues de ces pratiques d’y revenir et de se les approprier semble, consciemment ou non, s’opposer à ce système.

En contrepoint, différents entretiens passés avec des hommes cis’ de l’association démontre tout d’abord un processus similaire aux autres bénévoles ayant eu des rudiments de savoirs mécaniques. *“Quand j’étais gamin j’ai dû apprendre avec mes grands-frères à changer une chambre à air, à régler un peu les freins, mais sans... sans plus.”* (Rafaël) Maxime, lui, dit avoir appris *“à changer un pneu, faire les freins, les bases, vraiment pas grand chose”* avec son père. Il en va de même pour Jean, qui a grandi dans les années 1960 et qui me raconte l’histoire de son premier vélo:

*“Donc un soir, en rentrant du boulot, il travaillait à Lille à l’époque, moi je le vois revenir, et puis il y avait un gros colis, en papier kraft, tu sais, ligoté avec des ficelles, derrière son dos. Il était en moto. Il arrête sa moto. Je l’entends encore, il dit à ma mère « Geneviève, écoute, va chercher les ciseaux pour couper les ficelles ». Ma mère s’exécute, elle coupe les ficelles. Mon père descend de la moto, et me donne le colis. « Tiens. Je t’en ai parlé, tiens. Voilà ». Moi, je déballe. J’étais très surpris. En fait, il y avait un cadre de vélo. Il n’y avait pas de roue, il n’y avait pas de pédalier, il n’y avait pas de fourche, il y avait le cadre de vélo. Il me dit « écoute... pour ce mois-ci, c’est un peu juste, tu auras le reste le mois prochain ». (petit rire) On a posé le cadre du vélo dans le coin, dans le coin du bahut, et moi pendant un mois, j’ai passé comme ça, je passais juste à côté du vélo... (petit rire). Le mois d’après, j’ai eu le reste, on a assemblé le vélo, et puis mon vélo... Il est toujours là, c’est toujours le vélo que j’ai.”*

Mécanicien pendant plus de 40 ans par la suite, ses histoires témoignent d’un secteur déjà très viriliste où les injonctions du “travail à la dur” sont fortes, au point d’affecter les conditions de travail et la sécurité des employés, ce qui lui vaudra deux accidents : *“Et je me suis tiré, et je crois que j’ai bien fait. D’une part, le contexte était... Ce n’était pas accueillant, c’était... même un peu agressif, tu sais, enfin, ce n’était pas... ce n’était pas cool. Et puis ces deux épisodes là m’ont... « J’en ai ma claque », je me suis tiré.”*

Nicolas et Thomas, eux, se sont formés à la mécanique vélo aux Jantes, bien qu'ils aient respectivement ou une formation d'ingénieur et/ou des savoirs de construction ou réparation antérieurs :

*“Et puis en fait, avant mon père était extrêmement bricoleur, j'ai toujours... J'ai un grand frère et une petite sœur, il nous a vraiment transmis ça, beaucoup. Mon père était ingénieur. Pas en mécanique, mais... Mais voilà. Et je l'ai vu construire des trucs, et démonter pour regarder comment c'est dedans, depuis tout petit. Je crois que j'ai toujours... toujours été vachement curieux de la nature, aussi. J'ai grandi à la campagne, je n'ai jamais habité en ville sauf pour mes études, et maintenant. Et même pendant une bonne moitié de mes études, j'ai habité à la campagne. Donc j'ai toujours été dehors, à faire des trucs et des machins, construit quelques prototypes d'éoliennes, toujours avec cette fascination du vent et de l'énergie, et des trucs comme ça.” (Nicolas)*

*“Je crois que en fait, vraiment, quand j'ai fait cette formation. Enfin, avant de faire cette formation, j'avais relativement peu de compétences, mais j'avais la sensation que je pouvais m'en sortir si je faisais cette formation. [...] Clairement, je crois que j'ai eu un rapport assez facilité à l'apprentissage de la mécanique parce que,, ayant été éduqué en tant que garçon bah on m'a laissé faire des choses manuelles toute ma vie. Je crois avoir un esprit qui s'adapte bien à la compréhension de la mécanique et du coup, bah, la formation c'était 3 semaines de formation, une semaine de stage et ça s'est très bien passé.” (Thomas)*

Cette approche primaire de la mécanique est donc commune à de nombreuses personnes de l'association. Il y a aussi, pour tous.tes, un apprentissage spécifique qui se fait en arrivant à l'atelier.

### **c) Apprentissage de la mécanique par les paires**

Une fois arrivées à l'atelier, qu'ils aient ou non déjà fait de la mécanique, c'est un nouvel apprentissage qui commence pour les personnes adhérant à l'association. Un apprentissage expérientiel de nouveaux codes sociaux, la découverte des locaux de l'association, qui sont un apprentissage en soi, avec sa multitude d'outils et de vélos du sol au plafond. Enfin, avant l'apprentissage même des réparations de vélos vient l'appréhension des autres personnes présentes et les premières impressions :

*“Il ne me reste que les ressentis. Mais... C'est très particulier, déjà, tout cet univers mécanique, tu bricoles, donc tu n'as pas forcément l'habitude. Comme je venais les mains dans le guidon, ça n'avait rien à voir, tu vois, et puis*



*spatialement, tout l'établi, tout ça, le... toutes les fournitures, parce que c'est quand même très fourni en réemploi. Voilà. C'est tout ce dont je me souviens. Tu me diras... Oui, c'est comme ça, ok, c'est nouveau, c'est cool. Tiens, viens t'installer là, mets ton vélo, et puis tu fais le diagnostic. J'ai quelques souvenirs d'avec quel vélo j'y suis allée, de pourquoi, mais pas... pas plus que ça. Honnêtement. Parce que ça a été, justement, et c'est pour ça que je suis restée, c'est... tout ce que je peux dire, c'est que ça s'est fait très simplement et très naturellement” (Blanche)*

*“Et après, sinon, la première fois que je suis allée au local, c'était pour... apprendre à faire l'accueil, en fait. Et puis après, je suis venue faire l'accueil. Donc je n'ai pas découvert le local pour venir réparer mon vélo (petit rire), j'ai découvert le local vraiment pour faire l'accueil au début. [...] Il est petit. (rire) Il est petit, vite surchargé, il y a plein de bazar partout. Mais j'aime bien ce joyeux bordel, en fait. Mais quand même, malgré ça, on arrive à trouver les pièces, c'est ça qui est fort. Il y a plein de trucs, on arrive quand même à trouver à peu près ce qu'on cherche. Chaque fois, je me dis que je ne vais jamais trouver, et en fait on finit par trouver. Mais il est petit quand même.” (Michelle)*

*“Je suis arrivée à Lille en 2014, j'avais 19 ans. Je suis arrivée aux Jantes très vite, par le biais de l'ADAV. Ce dont je me souviens, c'est que quand je suis arrivée, j'ai vu Béatrice. Ca m'a.. Je me suis sentie trop bien tout de suite aux Jantes parce que je m'attendais pas à voir des femmes. Parce que.. Bah voilà, malheureusement il y a très peu de femmes dans le monde de la mécanique, même dans ma famille hein. Donc moi depuis toujours j'avais envie d'être “contre ça”. Donc quand j'ai vu Béatrice qui savait tout faire sur les vélos j'étais vraiment en mode “Wouaah”.” (Fanny)*

Ces extraits d'entretiens laissent aussi apercevoir l'importance des représentations dans la lutte pour l'accessibilité et l'inclusivité d'espaces traditionnellement masculins. Plusieurs bénévoles m'ont parlé avec enthousiasme du fait que l'association comptait non pas une mais deux mécaniciennes expérimentées et référentes :

*“Il y a des salariées qui sont Jeanne et Bé qui sont des femmes et qui sont expertes techniquement, mais sinon, les seuls experts techniques que je vois à ces perms là ce sont des mecs, en fait. [...] Moi, je suis dans un milieu professionnel assez masculin, enfin bricolage et tout, avec que des mecs qui bricolent, et ça me fait aussi vachement de bien de voir des nanas qui bricolent, c'est un truc que je cherche un peu en dehors de mon taf, d'être dans ces ambiances là. Je ne sais pas si... Enfin, je cherche, je trouve ça chouette. Et en fait, ça me fait du bien, oui, de voir des nanas qui partagent ce même... cette même envie, et parfois ces mêmes problématiques aussi. Donc ça, , je trouve ça super chouette. C'est peut-être ça ce que m'apporte personnellement. Et puis plus globalement, passer du temps avec des gens qui aiment bricoler, hommes ou femmes, c'est chouette aussi.” (Michelle)*

Ce sentiment est partagé par d'autres bénévoles, non seulement qui se sentiraient plus à même de s'identifier à l'une des salariées, mais qui encense la démarche en termes de valeurs féministes. Cela va dans le sens d'un article intitulé "*How do you welcome women to cycling ? Hire them*"<sup>43</sup> qui affirme que l'un des meilleurs moyens de rendre un espace plus inclusif - pour les femmes, bien que cela soit vrai aussi n'importe quel public à "inclure" - est de les employer. L'article emphase le besoin de représentations pour que des personnes s'y sentent bien. Rémunérer des femmes, des personnes trans' et/ou non-binaires pour leur force de travail, notamment à des postes où iels sont autonomes, forces de propositions et en postures référentes, n'est pas anodin dans le milieu de la mécanique. Cela souligne souvent que c'est un acte réfléchi et peut être un bon indicateur d'un espace où le féminisme ou en tout cas l'idée d'équité à l'embauche est pris au sérieux. Cela permet aussi d'avoir des représentations diverses, qui permettent à un nombre de plus en plus grand de personnes ne correspondant pas à un profil type de s'identifier et de concevoir pouvoir faire de la mécanique. Enfin, cela permet, de par une diversité de profils, une diversité dans les pédagogies, nerf de la guerre dans la transmission de savoirs. Très concrètement, cela permet à des personnes n'étant pas des hommes cisgenres d'aborder la mécanique et d'approcher des espaces dont iels sont habituellement éloigné-es. C'est l'un des effets pervers du manque de représentation, et cela dans tous les domaines : le manque de visibilité induit un manque de concevabilité. C'est permettre de concevoir l'idée qu'à peu près chaque personne ayant un usage du vélo puisse avoir les compétences pour entretenir ou réparer celui-ci, notamment grâce à la déconstruction du mythe de la force physique brute.

#### **d) Déconstruction des mythes**

L'apprentissage de la mécanique par des pair-es se doit de passer par le désapprentissage de plusieurs mythes intégrés pendant l'enfance (et après) et véhiculés par la société. La transmission de la mécanique cycle et l'apprentissage de celle-ci est une discipline qui peut paraître obscure si on ne s'est pas penché sur le sujet. Les idées reçues sont si fortes qu'elles suffisent généralement à dissuader. Là aussi, le texte de P. Tabet fait l'effet d'une épiphanie. Le monopole, voire la "chasse gardée" des hommes (cis) vis-à-vis des outils et des techniques pour les construire impliquent que les femmes utilisent des outils moins efficaces, mais aussi qu'elles ne disposaient pas des savoirs techniques pour les construire elles-mêmes. Cela

---

<sup>43</sup> <https://slowguyonthefastride.com/how-do-you-welcome-women-to-cycling-hire-them/> Mars 2022, Anna Richards

induit une sorte d'ordre des choses "naturalisé", où le maniement des outils et la construction ne sont tout simplement pas l'affaire des femmes. Tout comme on considère comme "normal" qu'il faille de la force pour réparer un vélo, bien que ce ne soit pas tout à fait vrai.

L'une des premières choses qui m'a marqué, au-delà de l'image virile et sale qu'aime se donner la mécanique, c'est la vitesse à laquelle ce mythe s'effondre lorsqu'on commence à apprendre et que le "secret" est dévoilé : il n'y a pas besoin d'être "fort" ou "forte" pour faire de la mécanique. Tout comme il n'y a pas besoin d'être une montagne de muscles pour être charpentier·e ou faire des sports de combat. Le mythe de la force brute est le même que celui de la chasse gardée des outils : il induit que les personnes qui ne sont pas des hommes cis, des hommes virils, qui plus est, n'ont pas ce qu'il faut, ou qu'il faille être exceptionnel·le, "à part", pour s'élever au même niveau, lorsqu'il s'agit en fait d'apprentissage et d'entraînement.

Tout cela est problématique à plusieurs niveaux. Cela véhicule l'idée que les personnes qui ne sont pas "des hommes, des vrais" n'ont pas de force, qui est un stéréotype véhiculé dans de nombreux domaines traditionnellement masculins, alors que nombres de métiers "traditionnellement féminins" nécessitent aussi cette "force brute" au quotidien (le métier de caissières, d'aides soignantes, infirmières, éducatrices de jeunes enfants, femmes de ménage, etc) (Gallioz, 2006). Plusieurs enquêté·es ont évoqué la frustration d'avoir l'impression d'être parfois bloqué·es par la force physique, ce qui est peut être plus symptomatique d'une confusion dans la transmission. *"[un·e salarié·e] dit toujours que "C'est pas une question de force, tu peux y arriver", mais des fois si, en fait"* (Adèle)

Autre effet délétère, cela dédouane les personnes référentes de la transmission et de l'apprentissage (en mécanique, souvent des hommes cisgenres) de toute pédagogie concernant des techniques ergonomiques. Sans technique(s), ne reste que la force brute, qui, si elle n'est pas forcément présente chez une personne qui débute ou n'a pas les outils/techniques nécessaires, peut décourager.

Enfin, cela élève la notion de "force brute" comme qualité optimale voire requise pour être considéré·e de manière décente en tant qu'être humain. On peut parler de "glorification de l'effort physique" (Gallioz, 2006) qui participe notamment à invisibiliser l'effort physique que représente certaines tâches dans les professions "traditionnellement féminines" en les catégorisant comme telles (ibid). Cela participe aussi à renforcer des mythes, comme celui de la méritocratie par exemple (Gazalé, 2017), ce qui est fondamentalement discriminatoire envers les personnes vivant avec un ou des handicaps en tout genre. C'est le principe du

validisme, qui est un terme pour décrire le système faisant des personnes “valides” (sans handicap) la norme sociale, légitimant ainsi les difficultés que rencontrent les personnes en situation de handicap au quotidien (en termes d’infrastructures, de traitement social, ou d’ergonomie). En cela, il n’est pas tellement question de dire “Tout le monde peut faire de la mécanique”, en revanche, il n’est pas non plus souhaitable d’entretenir le mythe dédiant ce domaine à une frange suffisamment virile de la population, alors qu’il s’agit bien d’une question de pédagogie et de technique.

#### e) **De quels obstacles parle-t-on?**

L’impact et le poids qu’ont les socialisations genrées sur l’attrait et l’accessibilité de l’usage du vélo et de la mécanique cycle peuvent donc expliquer, encore aujourd’hui, la faible participation des femmes, des hommes trans, des personnes non-binaires, et tout simplement des personnes qui ne “*représentent pas une masculinité hégémonique*”<sup>44</sup> à des activités socialement et historiquement marquées par des codes qui représentent une certaine masculinité. La démocratisation de l’usage du vélo, motivé par des motifs économiques, sportifs ou écologiques, tend à faciliter l’ouverture de certaines portes, notamment celles de ateliers associatifs d’auto-réparations. Mais même là, les femmes et personnes LGBTQIA+ font face à des problématiques très spécifiques, qui, en plus d’un apprentissage de l’espace public et des espaces associatifs très différents, mettent parfois et factuellement en jeu leur sécurité et transforment les usages de la rue ou de certains lieux. Le harcèlement de rue est une expérience qui transforme le rapport à l’espace public, y compris dans les ateliers d’auto-réparation. Une étude Ipsos<sup>45</sup> (entreprise de sondage) montre que 81% des femmes ont vécu du harcèlement sexuel sur la voie publique (rue, transports en communs). Radio France, à l’occasion d’un article pour la lutte contre les LGBTphobies, signe que “*En cinq ans, sur la période 2016-2021, le nombre d’actes anti-LGBT+ a doublé (+104%) et que Selon le ministère de l’Intérieur, près d’un crime ou délit sur deux a lieu dans l’espace public.*”<sup>46</sup> Les personnes perçues comme appartenant à la communauté LGBTQIA+ sont donc plus sujettes au harcèlement ou aux agressions dans l’espace public. A vélo, une étude montre que la majorité des victimes cyclistes d’accidents mortels à Paris (et à Londres) sont des femmes, et

---

<sup>44</sup> Terme justement utilisé par un.e bénévole

<sup>45</sup> Ipsos - Sondage international sur le harcèlement sexuel dans l’espace public. L’Oréal Paris. Avril 2019\*\*Canada, France, Inde, Italie, Mexique, Espagne, Royaume-Uni et États-Unis

<sup>46</sup><https://www.radiofrance.fr/franceinter/insultes-agressions-harcelement-les-dix-chiffres-a-retenir-sur-l-etat-des-lieux-des-violences-anti-lgbt-7651957> L’article se base sur le rapport annuel de SOS Homophobie (2021)

que presque toutes sont tuées par un camion poids lourd<sup>47</sup>. Les raisons que l'article évoque pour tenter d'expliquer ce phénomène sont que les femmes tendent à plus souvent respecter le code de la route "*Et dans certains cas, le respect strict du code de la route force à rester dans un angle mort*". Les personnes perçues comme étant des femmes se retrouvent aussi plus souvent serrées par les voitures sur les pistes cyclables ou sur le bord de la route.

Cela a pour conséquences des comportements, parfois inconscients et considérés comme anodins, alors qu'ils s'apparentent à des stratégies de survie. Cela va de s'équiper minutieusement : "*Les femmes sont plus chargées (bagages, sacs de courses, vestes, parapluies) et mieux équipées pour le transport (porte-enfant, sacoches, paniers, remorques, vélos cargos)*".<sup>48</sup> à s'habiller en fonction de non pas la météo ou son envie mais bien de la façon dont iels pourront être perçus, en passant par éviter l'usage du vélo en ville. Une adhérente me racontait par exemple qu'elle devait faire une réparation rapide sur son vélo un jour, et qu'elle s'est rendue compte qu'elle portait une robe en arrivant à l'atelier parce qu'elle s'est soudain sentie mal à l'aise. Le malaise n'était pas dû au fait que sa robe la gênait pour faire sa réparation, mais bien par comment pourrait être perçue sa tenue, l'attention que cela pourrait susciter, les réflexions potentielles, etc. Cela rejoint l'idée d'un manque de représentations diverses de qui sont les personnes pratiquant la mécanique, en plus de mettre en lumière les effets du harcèlement de rue sur la santé mentale de beaucoup de personnes ainsi que de leur rapport au monde. En effet, la mécanique souffre de stéréotypes qui lui collent à la peau, peu importe le genre des personnes la pratiquant.

Parce que ces codes et stéréotypes ont la vie dure, encore aujourd'hui, il semble intéressant de questionner l'idée de "chasse gardée" de P. Tabet en rapport aux techniques mais aussi l'analyse de Martine Delvaux concernant les "Boys club". Cette idée est celle que si certains espaces sont fréquentés majoritairement voire exclusivement par des hommes (généralement cisgenres), il faut questionner une volonté de cet état de fait par les principaux concernés. Fut un temps, cette volonté était claire et non dissimulée : les femmes étaient accusées, parfois directement au gouvernement<sup>49</sup> ou dans les journaux de l'époque de "prendre la place des hommes" si tant que celles-ci puissent accéder aux mêmes droits que leurs homologues masculins. Il existe même des romans dystopiques où le synopsis prend part dans un monde où les femmes seraient les égales des hommes<sup>50</sup>. Une volonté, inconsciente ou non mais en

---

<sup>47</sup> [Comment sont tués les cyclistes à Paris – Libération](#)

<sup>48</sup> [Femmes et hommes sont-ils égaux à vélo ? | CNRS Le journal](#)

<sup>49</sup> [Contre le vote des femmes : florilège - Histoire - Le suffrage universel - La conquête de la citoyenneté politique des femmes - Assemblée nationale](#)

<sup>50</sup> Moalic-Bouglé, Anne-Sarah. « Femmes, politique et imaginaire. Deux romans de science-fiction au XIXe siècle », *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, vol. 17, no. 1, 2012, pp. 149-161.

tout cas intégrée, de garder la main sur ces espaces, sur comment ceux-ci fonctionnent, sur ce qui y est permis ou non. En témoigne en tout cas les “levées de boucliers” évoquées par certaines personnes à la mise en place d’espaces en mixité choisie. Peuvent aussi être évoquées les manières de “contester” l’organisation des ateliers sans en avoir l’air : les récalcitrances concernant l’organisation par planning, ou préférer le fait de venir sans prévenir plutôt de s’inscrire, etc.

Peut aussi se poser la question de l’espace en lui-même : les ateliers d’auto-réparation associatifs, étant des associations à but non lucratif, ont souvent des locaux qu’elles même ne trouvent pas idéal. Le local des Jantes ne fait pas exception. L’atelier d’Eugène Jacquet, avec ses vélos du sol au plafond, ses outils des murs aux établis et son manque de fenêtres un endroit où les gens·tes *apprennent* à être à l’aise. Ces espaces, fréquentés pour la première fois, peuvent surprendre voir intimider, et les bénévoles s’attachent au local parce qu’iels se sentent bien dans l’association.

Bien que les Jantes du Nord soient composées d’un collectif de personnes militantes ayant envie de faire bouger les lignes, les obstacles existants sont pour une partie indépendants des seules volontés individuelles. Il est nécessaire de poser en revanche le fait que l’inclusivité de ces espaces (les ateliers comme l’espace public) ne pourra se faire qu’au “détriment” des privilèges dont profitent pour l’instant les hommes cisgenres. Le confort et l’aisance de tous·tes ne peut se faire que sur la base de compromis nécessaire au vivre ensemble de n’importe quel collectif, mais qui peuvent être ressentis comme “une confiscation” voire des répressions par des personnes qui n’ont pas eu à remettre leur habitudes ou comportements en question. Je pense notamment au sentiment “d’exclusion” rapporté par des bénévoles n’ayant pu se rendre à la permanences en mixité choisie ou cet adhérent, qui parle longuement de “*trouver dommage qu’il faille faire de la place alors qu’il y en a et qu’il suffit de la prendre*”, sans volonté de trouver des solutions pour faciliter la démarche des personnes ne se sentant pas à l’aise de venir aux permanences mixtes.

Parce que tous ces obstacles sont déjà conséquents et empêchent systématiquement la présence facile et « sans effort »<sup>51</sup> de personnes n’ayant pas expérimenté la mécanique ou même des locaux associatifs, l’un des aspects qui influe de manière significative l’aisance des personnes présentes est la façon dont l’apprentissage est transmis et les pédagogies mises en place.

---

<sup>51</sup> *Effortless* en anglais, littéralement sans effort, sans difficultés.

## **Chapitre 5 : Une question de pédagogie**

La question de la pédagogie est un sujet important et constamment en discussion dans le milieu des ateliers d'auto-réparations vélo associatifs. C'est un aspect qui peut être décisif concernant les effets de hiérarchies entre les personnes fréquentant un même espace et ainsi impacter la participation active d'un lieu ou d'un collectif.

Par pédagogie on entend la manière de transmettre des savoirs, les "méthodes d'enseignement"<sup>52</sup>. C'est une notion large qui peut être interprétée de plusieurs manières et qui n'échappe pas à certains travers sociétaux qui peuvent être source de discriminations sexistes, classistes, ou encore validistes. On pense notamment aux pédagogies exercées dans les institutions de l'Éducation nationale où les savoirs sont la plupart du temps distribués de façon verticale (de l'enseignant·e vers l'élève) et les hiérarchies sont définies, ce qui fait de l'école un lieu de socialisation où se jouent de nombreuses violences symboliques (Mabilon-Bonfils, 2005).

Aux Jantes du Nord, ce sont les pédagogies issues du mouvement de l'éducation populaire qui sont revendiquées. Le mouvement de l'éducation populaire se définit dans un rapport critique aux pédagogies institutionnelles. Il trouve notamment un ancrage dans le mouvement ouvrier à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle avec l'organisation de cours du soir et le développement de services d'entraides dans les Bourses du Travail.

*“Les techniques d'éducation populaire entendent également remettre en cause le rapport hiérarchique, vertical, entre enseignant et enseigné, entre « sachant » et ignorant (Rancière, 1987), pour y substituer des rapports de coopération et des situations d'éducation mutuelle. Comme le souligne Antoine Prost à propos des mouvements d'éducation populaire au début du xx<sup>e</sup> siècle, leur succès tient à leur caractère non scolaire, non seulement en raison du lieu, mais surtout des méthodes.” (L. Vennin, 2017, p.8)*

C'est ce même mouvement qui a développé les notions d'apprentissages et formations tout au long de la vie, y compris donc les formations pour adultes et a investi le domaine socioculturel. Les méthodes de l'éducation populaire préconisent l'apprentissage collectif et mutuel, qui sont donc souvent en adéquation avec des projets associatifs visant à augmenter l'autonomie des individus. Selon Christian Maurel, auteur de *Éducation populaire et puissance d'agir. Les processus culturels de l'émancipation*, Paris, Éditions L'harmattan, 2010, l'éducation populaire est «l'ensemble des pratiques éducatives et culturelles qui

---

<sup>52</sup> déf. Petit Robert

*œuvrent à la transformation sociale et politique, travaillent à l'émancipation des individus et du peuple, et augmentent leur puissance démocratique d'agir».*

Cette définition est déjà proche du courant de l'éducation populaire politique, théorisé par Alexia Morvan, qui interroge comment les *“démarches collectives d'apprentissage et de réflexion critique issues des milieux de l'éducation populaire permettent de faire conflit à l'endroit des formes de domination contemporaines et d'œuvrer à leur dépassement ?”* et plus largement, fait le lien entre éducation populaire et politisation (La Trouvaille, 2018).

Ce courant permet donc de repenser les hiérarchies, les systèmes de dominations, y compris au sein de collectifs ou associations dites autonomes ou autogérées qui souhaitent tendre vers un fonctionnement horizontal.

#### a) **Pédagogies mises en pratique aux Jantes du Nord**

La pédagogie est un vrai sujet pour les salarié·es de l'association. Tous·tes m'en ont parlé lors des entretiens et lors de discussions informelles. L'une des pédagogies clairement mises en avant est celle dite “des gants blancs” :

*“Donc, “Quel est le problème ?” On pose un diagnostic, je propose une solution, je lui indique où sont les outils, si cette personne n'est pas à l'aise dans l'explication, je lui montre. Je lui explique comment on fait. Enfin, dans la chronologie du truc quoi, c'est priorité à: les gens font. Il ou elle ne s'en sort pas ? En fait, j'accompagne en montrant et en.. Je dérègle ce que j'ai réglé et je lui dis, tiens, voilà maintenant à toi. Et on voit comment ça se passe. Et voilà ça, la plupart du temps, c'est comme ça. Maintenant, des fois, c'est plus compliqué que ça, genre hier : Il y avait un adhérent qui est étranger, qui ne parle quasiment pas français et qui a un gros problème sur son vélo. Et donc comme ça fait dix fois qu'il vient, il a fini par dire, en fait, on s'est rendu compte d'un problème supplémentaire, donc c'est son boîtier de pédalier qui est cassé dans son vélo. C'est indémontable, on a pas du tout réussi à le retirer et par ailleurs, on était parti sur l'idée qu'on allait quand même tout faire pour retirer le boîtier de pédalier pour pouvoir le remplacer. Puis on s'est rendu compte que la roue arrière avait un ou plusieurs rayons cassés. Là, il a dit: OK, j'arrête là, enfin en anglais, hein. “OK, it's broken”. Le vélo peut rester ici. Mais bon, voilà c'est rarement comme ça. Souvent, on trouve quand même la solution et quitte à ce que ça prenne un peu de temps, quitte à ce que les personnes reviennent plusieurs fois. Voilà, C'est d'ailleurs sympa. En fait c'est rigolo. Les gens qui pensent que ça va prendre 10 min et en fait un mois plus tard, ils sont toujours là au moins une fois par semaine, si ce n'est deux ou trois et c'est bah ça, ça fait une ambiance quoi.” (Salarié·e)*



L'apprentissage du temps et des temporalités spécifiques à la mécanique est en effet quelque chose d'inhérent à toute personne qui débute. Pendant mes observations participantes, j'ai d'ailleurs découvert que n'importe quelle réparation pouvait devenir un réel exercice de patience. Toute réparation, même celle que l'on pense réglée en 15 min, peut finalement prendre quatre heures ou plus, à mesure que l'on découvre de nouveaux problèmes sur le vélo:

*“Je me suis rendue compte qu'il y a en fait énormément de choses à savoir pour savoir réparer un vélo, et surtout, je pense qu'on peut bien s'en sortir avec son vélo, mais chaque fois que je commence un truc et que je vais voir Bé, elle me dit « alors normalement, c'est comme ça, mais en fait celui là c'est particulier », et c'est toujours particulier. Non, c'est pas vrai, mais c'est souvent particulier. Donc ça, je m'en suis rendue compte. Et... Donc ça, c'était mon ressenti les premiers mois, que c'était vachement plus compliqué que ce que je pensais, parce qu'il y a une grosse variété de modèles. Et après, je sais que quand tu apprends à bricoler, c'est vraiment apprendre en faisant. Et je pense que... des fois, je me dis que ce qui me manque un peu, c'est d'avoir mon vélo sur lequel bosser, parce que peut-être que ça me motiverait plus, enfin...”*  
(Michelle)

Concernant les méthodes pédagogiques, la façon de faire de Béatrice ressemble à celle d'autres salariées ou bénévoles de l'association. Elle semble rester plus longtemps si nécessaire avec une ou deux personnes, selon le nombre de personnes présentes à l'atelier ce jour-là.

*“Quand je suis bénévole, ce qui n'est absolument plus du tout régulier, souvent je viens en supplément, parce que je ne suis jamais sûr de si je viens vraiment ou pas, et quand je suis là, du coup, vu que j'ai quelques expériences, même si je ne veux pas me la péter, souvent je suis un peu la personne (à qui) on vient demander des questions, et du coup je papillonne. Avant, j'étais un peu plus carré. Quand j'ai plus de temps, ou quand je suis un peu plus strict avec moi-même, ou que je suis réveillé, j'essaie de rester avec une personne, c'est ça mon fonctionnement maintenant, quand j'ai envie d'être bien, souvent j'accompagne une personne, je sais que ça marche avec moi. Mais bon, la plupart du temps, c'est du papillonnage. C'est-à-dire qu'il y a une question, on vient, donc la personne, j'espère qu'elle a compris ce qu'elle doit faire, et elle revient, et puis on fait comme ça, du on / off tout le temps.”* (Sasha)

Ce sont des méthodes que j'ai pu observer lors de mes sessions aux ateliers d'ouverture adhérentes et bénévoles. Le mode opératoire de Léo et Jeanne lorsqu'ils m'aidaient à réparer un vélo de l'association était relativement similaire: Iels font attention à m'expliquer

ce que je ne sais pas, puis à me montrer comment on fait et me laisser refaire du début à la fin. Par exemple : Comment enlever la roue et la chambre à air de la jante, puis comment les remplacer, trouver le bon modèle, puis les remettre correctement. Entre deux étapes, il ou elle va voir si tout se passe bien pour les autres personnes présentes et les aide si besoin.

*“Je viens beaucoup débloquer des situations. Alors souvent, je commence longuement auprès de quelqu'un. Et puis il suffit que je sois happé par quelqu'un d'autre, du coup j'y retourne; enfin voilà, je suis plus navigante entre guillemets.”* (Salarié·e)

Cette pédagogie semble s'adapter à une diversité de profils et les salarié·es s'adaptent à des publics divers. J'ai pu en témoigner lors d'un atelier mobile dans une école par exemple, où l'idée était d'aider les enfants et leurs parents à réviser leur vélos en prévision d'un voyage scolaire à vélo d'une semaine. Je me suis proposée comme bénévole en renfort sur cet atelier. C'est une classe de CM1, les enfants ont donc une dizaine d'années. A un moment donné, je vais voir un père et sa fille qui attendent tranquillement dans un coin de la cour pour leur proposer de les accompagner sur la révision du vélo de Lila. Le vélo a finalement plus de problèmes que prévu au niveau des freins, mais nous commençons par la partie facile : gonfler les pneus. Le père reste en retrait alors que j'explique à Lila<sup>53</sup> comment faire. Elle est ultra volontaire et alors qu'on appelle Béatrice pour régler le pédalier, elle s'approprie les outils comme lui explique Béatrice et se débrouille vraiment bien.<sup>54</sup>

De manière générale, le bon déroulement de cet accompagnement est dépendant du nombre de personnes présentes au même moment dans l'atelier :

*“Si c'est possible, oui, j'aime bien vérifier que ça se passe bien pour tout le monde, que tout le monde avance bien. Mais sinon, des fois ce n'est juste pas possible, en fait. Des fois, il y a juste trop de gens, et du coup tu te... Oui, tu te retournes, il y a un mec qui sort sa roue arrière à coups de marteau, tu l'arrêtes, tu lui dis de faire ça, pendant ce temps-là, tu vas voir quelqu'un d'autre, et puis... je ne sais pas, il y en a un qui a mis de la graisse à un endroit où il ne fallait pas pendant ce temps-là, enfin vraiment, des fois, tu... tu pars deux minutes, et il y a des drames qui se passent. (petit rire) Donc... Il faut faire un peu attention, oui.”* (Romane)

L'association participe et développe aussi de nouveaux partenariats et projets pédagogiques. En fin d'année scolaire, la principale adjointe d'un collège de Villeneuve d'Ascq a contacté

---

<sup>53</sup> Prénom modifié

<sup>54</sup> Atelier mobile du 14/05/22

l'association pour monter un projet de "responsabilisation éducative". Le principe étant d'éviter au maximum les exclusions d'élèves. Plutôt que d'exclure des élèves passés-es en conseil de discipline, iels (principalement des garçons dit-elle) pourraient signer un contrat pédagogique qui les engage à aller passer quelques heures par semaine donner un coup de main à la Maison du Vélo. Béatrice est très intéressée par le projet et voudrait assurer le suivi des jeunes envoyé-es à l'association.<sup>55</sup>

En CA, les questions de pédagogie ou d'animation des réunions semblent assez peu discutées ni même mises en pratique. Lors de l'arrivée de nouvelles personnes au CA (comme j'ai pu y assister lors de ma première séance), un rapide tour de table est proposé pour se présenter. Dans d'autres circonstances, certain-es bénévoles de l'association déploient des méthodes de l'éducation populaire, comme lors de la journée "Stratégies", durant laquelle deux membres du CA avaient préparé plusieurs temps participatifs pour aborder plusieurs points, notamment des outils issus de l'éducation populaire, et avaient essayé d'instaurer des tours de paroles avec des rôles tournants de personnes veillant à leur bon déroulement.

#### **b) Des réception de ces pédagogies différentes**

Ces méthodes de "pédagogies actives", qui mettent l'apprenant-e au centre de sa pratique, semblent convenir du point de vue des salarié-es. Cependant, elles ne sont pas toujours évidentes à aborder pour les bénévoles et/ou adhérent-es :

*"Déjà je suis quelqu'un de super timide, donc rentrer dans un lieu que je connais pas pour en plus faire quelque chose que je sais pas faire du tout, donc réparer mon vélo, c'est quelque chose qui est très complexe pour moi. Je me souviens avoir bien été accueilli mais HYPER paumée après le moment où tu passes l'accueil "ah ben tiens tu te laves les mains là et puis tu fais ton adhésion" ça ok ça marche. Après y'a déjà l'épreuve de mettre ton vélo là-bas sur les pieds à vélo, je sais même pas comment ça s'appelle, le truc là où tu accroches ton vélo en hauteur, je sais jamais dans quel sens ça se tourne, mon vélo pèse 3 tonnes, donc impossible. Du coup t'es là, enfin moi je me souviens j'étais là et je sais pas ce que je fais, à qui je dois demander de l'aide et ça va, quelqu'un a pris les devants et m'a expliqué ce qu'il faut faire, mais j'étais souvent là, perdue toute seule avec mon vélo. Et comme je suis timide et que j'ai du mal à demander de l'aide et tout, du coup c'était un peu long. Mais bon je suis repartie mon vélo roulait donc c'était l'objectif du truc (rire)" (Adèle)*

---

<sup>55</sup> Observation participante du 20/04/22

*“J'aime bien aussi certaines personnes qui traitent plus les choses avec détachement comme B, comme Ash, qui sont un peu plus en mode “je te laisse avec les mains dans le cambouis” et moi je me souviens qu'à l'époque où je venais en tant qu'adhérent, ça me saoulait, j'avais l'impression que Bé elle passait à côté de moi et qu'elle voyait que je galérais mais elle disait rien, et c'est seulement quand moi j'osais dire, “Je comprends rien là vraiment” que là du coup elle venait me voir quoi. Bon déjà, c'est une bonne solution parce que ça t'évite de mettre de l'énergie dans tous les sens, mais aussi ça met en place quelque chose ou tu vas essayer d'abord avant de demander de l'aide et ne demander de l'aide que vraiment si t'en as l'envie, quoi. Et pas attendre qu'on te dise que t'as le droit de le faire ou de te saisir de cet outil ou quoi.” (Martin)*

La place que l'équipe et l'association souhaite donner à l'expérimentation vient parfois en contradiction avec les motifs de venue des nouveaux et nouvelles adhérent·es, mais aussi avec les horaires des permanences, du temps qu'une réparation peut prendre si la personne doit “se débrouiller”, mais aussi avec les différentes manières des bénévoles pour aborder la pédagogie, puisque celle-ci est peu formalisée :

*“Et puis je leur demande qu'est-ce qu'ils ont comme problème, enfin qu'est-ce qui les amène ici. Selon... Je les installe selon ce qu'ils ont besoin de faire. Parce que des fois... Enfin, tu sais, mettre le vélo dans un sens, ou sur le pied, j'essaie de faire attention à ce que ce soit logique. Ou les laisser par terre. Et puis... oui, les lancer sur la réparation. Et puis je pense qu'il y a un peu un truc d'évaluation aussi, de juger un peu si la personne est autonome ou pas. Il y a des gens qui savent faire, du coup c'est juste une question de... de politesse, leur demander ce qu'ils font aujourd'hui et juste pour vérifier que ça se passe bien, mais après on peut les laisser faire leurs trucs. Et... Et oui, sinon, c'est un peu toujours... Tu accueilles une première personne, tu la lances, tu essaies de ne pas la délaisser quand elle est au plus bas, et puis si il y a quelqu'un d'autre qui arrive, pareil, il faut lancer la personne pendant ce temps-là, et puis ensuite vérifier un peu que ça se passe bien pour tout le monde, régulièrement. Enfin, moi, je ne sais pas, on ne m'a pas, comme je t'ai dit, on ne m'a pas particulièrement briefée sur le protocole pédagogique (rire)” (Romane)*

Au-delà d'une pédagogie potentiellement formalisée dans l'association, il existe une tension entre les pratiques manuelles, ici la mécanique, et la transmission orale, qui semble être un réel effort :

*“C'est toujours un peu le truc qui est difficile quand tu es bénévole, et que tu aimes faire de la mécanique, et que tu sais que tu ne dois pas faire à la place de l'autre, et en même temps, tu as envie de les prendre, les outils, tu as envie de bricoler des trucs, tu as envie d'en faire (petit rire). Et du coup, il ne faut pas... Mais je sais que j'ai... Tu vois, j'ai envie de montrer avec les mains. Tu te dis « essaie de montrer avec les mots, d'abord ». Mais... Non, ça se passe*

*très bien, c'est super chouette de pouvoir retourner aux ateliers et de pouvoir refaire un peu de méca.” (Justine)*

*“J'essaie de ne pas le faire, mais, à un moment, si je sais faire, j'essaie de ne pas encourager.. parce que les personnes commencent à comprendre que je sais un petit peu, du coup, ils me laissent des fois faire des choses. Donc je dois un peu me remettre dans la situation où je suis... je laisse la personne faire, et j'accompagne de façon très passive. Ce qui n'est pas... La personne, elle vient pour un problème, du coup maintenant j'essaie de venir en mode « tu as un problème, mais tu vas résoudre ce problème ». Donc j'essaie de changer un peu l'état d'esprit, parce que la plupart du temps, et moi c'est comme ça que j'ai été éduqué aussi dans les Jantes du Nord, la personne disait « tu te démerdes ». Ce qui est très frustrant, pour la personne qui ressort.” (Sasha)*

Lors de certains ateliers, moi aussi, je me sens un peu démunie lorsque je suis coincée à une certaine étape. Un jour, une des salariée est là, très occupée, alors j'essaie de bricoler ce que je peux de mon côté, j'enlève la rouille du pédalier et du guidon, mais ma mission du jour est de remonter le pédalier à clavette du vélo que je remets en état. J'ai, à la fin de la séance, le sentiment d'avoir “perdu” du temps en l'attendant, étant sûre de ne pas savoir comment m'y prendre, alors qu'au final quand je lui demande confirmation pour les étapes à suivre, elle me dit que c'est ça et me laisse faire. Je m'imaginai une manœuvre bien plus compliquée, et il y a bien sûr l'appréhension d'abîmer le vélo en improvisant. Une crainte partagée en entretien sur la responsabilité engagée par le fait d'aider quelqu'un.e à réparer son moyen de locomotion. En m'entretenant avec elle, je réalise que son rapport et son apprentissage de la mécanique ont certainement influé sur sa façon de transmettre et de laisser expérimenter les adhérent·es :

*“Ça fait du bien parce que tu penses à un truc, tu le fais. Si tu l'as bien fait, ça fonctionne. Et comme je suis assez tenace, tant que ça n'est pas, enfin, si ça fonctionne pas, j'essaye autre chose. Enfin, il y a un lien direct de cause à effet en fait t'essayes un truc, ça marche ou ça marche pas. Si ça marche pas, tu essaies autre chose et l'autre chose bah voilà, tant que ça marche pas, je continue quoi. Je cherche et je finis par trouver et, du coup, c'est jouissif parce que ça fonctionne et après tu roules sur le vélo, c'est payant quoi. Si, je trouve ça génial.” (Salarié·e)*

Cette envie de solutionner en expérimentant est manifeste chez plusieurs bénévoles expérimenté·es, même si cela ne va pas de soi. L'expérimentation n'est pas la première méthode vers laquelle les bénévoles se tournent. Il est d'ailleurs fréquent que les femmes ou

personnes socialisées comme telles aient une tendance à vouloir “bien faire” et à trouver une solution rapidement en étant précise dans l’apprentissage :

*“Et du coup, je sais que... avant... Par exemple, on m'avait montré au magasin comment dévoiler une roue, une première fois. J'étais revenue plus tard avec une autre roue à dévoiler. Je me suis dit qu'avant, j'allais quand même regarder une vidéo pour vérifier comment on faisait, et du coup j'avais un peu ce truc de mater des vidéos à fond, chez moi, pour réviser un peu, pour ne pas me trouver complètement conne une fois... une fois arrivée. Et ça, bon, après, c'est un truc que je fais aussi, parce qu'ici on croise des vélos qui sont très différents, et donc des fois je vois un truc, je fais « ah ouais, ça, je ne savais pas que ça existait », du coup je vais voir un peu comment ça fonctionne, et... Oui, j'apprends aussi un peu comme ça, en fouillant un peu internet, en regardant. C'est assez marrant de voir tous les trucs qui existent, donc j'aime bien, j'aime bien chercher de mon côté aussi.” (Romane)*

*“ [en parlant d’un manque de confiance] Je l'ai pour le vélo tout comme je vais l'avoir pour faire un trou dans le mur dans mon appart. Je vais d'abord regarder 3 tutos Youtube, vérifier que j'ai la bonne perceuse, appeler un ami enfin voilà, et après seulement je vais me lancer (rires). Parce que j'ai pas envie de faire de connerie, ouais.” (Morgane)*

*“Y'a plein de choses que j'ai comprises, je crois, mais j'ose pas trop. Sur mon vélo, c'est Ok, mais sur le vélo des autres j'ose pas trop parce que j'ai peur de faire des erreurs. Je trouve que c'est pas évident comme position. [...] Je note tout en fait. Des fois après chez moi je note sur un petit carnet je note un peu ce que j'ai appris "Ah ben pour la prochaine fois, si ça arrive, il faut faire ça machin" Des fois quand je relis mes notes je suis là "Oula.." mais sur le coup j'essaie de noter oui.” (Anna)*

Deux modalités d’accompagnement existent ainsi simultanément : que celle de l’expérimentation, aidant à devenir autonome en réparation, ait un effet “d’empowerment” et permette donc une puissance d’agir ; et paradoxalement, que celle de l’apprentissage “pas à pas” (progressif) peut être parfois déstabilisante au commencement.

Lors de mon premier jour à la Maison du Vélo, j’appréhende aussi la partie technique. Je me poste donc à côté d’un bénévole qui me montre ce qu’il est en train de faire. Par chance, il vient de commencer à remettre un vélo en état, et il reste beaucoup à faire (c’était donc un bon début). Restée avec lui 2h sur le même vélo, ce dernier nous a donné quelques difficultés. Par exemple, plusieurs pièces devaient être changées : une essentielle pour que les freins fonctionnent correctement, et une seconde qui datait d’une réparation antérieure et qui n’était

pas à la bonne taille. Il a donc fallu démonter les roues et le guidon ainsi qu'ajuster la chaîne plusieurs fois. Il était très pédagogue et m'a laissé faire la plupart des manipulations, bien qu'il n'avait pas nécessairement prévu d'être en binôme au début. Nous avons discuté rapidement du master en même temps que les réparations, mais il a surtout répondu à mes questions techniques de débutante. Le fait d'être en binôme était rassurant puisque je pouvais apprendre tout en n'étant pas responsable de quelque chose que je ne connaissais pas, et pouvait poser mes (nombreuses) questions dès qu'elles apparaissaient.

Bien qu'une partie des salarié·es et bénévoles semblent s'entendre tacitement sur ce qu'ils entendent par la pédagogie exercée dans l'association, celle-ci gagnerait en clarté à être, si ce n'est formalisée, discutée sur des temps dédiés. Tout le monde est concerné par la pédagogie, qu'on en soit la personne réceptrice ou transmettrice, c'est un sujet qui peut par exemple être mis au travail collectivement en AG ou en commission avec des adhérent·es et bénévoles. Discuter de ces sujets avec les bénévoles permet aussi de "lisser" les rôles hiérarchiques qui peuvent parfois se mettre en place du fait des statuts de chacun·e (bénévole, membre du CA, salarié·e).

*“Le timing est serré et j'ai l'impression de courir après les réparations quand on bosse. Donc j'ai finalement peu de temps pour échanger avec eux [les bénévoles] et souvent, sur ces moments d'ouverture aux adhérents-adhérentes, ils me sollicitent pour venir débloquer des situations. Et à la fois ça me fait plaisir et à la fois ça me.. Déjà, ça me porte une responsabilité aussi du coup parce qu'il faut trouver la solution quand ils me sollicitent. Et en même temps, il y a quelque chose que j'aimerais éviter et que j'arrive peut-être pas toujours suffisamment bien à faire, c'est de pas avoir une posture de “cheffe” de l'atelier. Et parce que ça je ne suis pas, je ne suis pas au clair. Enfin j'ai pas envie de ça quoi. Et malgré tout, je pense que pour plein de gens, comme c'est vers moi qu'ils se tournent pour débloquer des situations et que c'est que, j'ai quand même pour rôle de faire respecter l'ordre [le rangement], et cetera dans l'atelier et l'ordre, le rangement plutôt, malgré tout, je pense que ça doit quand même transparaître et ça me met pas à l'aise. Je ne sais pas comment, j'aimerais bien discuter avec d'autres personnes, peut-être d'autres ateliers de ça. Sur la posture du coup, vis à vis des bénévoles.” (Salarié.e)*

Ces mises en discussion des pédagogies pourraient être pensées sous forme de formations bénévoles à la pédagogie, pour les personnes qui viennent régulièrement à l'association filer un coup de main. Il y a une formation à l'accueil et à la technique de réparations spécifiques, la façon de transmettre ces techniques est tout aussi importante dans une association d'éducation populaire et cela permet des moments de partage d'expériences en mixité : ce sont possiblement des moments où il est possible de faire comprendre à des hommes

cisgenres par exemple, ce que d'autres personnes vivent dans les ateliers tout en mettant en discussion des stratégies pour que cela ne se reproduise pas.

La mise en discussion puis en travail collectif des expériences vécues et des pédagogies pensées permet de clarifier ce dont on parle et de mettre tout le monde au même niveau d'information. Pour l'instant, les discours et pratiques relèvent de l'informel et instaurent une connivence tacite qui voudrait que tout le monde partage les mêmes avis ou pensées sur les façons de transmettre les connaissances sur la mécanique vélo. En pratique, cela n'est pas le cas et la dimension tacite peut inhiber et freiner certains questionnements et réflexions. La pédagogie, loin d'être évidente, nécessite l'acquisition de savoirs spécifiques, comme tout domaine. "Apprendre à apprendre" vaut la peine d'être considéré comme un outil de plus dans la lutte contre les discriminations au quotidien et comme un moyen de faire collectif, de penser l'accompagnement de nouvelles personnes.



## **Chapitre 6 : Traduction en récits des discriminations de genre dans l'association**

Lors de mon stage, en plus de participer aux activités de l'association, j'ai eu besoin d'établir un moyen d'évaluer comment se traduit le sexisme ou d'autres types de discriminations dans l'association. Les socialisations différenciées, la société et les évolutions politiques amènent déjà leur paquet d'obstacles, mais en pratique, comment cela se vit pour les personnes concernées ? Les entretiens m'ont permis d'accéder à des récits de discriminations perçues et vécues dans les ateliers et réunions, que j'ai pu mettre en lien avec des comportements que j'ai pu observer ou éprouver. Ces récits m'ont aidé à comprendre comment des comportements qui sont en dehors des valeurs d'une majorité des personnes de l'association peuvent s'y reproduire. Force est de constater qu'on peut en trouver dans tous les espaces de l'association : au sein des ateliers (Maison Du Vélo, Eugène Jacquet), lors des ateliers mobiles, mais aussi lors des CA et des moments plus informels de l'association, où la vigilance s'amointrit au profit de la convivialité, où l'attention portée aux échanges et à l'autre se fait moins consciencieuse.

Enfin, il faut rappeler que je suis moi-même une femme blanche, valide et cisgenre. Je me forme à repérer les différentes discriminations mais mon regard et mon vécu sont fondamentalement différents de ceux d'une personne sujette à du racisme, de la transphobie ou du validisme. Dans cet espace associatif comme dans d'autres, se jouent probablement des situations de discriminations qui m'échappent. Enfin, la totalité des personnes que j'ai rencontré en entretien sont blanches et n'ont pas été sujettes à des situations de racisme, c'est pourquoi ce chapitre est concentré autour des discriminations de genre.

### **a) Une échelle du sexisme, de l'insidieux au frontal**

Au fil de mes moments passés à l'association, il m'a semblé qu'une des grandes difficultés que les personnes qui vivent du sexisme rencontrent à l'association est de définir ce sexisme et ses manifestations. Parce que c'est un lieu associatif, de gauche, où des valeurs féministes, de solidarité et d'ouverture sont revendiquées, il peut être difficile de repérer les situations qui mettent mal à l'aise, voire sont vécues de façon violente. L'idée d'un endroit où "tout le monde est bienveillant" est une idée de principe, qu'il s'agit d'éprouver et dont beaucoup sont conscient·es.

En revanche, la volonté théorique et pratique de l'association de rendre ces espaces accessibles et "confortables" pour tous·tes est indéniable. Malgré tout, des situations malaisantes, inconfortables ou violentes arrivent.

La plupart des situations repérées relèvent du sexisme ordinaire. Le sexisme ordinaire est défini comme un ensemble de situations qui relèvent du sexisme mais sont tellement ancrées dans la société et dans les esprits comme étant "normales" ou en tout cas, habituelles, qu'elles ne sont souvent pas qualifiées comme telles. C'est un sexisme qui se retrouve dans des actions ou paroles du quotidien qui souvent passe inaperçu. Il s'oppose à des comportements de sexisme que je définis comme "frontaux", c'est-à-dire des discours ou des actes clairs, comme le fait de refuser l'aide d'une femme (ou perçu·e comme telle) sans refuser celle d'un homme ou encore de faire des blagues misogynes. Cela m'a fait penser à une certaine graduation, puis au "Violentomètre"<sup>56</sup>, outil imaginé par Hélène Bidard, adjointe à la mairie de Paris et chargée des questions relatives à l'égalité femmes-hommes. L'outil a été travaillé en collaboration avec l'observatoire de la Seine-Saint-Denis des violences faites aux femmes et l'association En Avant Toute(s), qui se concentre sur les violences sexistes et sexuelles possibles dans un couple. L'outil est néanmoins un outil de prévention qui se présente sous la forme d'une règle graduée qui affiche des affirmations allant du vert au rouge selon le "degré" de violence ou de dangerosité. C'est l'idée de graduation qui est intéressante ici, et l'idée qu'on peut facilement passer à côté de nombreuses situations problématiques sans s'en rendre compte.

Dans ce qu'on peut entendre par du sexisme "insidieux" on peut donc retrouver par exemple la répartition des tâches, qui sont très genrées. Parmi les observations et entretiens, je compte seulement deux bénévoles qui sont a priori des hommes cisgenres à l'accueil, mission où l'on trouve majoritairement des femmes ou des personnes socialisées comme telles :

*" [...] je pense qu'il y a plus un sexisme un peu ordinaire, un peu intégré, aussi que qui est-ce qui ramène et qui fait la bouffe ? C'est plutôt... Les mecs cis... Je n'ai pas de souvenir qu'il y ait des mecs cis qui aient fabriqué de la bouffe, qui aient cuisiné de la bouffe et qui l'aient ramené. Voilà, que... Qui c'est qui... Je ne sais pas si ça rentre vraiment en compte, mais à l'AG c'est Orlane qui se charge de faire tout ce qui est bouffe, les courses, et puis de faire les tartes etc, c'est elle qui a fait ça les deux dernières années. Voilà, il y a une répartition genrée qui est... c'est une forme de comportement qu'il y ait une répartition des tâches quand même comme ça." (Charlie)*

---

<sup>56</sup> En annexe

En mécanique, il y a une majorité de bénévoles qui sont des hommes, même si plusieurs bénévoles régulièr·es en mécanique sont aussi des femmes ou des minorités de genre<sup>57</sup>. En revanche, ce n'est pas perçu comme tel. En entretien, quand la permanence des Gens·tes n'est pas mentionnée, il est souvent dit que *“les bénévoles méca sont quasi que des mecs”* bien que j'ai pu plusieurs fois observer l'inverse. D'ailleurs, il est rare qu'il n'y ait eu que des hommes cisgenres en accompagnement mécanique lors de mes observations participantes à l'atelier Eugène Jacquet, alors que ce fut le cas quasiment systématiquement à la Maison du Vélo (à l'exception des salarié·es). Il est vrai que si des personnes “non mecs cis” sont bénévoles en mécanique, il est rare qu'iels soient plus d'un·e par ouverture. En revanche, il serait intéressant d'observer d'autres ateliers d'auto-réparations vélos, il n'est pas certain qu'il y ait un·e ou plusieurs bénévoles femme ou LGBTQ+ en mécanique régulièrement.

On peut aussi citer certaines ouvertures bénévoles (fermées aux adhérent·es), où les bénévoles présent·es sont majoritairement des hommes cisgenres. Pour peu que toutes ces personnes se connaissent, l'ambiance est marquante : Tous se parlent très fort d'un bout à l'autre de l'atelier et n'hésitent pas à s'installer à plusieurs endroits en même temps, y compris dans le passage entre les espaces. Ce type d'ambiance peut donner l'impression (à tort) qu'il faille “s'imposer” pour pouvoir être à l'aise ou ne pas détonner. J'ai assez peu été confronté à ce genre de permanences, bien qu'elles peuvent être perçues comme telles par d'autres bénévoles :

*“Après j'ai du mal avec les gros mecs mascu' qui viennent “faire de la mécanique” quoi tu vois? Mais qui font de la mécanique avec leur grosses couilles, quoi, enfin vraiment. Ça m'insupporte de plus en plus je crois, mais pour des raisons de politisation progressive, je pense que ça m'a toujours dérangé. Au début, j'savais pas trop pourquoi. Aujourd'hui, j'arrive à identifier qu'en fait ça me saoule quand il y a des bénévoles qui sont... à la fois, qui peuvent avoir un côté ou tu vois qu'il agit différemment quand ils sont en présence de personnes qui sont pas des mecs cis, à leur expliquer des trucs et machin ou quoi, mais aussi à vouloir créer une espèce de complicité avec toi parce qu'ils supposent que t'es équipé d'un pénis quoi.” (Martin)*

*“Oui, carrément, c'est sympa. Après... des fois, c'est un peu ambiance de mecs, quoi, ambiance mecs cis, quand il y en a beaucoup... (soupir). Moi, je vois que l'ambiance avec la permanence des Gentes est complètement différente.” (Charlie)*

---

<sup>57</sup> Dont le genre n'est pas celui de la majorité représentée (ici cisgenre)

Par ailleurs, la réception d'aide ou de conseils non sollicités est récurrente. Dans ces situations, l'insidieux réside dans les diverses intentions qui peuvent en être le motif et le fait de ne pas pouvoir ou savoir réagir à cause de cela.

Par exemple, lors d'une ouverture adhérente à la Maison du Vélo, je travaille sur un vélo de l'association en vue de la broc à vélo, puisqu'il y a peu de monde ce jour-là. J'ai fait face à trois cas de figures en environ une demi-heure, trois manières "d'aider" de la part de trois personnes différentes, tout trois des hommes cis'. Tout d'abord, un bénévole, que je connais, m'aide sur une manœuvre alors *que je lui demande* de l'aide lorsque je bloque sur une étape. À la fin de la séance, je dois remettre la chaîne et la roue arrière. J'ai prévu de le faire seule, mais deux autres bénévoles viennent m'aider sans trop me demander mon avis à des moments différents. Les deux interactions sont différentes : Le premier, établi et reconnu à l'association, vérifie quelque chose avant que je lui demande de me laisser terminer, il repasse pour faire l'inspecteur des travaux finis et me dire qu'il faut que je recommence, parce qu'il y a du jeu dans l'axe de la roue. Le deuxième, lui, me demande si j'ai besoin d'aide. Je lui dis que non, ça va, et il vient finalement porter la roue à ma place quand même. La situation est délicate puisque je suis sûre que ces bénévoles ont agi avec de bonnes intentions et qu'il est facile de leur trouver des excuses. Cependant, le fait qu'un bénévole aguerri en mécanique vienne voir régulièrement si je fais bien mes réparations et me dise systématiquement ce qui ne va pas est problématique sur plusieurs plans, peu importe les intentions, et cela même si l'heure de fin d'atelier approche. Non seulement, je n'ai pas demandé d'aide ou manifesté une attitude qui signifie que j'en aurais besoin, et le fait de ne pas laisser le temps de me rendre compte par moi-même qu'il y a des problèmes sur le vélo empêche l'apprentissage, puisque de nouveau, quelqu'un·e le fait à (ma) place<sup>58</sup>.

Le deuxième bénévole, lui, n'a tout simplement pas considéré que "Non" était une réponse valide et qu'il était possible que je n'ai réellement pas besoin d'aide. La question n'est pas tellement d'être en difficulté ou non, la question est de laisser faire et de respecter le choix de la personne en face, même si celui-ci implique de rater ou de "galérer". Évidemment, cela préjuge peut-être du fait que je n'ose pas demander, comme cela peut arriver à de nombreux bénévoles, tout genre confondus. Mais généralement, si la question est posée, il suffit de considérer la réponse donnée, même si la personne change d'avis par la suite.

Ces situations sont à mon sens les plus compliquées parce qu'il est très difficile de les repérer à moins d'avoir déjà identifié que cela pouvait arriver, voire, dans mon cas, d'avoir été

---

<sup>58</sup> CF. Ce que dit Romane sur pourquoi elle s'est intéressée à la mécanique assez tard

prévenue que cela pouvait arriver. Il peut être difficile de réagir puisque cela implique de supposer des intentions de quelqu'un·e, alors que celles-ci peuvent graduellement aller d'une courtoisie, voire une "galanterie" intériorisée et souvent déplacée, à une démonstration de savoir ou de force, en passant par une "norme" d'aide aux nouveaux et nouvelles adhérent·es. Dans l'association, il y a une tendance à vouloir aider les personnes présentes ou au moins s'assurer que tout se passe bien pour elleux, et la limite est fine entre répondre à un conseil sollicité et ne plus s'arrêter pour en donner deux autres "tant qu'à faire". Pourtant, la différence tient souvent à la réception de la situation pour la personne en face. La seule façon d'en être sûr·e étant de poser la question. Pour ce qui est de réagir à des situations malaisantes ou frustrantes, il peut s'agir de s'entraîner collectivement. Plusieurs associations d'autodéfense féministe dispensent des stages d'autodéfense physique et verbale thématiques. La thématique vélo et atelier a d'ailleurs été abordée à l'atelier découverte d'autodéfense lors des rencontres cycloféministes, il serait donc possible d'organiser ce genre de stage en mixité choisie à destination des bénévoles de l'association<sup>59</sup>.

*“Et la deuxième fois, ça devait être un temps bénévole classique, où donc on était avec... j'étais avec une autre femme, on était deux à aller sur le vélo, normalement, à aller devoir faire quelque chose. Et puis là, tu as le bénévole qui était avec nous, que je connaissais un petit peu, mais... mais qui commence à expliquer l'action qu'il fallait faire, mais va au-delà, c'est-à-dire que c'est lui qui a l'outil et qu'il est en train de le faire. Donc déjà, on était trois, et ils n'étaient plus que deux, parce que lui après (il vissait ??) moi j'étais là comme une idiote à ne pas savoir quoi faire, et je me suis cassée, j'ai fait un autre vélo, parce que j'ai... Lui, il n'était pas censé faire avec nous, et pas à notre place en plus, tu vois ? C'était... Donc sur le coup, voilà, j'ai dit « fais chier », et je suis allée faire un autre vélo. (petit rire) Et là, je me sentais... En plus, tu sais, tu es là, tu es bien motivée, tu as envie, et puis... on ne te laisse pas faire, donc... Voilà” (Blanche)*

Ce genre de démonstrations de savoirs-pouvoirs peuvent prendre des formes diverses, et être parfois teintées de condescendance. Lors d'une ouverture bénévole, légèrement avant la fin de l'atelier, vers 14h, un bénévole arrive pour "former des gens à la mécanique". Jeanne plaisante en expliquant que la permanence finit dans 20 min. Il lui demande malgré tout où sont les personnes à former. Il parle fort et semble s'en fiche un peu que Jeanne soit au milieu d'autres conversations. Je me dis alors que c'est peut-être un effet de l'habitude ou du lieu : Jeanne et Béatrice ont l'air d'être régulièrement au milieu de plusieurs conversations

---

<sup>59</sup> Il me semble d'ailleurs que l'idée avait été émise par une personne du CA mais pas poursuivie par la suite.

différentes et de répondre à tout le monde en même temps.<sup>60</sup> Par la suite, je me suis rendue compte que c'était plutôt un effet de socialisation, où, lorsqu'elles ont plusieurs conversations en même temps, c'est souvent qu'elles sont coupées dans leur discussion ou alpaguées par des bénévoles en demande d'attention qui ne peuvent ou ne souhaitent pas attendre. Souvent, c'était de la part d'hommes cisgenres, bien que je me sois surprise une ou deux fois à appeler Jeanne ou Béatrice à la volée alors qu'elles étaient avec un·e adhérent·e ou bénévole et de m'excuser dans la foulée.

Parmi les formes latentes d'un sexisme identifiable, on trouve la disqualification des compétences des mécaniciennes salariées :

*“Moi en général, c'est: “Où est le mécano, où est le chef?”. Enfin, en général, c'est rare parce que maintenant les gens savent en fait, mais par exemple en atelier mobile, oui, un truc qui arrive, c'est quand on est deux, il y a un mec et moi, en général les gens ils vont vers le mec, et ça arrive souvent que du coup le mec, il renvoie vers moi. Voilà, le mec renvoie vers moi et du coup les gens viennent vers moi et me posent des questions, mais spontanément, les gens ils vont vers le mec quand il s'agit de mécanique. En atelier mobile, enfin ou en atelier.” (Salarié·e)*

J'ai pu en effet témoigner de ce type de situations lors d'un atelier mobile à l'Université Catholique, où un étudiant est arrivé et a d'office demandé à un des hommes présents (professeurs de l'université) s'il pouvait participer et emprunter la pompe à vélo. Le professeur en question l'a de suite redirigé vers Béatrice, qui était présente sous le barnum, juste à côté des professeurs en question.

Enfin, à l'association comme ailleurs, il existe encore de nombreuses situations où on rencontre ce sexisme en demi-teinte, insidieux, comme le fait de retourner le sexisme dans une perspective proprement anti-féministe :

*“J'avais un collègue, je ne vais pas citer son nom parce que lui il est toujours vivant et en activité, moi, je l'ai vu, écoute, à plusieurs reprises, se faire agresser par son épouse. (petit rire) Mais vraiment. Mais... Furax. Je me souviens, on était à l'atelier, lui il avait la tête dans un capot, et son épouse, enfin, ce qui est devenu son ex-épouse après, elle arrivait sur lui, elle avait des godasses hauts talons, et puis elle lui a matraqué la tronche à coups de talons, il... avait (un mot ??), il avait le cuir chevelu tout ouvert, il pissait le sang, enfin, tu vois. Si tu veux, dans les deux sens, j'ai vu ça.” (Jean)*

---

<sup>60</sup> Observation du 16/04/2022

*“ [...] si il y a des discours qui vont être... sexistes dans l'autre sens, je vais prendre la défense. Comme je fais souvent des blagues sur des choses intolérables, sur le viol des enfants, ou des choses comme ça, et on va me dire « oui, mais c'est vrai que les petites filles, elles se font abuser », je fais « mais il ne faut pas non plus se leurrer, il y a des garçons qui se font abuser »”*  
(Charlotte)

Ces discours permettent un “laisser-passer” d’actions ou comportements moins “graves” puisque ne portant pas directement atteinte à la santé physique et mentale des personnes concernées. C’est presque une façon de dédouaner les personnes qui pourraient reproduire certains de ces comportements, en reportant l’attention sur d’autres événements perçus comme plus sérieux.

Pour les comportements plus frontaux, comme se faire prendre les outils des mains, ou recevoir et entendre des réflexions franchement déplacées, les personnes réceptrices sont immédiatement mises mal à l’aise. Souvent, ces réflexions sont faites sous la forme de blagues ou de compliments, qui dans tous les cas sont relativement mal reçues par les personnes visées. J’ai personnellement vécu plusieurs situations de cet ordre lors de différents ateliers. La première était à la Maison du Vélo lors d’une ouverture adhérente. J’en suis à la deuxième roue du vélo sur lequel je travaille et j’ai tout ce qu’il faut pour me débrouiller. Malgré tout, un bénévole (qui tend à beaucoup aider les adhérent·es présent·es, régulièrement) “décide” que tout ce que je fais, je le fais mal. Je vois mal comment il peut en juger si vite puisque j’ai à peine le temps d’avoir la roue en main. Il prend en charge de me réexpliquer tout ce que m’a déjà dit Léo, le salarié présent ce jour-là, pour la première roue. Je lui dit l’avoir fait tout à l’heure, et il continue. La fin de séance est donc assez désagréable, puisque je n’ai plus tellement accès ni aux outils ni au matériel, puisque le bénévole en question veut tout me montrer, et fait les manœuvres à ma place.<sup>61</sup>

Il m’est finalement arrivé ponctuellement de me faire prendre les outils des mains, trois fois précisément, sur une grosse vingtaine de jours de présence en atelier. Si cela m’est arrivé plusieurs fois alors que je suis à l’association depuis peu, cela ne fait aucun doute que cela arrive à d’autres personnes, comme cela peut réapparaître dans les entretiens.

Les seules personnes m’ayant pris les outils des mains sont deux hommes cisgenres, tous deux bien plus âgés que moi. Cela n’excuse ou ne justifie rien, en revanche, cela rajoute une perspective générationnelle dans ce qui est perçu comme “violent”. La dimension du genre et de comment se traduisent les inégalités dans les ateliers est évidemment une dimension

---

<sup>61</sup> Extrait du compte rendu du 13/04

majeure, mais sur ce cas précis, il est question de plus. Les bénévoles en question ont vécu dans une époque qui, parce que nous vivons au même moment aujourd'hui, ne paraît pas si lointaine, mais le monde tel qu'il est aujourd'hui n'est pas celui dans lequel ils ont grandi. Tout comme leur vécu n'est pas le même qu'une personne LGBTQ+ de leur âge, qui a fait face à d'autres événements et d'autres types de violences. Du point de vue de ces deux bénévoles (et probablement d'autres), l'impolitesse de prendre les outils des mains de quelqu'un·e est bien la dernière violence à laquelle ils pensent. De plus, les objectifs et façons de travailler diffèrent selon l'apprentissage et son contexte. J'ai supposé que dans ces situations, leur objectif est probablement que la réparation soit faite, idéalement vite et bien<sup>62</sup>, sans penser plus loin. Cela ne change en rien le caractère paternaliste du geste ni le désarroi que peuvent ressentir les personnes concernées, dépossédées de ce qu'elles sont en train d'accomplir, voire infantilisées<sup>63</sup>.

Quand ce ne sont pas des gestes, ce sont des “blagues” ou réflexions qui, contexte associatif ou non, ont un caractère déplacé, malaisant, voire oppressif. Cela peut aller de “*Ah, une femme dans la mécanique!*”<sup>64</sup> à des situations où les personnes sont en état de choc et ne savent pas toujours comment réagir où s'en rendent compte après coup :

*“Mais ils ont fait une allusion à la taille de leur pénis, devant moi. Alors que lui, le bénévole, il est... C'est plutôt quelqu'un de doux, et sympa, et qui ne fait pas de remarques sexistes et tout, mais je pense qu'il a été pris dans un truc. Je le défends un peu, c'est con, en fait ce n'est pas cool ce qu'il a fait non plus, parce qu'il a complètement cautionné, ce n'est pas cool du tout, mais je pense qu'à ce moment là, juste, tu vois, il y a une espèce de truc de solidarité masculine, « je fais une blague de cul », l'autre « ah ah ah, tu fais une blague de cul ? Eh bien moi, je rigole à ta blague de cul ». Enfin voilà, il y avait un truc comme ça de... Il était question de taille de quelque chose, ils ont fait allusion à... L'adhérent a fait allusion à la taille de son pénis. Et l'autre a rigolé. Et moi, les bras m'en sont tombés, et je n'ai rien dit, j'étais là, genre « Mais vous êtes vraiment en train de faire ça ? Vous êtes en train de faire allusion à vos organes génitaux ? Mais vous n'avez que ça en tête ? Quelle bande de gros cons », je me suis juste dit. Mais en fait... C'est obscène, c'est inapproprié, on ne se connaît pas, d'où tu vas parler de ton pénis devant moi, en fait ? Je... Enfin voilà, ça m'avait fait halluciner. Alors c'est... Je ne sais pas si c'est spécialement sexiste, mais en tous cas c'est... centralité du pénis comme un symbole du patriarcat, un peu, à ce moment là, tu vois ?” (Charlie)*

---

<sup>62</sup> Extrait du 20/06

<sup>63</sup> Faute d'un meilleur terme. Il semble tout aussi problématique de prendre un objet des mains d'un·e enfant (bien que ce soit encore d'usage).

<sup>64</sup> Entendu à la MdV



Enfin, selon le contexte, les femmes ou les gens ·tes perçu ·es comme telles sont aussi plus susceptibles de recevoir des “compliments” (ou imaginés comme tels) ou des réflexions sur leur physique, comme j’ai pu en témoigner lors d’un atelier mobile sur le marché de Lesquin. Ce jour-là, Béatrice et moi avons rendez-vous à 14h à l’endroit où se trouve le marché de Lesquin du jeudi après-midi. En arrivant, Béatrice est au téléphone devant le vélo-cargo, et il n’y a qu’un stand de fruits et légumes. En raccrochant, elle me dit que le marché ne commence finalement pas avant 15h et qu’on a du coup bien le temps de s’installer. On se demande si on se met plutôt à l’ombre ou au soleil, rien d’important, et on commence à installer le stand. Le “responsable” ou en tout cas la personne avec qui Béatrice a visiblement été en contact concernant l’organisation de l’atelier passe. C’est un homme qui doit avoir entre 50 et 60 ans. Il nous dit de nous mettre un peu plus loin, il nous y amène disant que “*On ne l’avait pas prévenu que les mécaniciennes vélo seraient aussi jolies*”. Béatrice rigole nerveusement et j’ai dû marmonner un “*Ah ben super*” dans ma barbe tout en continuant d’installer les trépieds, ce qui la fait rire de plus belle. L’homme insiste “*Ben quoi ? C’est vrai*” et sort son téléphone pour prendre des photos du stand. Il finit par s’en aller et en finissant de s’installer avec Béatrice, on discute donc de ce qu’il vient de se passer. Elle continue de rire assez nerveusement et me dit que ça la fait rire parce qu’elle est arrivée bien avant moi et qu’elle a un doute sur qui était concernée par ces réflexions. J’ai essayé de rester neutre pendant tout l’échange mais elle me dit que cela se voit que je ne suis pas ravie, je lui dis qu’en effet ça me fait moyennement rire de me faire draguer par des hommes de trois ou quatre décennies d’écart, en contexte professionnel pour nous deux<sup>65</sup>. On aborde le sujet de la posture et du fait que je me vois mal répondre et potentiellement entrer en conflit avec une personne alors que dans mon cas, je vais venir sur cinq, six ateliers mobiles maximum, et que je ne souhaite pas que les relations entre l’association et les partenaires soient envenimées de mon fait. De plus, cela arrive de manière si hasardeuse et dans des situations qui ne s’y prêtent pas du tout, il est donc parfois compliqué d’avoir quelque chose à répondre à ce moment-là. Plusieurs exposant ·es s’installent entre-temps, et comme le marché n’a pas commencé on continue de discuter, notamment de harcèlement de rue, du fait d’être constamment ramené ·e à son corps (lorsque perçu ·e comme femme). Je remarque que Béatrice me dit que c’est quelque chose qui ne lui arrive jamais mais finalement, plus on en parle, plus elle me parle de situations où ça a pu lui arriver justement, notamment de se faire klaxonner, même à vélo, etc. [...] Presque tous les exposant ·es sont là maintenant, il y a très

---

<sup>65</sup> J’aurais probablement eu la même réaction si j’avais été “simplement” bénévole aussi cependant.

peu de monde, on décide donc d'aller faire le tour des stands et de se présenter, puisque tout le monde se salue. Nous passons devant le stand d'une marchande de gaufres, avec qui on discute rapidement, puis nous passons à celui des marchandes de fruits et légumes. Le vendeur s'exclame que *"Ah ben on nous avait prévenu que les mécaniciennes elles étaient jolies mais alors là"*. Je regarde Béatrice en faisant les gros yeux et en soufflant, elle se remet à rire, elle dit que la prochaine fois on viendra déguisées. Après, pendant 1h environ, il n'y a personne au stand. On en profite pour faire des rustines sur des jantes abîmées et Béatrice me demande *"d'aller faire du racolage"* pour faire connaître le stand. Cette expression ne m'a jamais choqué dans le monde associatif, mais m'a rappelé que j'avais été ramené à mon physique tout le début d'après-midi, bien que ce ne soit pas de son fait.<sup>66</sup>

Enfin, certaines de ces situations peuvent arriver dans un rapport qui n'est pas uniquement *"homme bénévole - personne perçue comme femme"*. Le fait d'être un homme ne met pas non plus à l'abri de blagues ou propos malaisants<sup>67</sup>.

*"[un bénévole] est resté pour faire son jeu dans son pédalier. Après il m'a appelé "Coach" et ça m'a mis mal à l'aise, et voilà, et après toi, t'es arrivée."* (Martin)

J'ai pu assister à plusieurs cas de figures où il n'était pas forcément question de genre. Dans ces cas-là, il est possible de requestionner l'apprentissage des individus, la non-évidence de la transmission et ce qui a pu être évoqué sur la volonté de *"montrer avec les mains"*.<sup>68</sup> Plusieurs fois, je vois des bénévoles, notamment ceux qui m'ont pris les outils des mains, répéter l'opération avec d'autres adhérentes, tous genres confondus.

Par ailleurs, un samedi matin, à l'atelier de Caulier, Alice, bénévole et de passage à l'association car elle voyage beaucoup (de ce qu'elle m'en dit), aide un bénévole (plus âgé) sur son vélo. Elle a l'air d'être une mécanicienne expérimentée et a un comportement qui me surprend : Elle fait partie des bénévoles qui prennent les outils des mains et font à la place de la personne qu'elles accompagnent. Je suis d'autant plus surprise que nous avons toutes les deux sensiblement le même âge et que le bénévole en face est à la retraite. Bien que très avenante, elle n'hésite pas à lui parler d'une façon que je trouve légèrement infantilisante, *"Je te laisse pas repartir avec des freins pareil"* lui dit-elle. Lui n'a pas l'air dérangé plus que ça, bien qu'un peu surpris de découvrir autant de choses à modifier sur son vélo. Il venait en effet juste pour une bricole, et doit finalement changer tout son système de freins.<sup>69</sup>

---

<sup>66</sup> Atelier mobile, le 28/04 - Lesquin

<sup>67</sup> Cf plus haut, entretien Martin

<sup>68</sup> Cf plus haut, l'entretien de Justine

<sup>69</sup> Ouverture adhérente du 16/04 - Caulier

## **b) Une attention plus fragile hors temps d'ouvertures formalisés**

Bien que ce type de situations puissent arriver lors des ateliers dans les locaux, la plupart des personnes me disent aimer y passer du temps, et avoir peu de difficultés à y aller du fait de la réputation féministe de l'association. Que cette réputation, ou encore la charte "fait un peu le tri" dans les personnes qui seraient contre ces valeurs là. Presque toutes les personnes que j'ai rencontrées m'ont dit faire attention à la façon dont les ateliers se passent, où être vigilant·es sur ce qu'iels peuvent considérer comme du sexisme lors des ateliers, voire même une vigilance sur leur propre attitude. Certains espaces échappent à cette auto-régulation ou régulation collective. C'est le cas en atelier mobile, où les réparations se font à l'extérieur des locaux, sur des lieux de prestations ou de partenariats, et les personnes se présentant aux ateliers ne sont pas toujours au fait des valeurs féministes de l'association. Ce sont des personnes qui ne fréquentent pas nécessairement d'associations, ne sont pas forcément militantes, et elles n'ont définitivement pas lu la charte des Jantes du Nord. Il n'y a pas de pédagogie faite en amont sur ce qui est toléré ou non, le créneau horaire peut-être plus court pour les personnes présentes et l'agitation et le nombre de personnes peut précipiter les réparations. La façon dont se déroulent les ateliers dépendent actuellement des gens·tes qui y passent, plutôt que ce qui y est mis en place par l'association.

Les Conseils d'Administration (CA), entité "hors mécanique" et dont les membres ont pourtant validé la mise en place de la permanence des Gens·tes et de la commission féministe (certain·es en ont même été à l'initiative), sont des temps qui n'échappent pas à ce sexisme systémique. Il se manifeste de manière différente, puisque les enjeux et interactions ne sont pas les mêmes. J'ai pu assister à plusieurs CA et ils s'organisent comme suit : un mail d'invitation est envoyé environ une semaine à l'avance à tous·tes les membres et les invité·es, avec le lien d'un ordre du jour à lire et compléter si besoin. Les CA ont lieu en soirée, il est donc d'usage de ramener quelque chose à boire ou à grignoter<sup>70</sup>. Quelqu'un·e se propose d'animer la réunion, est demandé si de nouveaux sujets sont à aborder en plus de l'ordre du jour, la réunion commence et suit l'ordre du jour. Des CA auxquels j'ai pu assister, et en particulier celui du mois de Mai, j'ai observé que la répartition de la parole était assez inégale, autant dans le nombre de prises de paroles que dans la longueur de celles-ci. Il n'y a pas de tour de parole mis en place, ce qui pose problème notamment lors de débats animés. A

---

<sup>70</sup> Cf entretien de Charlie, plus haut, sur qui cuisine etc

une ou deux reprises, deux bénévoles (Alex et Blanche), lèvent la main pendant 5 min en essayant d'instaurer des priorités dans les prises de paroles, et abandonnent deux voire trois fois après de longues minutes alors que tout le monde se coupe. Deux bénévoles, Matthieu et Yann, à priori deux hommes cisgenres (je ne les ai pas rencontrés en entretien) en particulier semblent être régulièrement en désaccord, et tous deux parlent fort, longtemps, et ont l'air de décider ou en tout cas d'influer sur les changements de sujets. Cela donne des situations où il est clairement possible d'identifier quel sujet vaut le temps de s'y attarder selon eux. Aussi, leurs interventions peuvent durer plusieurs minutes d'affilée, en revanche, lorsque d'autres bénévoles (des femmes, en l'occurrence) interviennent plus longtemps que deux, trois phrases, elles sont coupées. *“Bon, on avance?”*. C'est d'ailleurs arrivé sur le CA précédent où deux bénévoles avaient une conversation autour du menu de l'AG, que servir et préparer, vite interrompue par l'un des bénévoles en question : *“C'est bon, c'est fini le menu ? [...] Non mais sérieux.”*

Un autre sujet est discuté : un projet associatif que les JDN pourraient intégrer, il s'agit de peser le pour et le contre. Pendant de très longues minutes, Yann et Matthieu ont monopolisé la parole, je n'ai que très peu entendu les autres bénévoles ou les salarié·es sur le sujet. Lors de cette conversation, d'autres personnes autour de la table commencent à remarquer et s'interposent : *“Y'a Alex qui lève la main depuis un moment”* ce à quoi Yann répond : *“Oui justement j'allais lui donner la - proposer de prendre la parole, du coup vas-y Alex”*. Les démonstrations de force et échanges virilistes entre hommes cisgenres ne sont donc évidemment pas le monopole de la mécanique. Ici, le fait d'instaurer des outils d'animation lors des réunions permettrait d'égaliser les temps et prises de paroles ou au moins faciliterait l'intervention des autres bénévoles qui ne souhaitent pas forcément s'imposer pour intervenir.

Les moments informels, bien qu'ils soient peu nombreux cette année à l'association, sont aussi des moments de relâchements où les situations de discriminations sont susceptibles d'arriver. Les soirées Répar'Apéro, par exemple, sont de ce point de vue similaires à d'autres ouvertures adhérent·es ou bénévoles. Ces soirées ne sont pas à proprement parler des ouvertures, cela dit, tous·tes se retrouvent autour du démontage ou de réparations de vélos. Dans ce sens, les conseils non sollicités et la tentation de “faire à la place de” peut arriver rapidement. Lors de la deuxième soirée Répar'Apéro, je choisis de faire du démontage. Sur la fin de la soirée, j'ai presque terminé, je profite d'un conseil demandé à Emma, bénévole, qui s'en va (il doit être 22h/22h30) pour lui demander comment récupérer les vitesses (les dévisser etc). Elle me répond qu'il faut nécessairement enlever les poignées en caoutchouc.

Qu'il faudra sûrement les couper, parce qu'elles ont l'air bien attachées, mais que je peux déjà essayer de mettre du dégrippant en faisant levier avec un tournevis. Ce que je fais, je la remercie. Je suis en train d'attendre que le dégrippant fasse effet et discute en même temps avec des gens ·tes lorsque Dominique, un bénévole, arrive pour dire au revoir. Il se met devant le guidon du vélo, me coupe la parole pour me demander si “[je] veux pas les récupérer, les poignées ?”. Je lui dis que si, que j’essaie de les récupérer justement. Il commence donc à s'affairer sur le vélo, en disant que c'est bien agrippé quand même, il faudrait mettre du dégrippant. “T'en as mis ? [...] T'es sûre ? [...] Avec le tournevis pour faire levier dans les poignées ?”. Le fait qu'il me demande à trois reprises si je suis sûre d'avoir mis du dégrippant alors que je lui ai déjà dit l'avoir fait me crispe. Il me demande si je veux qu'il essaie, et à ce niveau de fatigue (mentale et physique) je lui réponds que oui, il n'a qu'à le faire. Ici, il semblerait que ce soit l'informalité du moment qui laisse ces comportements passer un peu plus inaperçus. Cela ne veut pas dire qu'il faut à tout prix cadrer tous les moments d'ateliers ou non. Cela souligne en revanche la facilité avec laquelle le sexisme ordinaire peut s'immiscer.

Certains cas en revanche se déroulent de manière plus exceptionnelle. Lors du pot après l'Assemblée Générale de l'association à Tipimi, je discute avec Béatrice et un “adhérent”<sup>71</sup>. A propos d'un jeu de mot proposé comme nouveau nom de l'atelier rue Eugène Jacquet, celui-ci dit “*Qu'il regrette que tout soit toujours ramené au genre, que ce soit dommage de devoir faire de la place quand il y en a déjà, qu'il ne regarde pas le genre des gens*”. Tenir ce genre de propos à des personnes informées et concernées directement est symptomatique du discours de médias mainstream et décomplexé qui s'amplifie en dehors des espaces militants de gauche. Ces discours ont pour objectif ou comme effet de disqualifier là aussi une lutte sociale en affirmant “qu'elle n'a pas lieu d'être”, en dépit des chiffres et études sur le sujet. C'est déplacé de sa part, d'autant qu'il s'adresse à Béatrice, qui, en plus d'être concernée par des situations de sexisme, lui dit qu'on voit bien que la place n'est pas faite de fait, puisque les bénévoles en mécanique sont “*pour la majorité des mecs cis*” et à moi, en stage sur ces questions là (il a visiblement entendu à l'AG le rôle du stage, assez pour vouloir faire un entretien). Il n'écoute pas vraiment nos arguments et renchérit avec des “moi je pense” de circonstances. Assez vite, Béatrice et moi arrêtons d'essayer d'apporter des arguments qui tiennent la route. Il aura pendant ce temps d'autres remarques problématiques voire

---

<sup>71</sup> Qui n'a en fait qu'une adhésion de soutien, il n'a jamais mis les pieds dans une ouverture adhérent·e ou bénévole

clairement transphobes: “Moi je veux pas le savoir si mon voisin qui ressemble à un mec se sent gonzesse”. A ce stade de la conversation, je considère que j’en ai assez entendu et m’en vais discuter avec d’autres personnes. Mis à part cette interaction, tout le monde a l’air de passer une soirée agréable. Je remarque aussi qu’entre les personnes du CA, les tâches sont réparties de manière assez égalitaire sur la gestion du pot, du bar, de la vaisselle. La répartition des tâches, au-delà de la simple séparation “accueil-mécanique” est d’ailleurs souvent un domaine où peuvent se reproduire du sexisme ordinaire, comme qui prend la charge d’organiser le rangement de l’atelier, la fermeture de celui-ci lors d’ateliers bénévoles, etc.

Cette charge mentale ne concerne pas uniquement l’organisation de l’atelier ou son rangement, mais aussi son bon déroulement et l’ambiance. La plupart des personnes rencontrées et concernées sont aussi celles qui se posent le plus de question concernant le sexisme au sein de l’association :

*“La question, c’est est-ce qu’il y a du sexisme chez nous et je pense qu’il y en a même quand on s’en rend pas compte. Je pense qu’il y en a quand même et en fait ma question, enfin, je suis.. C’est, est-ce que moi même, je le porte pas en fait. Ça me ferait chier, évidemment. [...] Ce qui est compliqué, c’est que même les mecs sympas disent “Oui mais pas moi. Moi je suis pas sexiste.” et en fait, le fait même qu’il dise oui mais pas moi. Tu dis, les mecs, tu te reposes, tu te poses pas la question, tu te reposes pas en question en fait. Des gens de l’asso, qu’ils soient bénévoles, membres du CA.. Qu’ils le disent ou qu’ils ne le disent pas, qui peuvent ne pas le dire, mais tu sens que ce n’est pas eux. Eux, ils peuvent pas l’être quoi. Et en fait il y a pas plus sexiste!” (Joséphine)*

### **c) Une gestion vacillante des situations problématiques**

Ces situations existent, et quand elles arrivent, elles peuvent prendre de court les personnes qui en sont la cible mais aussi les personnes alentour. Il peut être compliqué de savoir comment réagir sur le moment, d’autant que le choc provoqué par certaines situations fait prendre conscience tardivement de ce qui vient de se passer. La réception de ces événements est aussi aléatoire selon le contexte : potentiellement, les personnes qui viennent avec pour seul objectif de réparer leur vélo ne sont pas dérangées si quelqu’un e prend en charge la réparation à leur place. Leur vélo sera remis en état plus rapidement et la plupart du temps de manière correcte. L’objectif et la réaction à ces comportements dépendent donc complètement du contexte et de la volonté de la personne. Une personne qui vient parce

qu'elle a un problème sur son vélo et veut s'en occuper elle-même sera, elle, plutôt frustrée. De plus, ce n'est pas l'objectif de l'association de pourvoir un service de réparation, comme n'hésitent pas à le rappeler certaines bénévoles à d'autres occasions. Aussi, elles sont délicates à gérer puisque, sous de bonnes intentions, il est parfois question d'égo, que cet égo engendre des réactions qui peuvent être redoutées et qu'il peut être difficile de dire et s'entendre dire les conséquences que cela a, notamment que cela met des personnes mal à l'aise, ou que c'est énervant :

*“Et justement, je me suis dit que c'est clair que si sur le moment je lui avait dit « excuse-moi », tout ça, « est-ce que je peux faire ? ». Mais je me suis rendue compte que... un peu contradictoire avec ce que j'ai dit juste avant, c'est que parfois, tu sais l'ouvrir, et que des fois, tu es... dans l'instant, tu sais, tu comprends à peine ce qui vient de se passer, et tu as un peu cet aspect, le temps que ça mouline, et que tu te dises « non, ça ne va pas ». Là, je l'ai vu tout de suite que (ça n'allait pas), mais en fait, je n'avais pas envie de parler, j'avais juste envie de faire quelque chose, donc je suis allée... c'était peut-être juste pas le moment, que j'avais pas envie de lui dire. L'autre type, je lui ai... enfin, clairement... pas fait une leçon sur le sexisme, mais plutôt tu dis à ce moment là « excuse-moi, est-ce que tu peux me laisser faire ? », ou... « en fait, tu ne veux pas prendre un autre truc ? Tu veux pas faire ton truc, et me laisser faire, moi ? » (petit rire) Je pense que c'est ça aussi, parfois, je me suis rendue compte, ce n'est pas toujours le moment, pour faire... Et tu ne sais pas toujours à qui tu as affaire, et... ça ne va pas passer.” (Blanche)*

Les personnes que j'ai rencontrées en entretien m'ont parlé de nombreuses situations qu'elles ont pu rencontrer, et souvent lorsque j'ai questionné comment cela a été géré, les réponses ont pu être un peu aléatoires. Il semble y avoir en tout cas une volonté de renforcer la gestion de ces événements-là. Ont été citées l'idée d'en reparler plus tard aux personnes concernées des deux côtés, autant pour savoir si l'un e va bien que pour reparler des valeurs de l'association avec l'autre. En tout cas, les contours de cette gestion sont assez flous :

*“Après, moi j'en ai parlé avec... Sur le coup, il y a eu un peu un silence dans l'atelier, c'était un peu étrange. Parce qu'on a senti qu'il y avait un peu... que ça s'échauffait un peu dans un coin. Mais non, juste elle est partie faire autre chose, et puis il y a... Après, on en a parlé avec [une bénévole] et Jeanne le soir, enfin, à la fermeture, et puis voilà. Je crois que ce qui compte surtout c'est de faire le debrief après, de dire « oui, il y a ça qui s'est passé », et en parler avec les gens qui sont là. Parce que ça recentre un peu les choses, pour dire « non, les Jantes, ce n'est pas ça ».” (Romane)*

*“Il y a eu cette situation avec un bénévole plutôt de longue date et donc.. Il y en a un qui a fait un peu de la merde avec [une bénévole], un jour où j’étais absente. Je n’ai pas eu l’occasion de le croiser donc j’ai pas pu rediscuter avec lui de cette situation, mais en tout cas je remercie [la bénévole] de me l’avoir fait remonter. [...] Mais sous prétexte d’aider, il se rend pas compte que, en fait, il vient quand c’est pas sollicité quoi? Donc la prochaine fois que je le verrai, je lui en parlerai. C’est pas évident de parler d’un truc 6 mois après, on dit “en fait tu sais ce jour-là, où j’étais pas là.. Là, ça s’est passé comme ça..” Faudrait que ça se reproduise quand je suis là pour que je puisse lui en parler quoi.” (Laura)*

*“ -Il y a un bénévole auquel je pense en particulier, avec qui, avec Elise, on avait déjà été choquées par ses propos. Alors, en parlant de féminisme, justement, il avait fait des réflexions un peu... un peu glauques, je pense que c’était du second degré, on ne sait pas quoi, sur... La maladie des femmes qui ont mal à l’utérus, tu sais ?*

*-L’endométriose.*

*-L’endométriose. En gros, il en avait parlé vraiment en des termes qui nous avaient choquées. Et on avait dit qu’il fallait qu’on lui en touche un mot. Et il vient encore, ce gars là. La dernière fois, ça s’est bien passé, mais un peu cash, comme ça, il est un peu... Il fait un humour un peu qui ne correspond pas aux valeurs de l’asso.” (Sandrine)*

La gestion de ces situations et les situations en elles-mêmes sont floues. De nombreuses personnes ne semblent pas voir les situations discriminantes quand elles arrivent, ou alors tout se passe très vite et l’envie générale est de passer à autre chose rapidement. La perception du sexisme ainsi que d’autres discriminations sont donc assez diffuses selon les personnes de l’association. Plusieurs bénévoles, hommes et femmes, m’ont dit en entretien qu’ils et elles n’avaient, à leur souvenir, jamais témoigné de “blagues”, réflexions, ou propos problématiques lors des ateliers selon elleux. Cela renforce l’image militante de l’association et le caractère exceptionnel de ces événements. Au risque, néanmoins, d’effacer les situations de sexisme ordinaire plus insidieuses et donc moins "remarquables", bien qu’il semble y avoir une certaine vigilance là-dessus.

Les salarié·es et bénévoles peuvent aussi parfois faire un choix de “non gestion” des situations, notamment lorsque des personnes refusent ou n’entendent pas le fonctionnement de l’association. Une ou deux fois, en ateliers mobiles (notamment lorsque des partenaires étaient présent·es), j’ai pu remarquer le comportement très peu pédagogique ou désagréable de personnes présentes. La réaction de Béatrice, qui les remarque aussi, a été de les laisser de côté et répondre “Moi je ne m’occupe pas de ça, c’est pas comme ça qu’on fonctionne”.

C’est arrivé notamment lors d’un atelier mobile dans une école pour la révision des vélos



d'enfants avec leur participation. Un parent s'est mis en tête de réparer le vélo d'une enfant qui voulait pourtant apprendre et s'est tout à fait approprié le vélo de l'enfant en question, tout en ayant une attitude assez désagréable vis-à-vis des personnes des Jantes présentes. Le choix d'éviter la personne ou la situation problématique est une stratégie qui fonctionne, c'est une façon de signifier que ce n'est pas comme ça que fonctionne l'atelier sans confrontation. Cette stratégie gagnerait peut-être à être évoquée en début d'atelier, afin que les autres bénévoles présentes ne se sentent pas la responsabilité de la situation mais au contraire la liberté de signifier leur désaccord ou d'aller vers la personne en question.

Enfin, le nombre d'hommes cisgenres rencontrés lors des entretiens est assez réduit, puisque je voulais laisser la parole aux concerné·es avant tout. Néanmoins, tous les hommes cis' rencontrés (à l'exception d'un, identifié comme "allié"<sup>72</sup> par d'autres bénévoles) se sont positionnés de façon relativement extérieure à la question des situations de discriminations de genre. Leur perception du sexisme dans l'association est assez désincarnée, ils "n'ont pas assisté" à des situations problématiques, si bien que dans un premier temps, j'ai émis l'hypothèse qu'ils ne le voyaient pas tellement. L'accent est mis sur l'envie collective "que tout le monde se sente à l'aise". C'est un paradoxe entendable. De nouveau, il peut être difficile d'identifier des contradictions et comportements dont on peut soi-même être porteurs, alors qu'ils sont contraires aux valeurs portées par soi et le collectif dont on fait partie. Si les personnes concernées par les discriminations ne sont pas toujours entraînéees à repérer les situations de sexisme ordinaire, il est concevable que cela nécessite un entraînement du côté hommes cisgenres de l'association. Enfin, au fil des entretiens j'ai aussi pu rencontrer des bénévoles identifiés comme "alliés" par des personnes de la commission féministe par exemple, qui semblent en effet identifier et être dérangés par ces moments de tensions, de sexisme ordinaire ainsi que de virilisme :

*"Et en fait ça me saoule quoi. Enfin ça me saoule les mecs qui me serrent la main, ou tu vois même [un bénévole] tout à l'heure qui m'appelle coach ou boss ou chef ou un truc comme ça. Et ouais, j'ai vraiment du mal avec le l'espèce de solidarité masculine. De, mettre des grandes claques dans le dos et à faire des blagues un peu sur des trucs de vélo que la plupart des gens comprennent pas. Pourtant, j'les comprends leurs blagues hein mais ça me saoule. De savoir que d'autres personnes les comprennent pas. C'est chiant quoi. Et ça m'arrive d'en faire aussi malheureusement parce que, j'sais pas, t'es en présence de quelques bénévoles et t'es là et tu fais une blague sur un*

---

<sup>72</sup> Terme souvent entendu dans le milieu militant. Se dit d'une personne qui comprend et soutien la "lutte" sans en remettre en question les revendications ou les méthodes.

*dérailleur ou je sais pas quoi et ça te fait rire. Et après, tu regardes les gens qui sont genre [prend un air confus] et t'es un peu bête, quoi. Bref et ça me dérange parce qu'en fait ça met en place des rapports de pouvoir, quoi de personnes sachantes, de personnes qui, comment dire ? Qui du coup, vu que ça elles l'ont souvent vu et qu'elles sont en mesure de faire des blagues ou des trucs que d'autres personnes comprennent pas, bah du coup instaurent des positions de "en fait y a les personnes qui comprennent cette blague, et les personnes qui la comprennent pas". Du coup et ben si tu la comprends pas, ça veut dire que tu te trouves probablement à un niveau de connaissance inférieure, donc t'as aussi moins légitimité à décider des choses ou quoi ou ? À pouvoir faire des choses en autonomie et du coup enfin c'est c'est un peu insidieux quoi, mais je sais pas." (Alex)*

*"Des fois, y a des bénévoles qui ont des.. Je sais pas, des comportements ou des attitudes qui me saoulent un peu mais qui sont difficiles à .. C'est très difficile d'aller voir une personne et lui dire "C'est chiant quand tu fais ça" parce qu'en fait c'est un peu plus discret ou un peu moins clair que juste, par exemple, une personne qui prend les outils des mains et lui dire "Bah fais pas ça" ou une personne qui dit un truc sexiste et tu dis "bah dis pas ça." (Martin)*

Il ne s'agit donc pas seulement de "voir" le sexisme arriver ou non (en partie), mais aussi de savoir réagir à ces tensions qui se jouent souvent dans l'informel, une fois qu'elles sont identifiées.

#### **d) Conséquences et stratégies (in)volontaires, au quotidien ou dans l'association**

Aux Jantes du Nord comme ailleurs, les personnes qui subissent du sexisme ou d'autres discriminations élaborent des stratégies au quotidien pour gérer ou surmonter ces situations. Ce processus s'appelle le "coping" et date de 1984, où il apparaît dans l'ouvrage « *Stress, appraisal and coping* », écrit par Lazarus R. et Folkman S., psychologues et professeurs d'université. Ce terme est défini comme étant « *L'ensemble des efforts cognitifs et comportementaux destinés à maîtriser, réduire ou tolérer des demandes spécifiques internes et/ou externes, vécues par le sujet comme menaçant, épuisant ou dépassant ses ressources* » (R. Lazarus, 1978).

Bien que des personnes soient entraînées et habituées à repérer du sexisme ordinaire, certaines stratégies mises en place le sont parfois inconsciemment. L'une d'elles est l'évitement, ou la sur-adaptation, au point de ne plus remarquer certaines réflexions, "blagues", comportements, ou même de ne plus s'en souvenir. Cela peut prendre la forme d'oubli, mais aussi d'une minorisation ou normalisation de l'événement problématique. Certains discours sont de l'ordre de "c'était chiant mais voilà" pour vite passer à autre chose.

Ce fatalisme ou cette accommodation s'articule aussi dans un rapport générationnel genré. L'évolution de la société et des militantismes a aussi façonné ce qui est acceptable ou non selon les milieux ou les générations :

*“Oui, j'ai eu l'entraînement, et puis je suis peut-être d'une génération où on accepte plus facilement... On remettait moins en cause certaines réactions, ou certains gestes, ou... Pour moi, peut-être, qui peuvent... sont ancrés en moins comme quelque chose un peu normal, tu vois, tout le patriarcat. Vous, vous êtes plus réactives par rapport à ça, je trouve, et c'est une bonne chose. C'est bien. Mais... Du coup, ça me passe peut-être au-dessus parce que c'est ancré en moi, un peu comme quelque chose de la vie normale, tu vois, les réflexions à la con. Je réponds en rigolant, mais du coup ça me... ça ne m'empêche pas de faire ce que j'ai envie de faire.” (Sandrine)*

Redouter la réaction des personnes en face et décider de ne pas réagir est plutôt une conséquence directe de ces violences, parfois ajoutées à d'autres. Le fait de se faire reprocher “qu'on exagère” ou “qu'on peut plus rien dire” en font partie, réagir à chaud veut dire prendre le risque de faire face à des réactions qui ne font qu'empirer la situation. Cette appréhension peut d'ailleurs se généraliser. Cela peut mener à une non-fréquentation ou une appréhension des ateliers, voire même à l'organisation de ceux-ci :

*“Ça ne le fait plus, là, sur les publications sur Facebook ©. Je sais qu'il y a... Les premières fois où on publiait, il y avait toujours des mecs qui étaient là « gna gna, on ne peut pas venir », le truc classique. Non, c'est vrai, tu as 235 ateliers par an, mais il y en a 6 qui te sont pas destinés, c'est sûr, tu ne peux pas venir. Ou des retours de mél aussi, quand on a envoyé sur la liste info, des mecs qui nous disaient « si vous faites ça, je quitte l'asso ». Vas-y.<sup>73</sup> (petits rires) Chouette, un relou en moins. Qu'est-ce que tu veux que je te dise. Et il y a eu des trucs un peu plus virulents, genre des mecs qui utilisaient des tournures de phrases en mode « j'utilise du vocabulaire que vous ne comprenez pas, pour me placer au-dessus de vos concepts... féminazis ». Tu vois ? Vas-y. Ne me saoule pas. Garde ta violence, garde ta frustration, je peux te donner le numéro d'un bon psy, si tu veux. Quelle angoisse ! C'est toujours chiant de recevoir ce genre de commentaires. C'est un peu l'appréhension, à chaque fois qu'on publie des trucs.” (Justine)*

Dans mon cas, ma posture de stagiaire en recherche a légèrement sauvé la mise concernant les ateliers mobiles, notamment l'atelier de Lesquin. Parce que cette recherche dépend en partie de ma participation aux ateliers, je suis retournée en atelier mobile assez vite, malgré

---

<sup>73</sup> La mise en place d'une permanence en mixité choisie a en effet eu pour cause le départ de plusieurs bénévoles, au moins deux, qui l'ont signifié à des personnes du CA.

l'expérience désagréable du marché de Lesquin. Si celui-ci avait été mon premier atelier mobile ou qu'il n'y avait pas une certaine "obligation"<sup>74</sup> à y retourner, il est possible qu'une certaine réticence ait pu s'installer quant au fait de me proposer comme bénévole.

Individuellement, les inégalités de genre et le sexisme ordinaire en atelier tendent à renforcer les conséquences d'un sexisme systémique : une carence dans sa confiance en soi ou dans ses compétences en mécanique, dans la légitimité à être dans ces espaces, qui mène d'ailleurs à une auto-évaluation constante. Presque toutes les personnes rencontrées m'ont parlé spontanément de leur "niveau" de mécanique, y compris des hommes cis', bien qu'être une femme ou LGBTQ+ en mécanique semble être une pression supplémentaire :

*“ [A propos d'une formation en mécanique automobile] Ouais parce que c'est pas simple en fait. Je me suis retrouvée en formation avec quand même 14 gars en fait, donc j'étais la seule meuf et là à chaque fois, je me retrouve, peu importe où en fait, je suis quasi tout le temps la seule meuf. Du coup y'a quand même ce truc un peu, où faut croire en toi parce que sinon... Y'a quand même des fois où tu te dis "non, mais ça, j'y arrive pas, puis du coup, ça va confirmer le fait qu'une meuf elle peut pas le faire". Ça demande un petit peu de, je sais pas, je trouve que c'est pas toujours simple. En tout cas, ça demande un peu de garder confiance en soi, de pas.. Tu vois, forcément t'as des remarques. Forcément on parle du fait que t'es une meuf, du coup faut quand même toujours être dans cette posture de savoir quoi répondre, être en place et tout ça. Et en fait, des fois c'est fatigant. Et des fois, t'as pas envie de te battre avec tout le monde, donc des fois aussi tu laisses passer plein de trucs et ça te saoule au final parce que toi tu te dis "Mais il raconte vraiment de la merde.." mais en même temps bon tu vas pas te battre tout le temps. Ça apprend aussi ce truc là, d'un peu.. jauger les moments où tu peux essayer de dire des trucs, essayer d'être dans la lutte quoi ? Et d'autres moments où tu vas moins l'être parce que parce que c'est épuisant. Mais du coup, ça demande aussi de ne pas baisser les bras quoi. Et des fois tu peux vite baisser un peu les bras parce qu'on va te prendre les outils des mains, parce qu'on va te parler d'une autre manière puisque t'es une meuf, enfin, il y aura plein de choses qui vont se passer où toi, ça peut te faire perdre confiance en toi quand même rapidement quoi.” (Carmen)*

L'injonction à "ne pas se louper", est aussi alimentée par les préjugés existants et une crainte (avérée ou non) d'en reproduire, comme le fait d'être limité·e par sa force physique, ne pas être à l'aise sur un sujet en particulier, ou encore d'avoir des réactions qui peuvent être perçue comme disproportionnées.

---

<sup>74</sup> L'obligation ici étant d'avoir une diversité de situations différentes pour une recherche cohérente, en aucun cas il n'y a eu de pression de la part de qui que ce soit, évidemment.

Après la soirée Répar'Apéro par exemple, j'ai eu un sentiment de culpabilité dûe à une réaction que j'ai eu en démontant un vélo. Le démontage dudit vélo commence sérieusement à me donner du fil à retordre (les pièces sont dans un état immonde, il y a des fibres qui ressemblent à des poils d'animaux et des cheveux en plus de la crasse dans les pièces, l'axe ressemble à un nid d'insectes, bref, beaucoup plus de travail ingrat que prévu). Les pièces étaient si sales que j'ai pu les commenter ou les montrer aux personnes présentes en riant de mon propre dégoût. A posteriori de la soirée bénévole, j'ai eu peur que mon dégoût vis-à-vis des pièces ait pu paraître disproportionné ou "cliché". Je me souviens m'être inquiétée de reproduire certains stéréotypes, alors que simplement, la situation était drôle et j'étais sincèrement dégoutée, cela ne m'a pas empêchée de finir le démontage du vélo.

Le rapport au "sale" est déjà un argument utilisé pour empêcher la présence de femmes dans des espaces où la virilité et la crasse sont glorifiées (Gallioz, 2006). Il existe donc une vraie pression sur les femmes et toute personne vivant du sexisme à ne pas montrer de gêne ou de dégoût vis-à-vis du cambouis, de la crasse, alors que la question ne se poserait pas forcément si ces stéréotypes ne les desservaient pas au quotidien.

#### e) **Stratégies individuelles et collectives**

Heureusement, en réponse à ces obstacles, il existe autant de stratégies de gestion et d'adaptation que les personnes concernées par ces discriminations mettent en place. L'évitement ou la fuite est une stratégie en soi, pour se protéger d'une situation qu'on ne peut ou ne veut pas gérer. Cela peut aussi se voir dans les choix des adhérent·es qui sélectionnent les bénévoles, perçu·es comme allié·es et de confiance, pour ne pas être confronté·e aux comportements sexistes :

*“Et en fait, si je sors de ce cadre là et du cadre des Jantes, même pendant les Jantes, pendant les ateliers mixtes.. En fait moi par exemple dans les ateliers mixtes, je n'aime pas du tout demander de l'aide à un bénévole mec cis que je ne connais pas et que j'aime bien. Je vais demander... Je demandais de l'aide avant à [un bénévole] parce que c'est un allié, à [un autre] parce que je l'aimais bien..” (Charlie)*

Les “blagues”, l'humour, faire des blagues sur soi avant même que ça arrive, est une stratégie retrouvée chez deux bénévoles, qui sont par ailleurs dans des métiers traditionnellement

masculins (le BTP et le chauffage) et dans lesquels elles estiment qu'il est trop épuisant voire douloureux d'engager une relation de pédagogie ou de conflit ouvert au quotidien :

*“Genre, au boulot je sais qu'il y en a pas mal [du sexisme]. Même si, enfin, ce n'est jamais envers moi, mais... Comment dire ? Un des codes de l'humour, c'est le sexisme, en fait, qu'il n'y a pas du tout aux Jantes, et je trouve ça très reposant. Que même moi, des fois, je vais me dire « ah non, je ne fais pas de blague sexiste », ou de blagues... Des fois je peux avoir un humour assez trash, et je sais que je me retiens de le faire aux Jantes, et je trouve ça chouette... je trouve ça chouette de ne pas le faire. (court silence) Je sens que ça pourrait vite dérapier, parce que... Même moi, je te dis, des fois j'avais envie de faire des blagues nulles, un peu sexistes, et je ne les fais pas, du coup, et c'est bien.” (Michelle)*

*“Alors j'ai eu droit à toutes les vanes sexistes que tu peux imaginer. Vraiment... Mais ça ne m'a jamais dérangée, et je prenais une posture rapidement de pote, enfin, je les chambrats avant qu'ils ne me chambrent, un peu. Et ils oubliaient vite que j'étais une femme, je devenais vite leur alter ego. Et... Les vanes sexistes, je les faisais moi-même, à la limite. C'était un peu... Je savais qu'il fallait... qu'il fallait, tu vois, en passer par là. Mais je n'ai jamais eu de problème de positionnement, de légitimité en tant que femme, dans mon boulot, au contraire, j'avais l'impression d'être plus respectée.” (Sandrine)*

Certain-es bénévoles choisissent des stratégies plus directes, moins dans l'évitement ou la volonté de changer de sujet. Il peut y avoir des réponses frontales, de “conflit” où les personnes concernées réagissent elles-même et directement, ou des réactions plus diffuses :

*“En gros, on montre comment... le sujet, voilà, et puis « allez-y, mettez-vous deux par deux, et faites le ». Et il se trouve que là, on était trois, et j'étais avec... je pense que oui, je vais pouvoir dire que c'était une autre femme. Et il y avait un bénévole, en plus, c'est ça le pire, et donc il se met avec nous, mais lui il avait plus de savoir sur le sujet, je ne sais pas, c'était une formation sur... Non, je confonds deux trucs. Le jour de la formation, c'était, et en plus c'était avec ce maudit dévoilage de roue. Mais... Et donc il y a un gars qui vient avec moi, et là, en fait, il... Donc on était censé être... Je ne lui avais pas demandé de venir avec moi. Il m'accompagne au stand. Et en plus, il commence à faire à ma place, tu vois ? Et là, j'étais sur le cul. (petit rire) Littéralement sur le cul. Et donc j'ai fini par le virer.” (Blanche)*

*“C'est plus Elise qui était en stage qui s'était pris une réflexion comme quoi... Elle devait dévoiler une roue, enfin aider un mec à dévoiler une roue, un mec un peu âgé, et puis il lui avait fait une réflexion qu'elle avait beaucoup de... qu'elle était forcément plus douée que lui à ça parce que c'était une femme et que ça réclamait de la minutie et de la patience. Et elle l'a repris en lui disant que non, et puis il n'a pas aimé, et du coup il l'a... Il l'a congédiée, il lui a dit qu'il arriverait à dévoiler sa roue tout seul, et qu'il n'avait plus besoin d'aide. Et... Et son pote il a fait n'importe quoi. (petit rire)” (Romane)*

*“[Ou alors] je vais voir un autre truc... Un couple qui vient réparer son vélo, le vélo du garçon, et puis à la fin, il faut nettoyer son espace, et c'est sa copine qui nettoie l'espace. Je n'ai pas pu m'empêcher de faire une... des réflexions. En lui disant gentiment, avec le sourire « c'est extraordinaire, ça. C'est quoi le principe ? On répare ton vélo, elle a gentiment nettoyé ta chaîne de ton vélo, et c'est elle qui se tape le balai ? ». Du coup, elle s'est sentie obligé de le justifier en disant « mais non, mais il est super à la maison, il fait des courses, c'est lui qui fait le ménage, ce n'est pas vrai », mais lui se sentait un peu mal, et puis il a fini par prendre le balai.” (Charlotte)*

D'autres événements se prêtent à une gestion collective. Il suffit souvent qu'une seule personne réagisse pour que d'autres autour se manifestent, et cet effet augmente lorsque les personnes se connaissent entre elles<sup>75</sup>. C'est un phénomène qui peut arriver aux ateliers, où plusieurs personnes réagissent ou veillent sur une situation :

*“[Pendant une permanence des Gens-tes, à propos d'une bénévoles] Il commence à aller enfin pour rentrer dans l'atelier, vraiment la partie atelier à gauche et c'est [bénévole à l'accueil] qui lui dit. “Ben par contre..”, eux, ils se connaissent de longue date parce qu'elle était, elle était à l'ADAV il y a quelques années quand il y allait en tant que bénévoles. “Par contre [nom du bénévole], ce soir, c'est notre soirée en mixité choisie. Est-ce que tu peux rester plutôt à l'atelier, déjà à l'accueil, c'est moyen, est ce que tu peux [ne pas aller plus loin].” et lui dit, comme ça, super sèchement, il lui dit, “Ah non, alors ça déjà moi j'adhère pas du tout votre truc. Faut réfléchir.”, il lui dit. Bah comment ça, enfin moi je suis interloquée qu'il lui dise ça. Elle lui dit “Bah, non mais oui, je réfléchis”. Donc moi je suis venu un peu en tant que tierce personne en disant “T'as le droit de pas être d'accord, c'est pas ce soir, visiblement qu'on va en discuter, je pense, mais dans tous les cas tu dis pas, faut réfléchir parce que si elle est là ici, c'est sûrement parce qu'elle a réfléchi au truc et que elle, par contre, elle pense que c'est utile quoi.” Donc bref, on n'est pas rentré plus dans le détail comme ça, mais en gros il a compris de*

---

<sup>75</sup> C'est une façon de contrer “l'effet témoin” qui est le processus psychologique qui fait que plus le nombre de témoins qui assistent à une situation d'urgence ou de harcèlement est grand, plus le nombre de chance qu'il n'y ait pas de réaction (ou une réaction très ralentie) augmente (Darley et Latané, 1968)

*lui-même aussi qu'il fallait qu'il parte"* (Laura)

Iels peuvent aussi prendre partie de façon détournée, comme par exemple en répétant lorsqu'une personne qui n'est pas un homme cisgenre a du mal à faire entendre son avis, ou est systématiquement contredit·e.

J'ai pu l'observer dans un CA ainsi qu'à la soirée Répar'Apéro, où une bénévole peinait à se faire entendre. Un des bénévoles contredit systématiquement la bénévole qui essaie d'expliquer ses idées à propos de l'élaboration d'un support à tournevis, grâce auquel il est possible de voir de quel tournevis il s'agit. A deux, voire trois reprises, [un bénévole qui aide sur le même support] répète ce que dit la bénévole d'une manière légèrement différente, ainsi le bénévole qui la contredit trouve finalement que ce sont de bonnes idées. Ce n'est pas un cas anodin ou même rare. C'est un mécanisme récurrent y compris en entreprise ou dans le milieu militant, et dénoncé dans plusieurs collectifs féministes. Il arrive, lorsqu'une personne (non homme cisgenre) parle, qu'il faille que ce soit répété plusieurs fois, ou par une personne perçue comme un homme afin que cela soit entendu de manière valide.

Les ateliers en mixités choisies sont d'ailleurs aussi une réponse à tout cela. Ils sont une conséquence et une stratégie directe, collective, politique et à grande échelle, puisqu'ils sont mis en place dans d'autres ateliers d'auto-réparations ou dans des organismes nationaux, comme les rencontres annuelles de l'Heureux Cyclage.



## Chapitre 7 : Evolution et réappropriation féministe des pratiques mécaniques

Les différentes façons de militer ont évolué au fil du temps. Les pratiques du militantisme n'ont pas résisté à une certaine individualisation, même au sein de pratiques collectives, qui voudrait que chaque individu, en plus de s'organiser collectivement, réfléchisse individuellement à ses propres oppressions et dispositions à opprimer autrui et "s'outille". Certains répertoires du féminisme intersectionnel (E. Lépinard, 2015) affirment l'importance pour chaque personne vivant des discriminations "la définition de sa propre situation". Cela s'est rallié à un désir d'indépendance et d'autonomie qui se traduit par un intérêt grandissant pour les techniques dont les femmes et personnes assignées femmes à la naissance ont été historiquement éloignées. Avec la repopularisation des pratiques de mixités choisies et d'écoféminisme, il y a un retour à une volonté de "savoir faire" qui se diffuse dans de nombreux domaines.

L'association semble elle-même avoir évolué dans ce sens ces dernières années. En 2017, sur 501 adhésions, 60% étaient des hommes, 39% étaient des femmes et 1% étaient non-binaire ("autre" était le terme utilisé à l'époque). Ces chiffres sont quasiment les mêmes en 2018, hormis le pourcentage de personnes non-binaires adhérent-es qui s'est élevé à 3%. En 2019, le nombre de femmes adhérentes tombe à 33%, les personnes non-binaires ne représentent plus que 1% et les hommes 66%. Cela se rééquilibre depuis 2020 ainsi qu'en 2021 où les chiffres sont relativement les mêmes. En 2021, 56% des adhérent.es sont des hommes, 40% des femmes et 4% sont non-binaires. Il ne serait pas étonnant de voir ces chiffres évoluer avec l'association.

L'essor du cycloféminisme a mis l'accent sur une volonté d'autonomie sur la maîtrise de l'objet vélo, y compris son entretien et ses possibles réparations. Dans ce mouvement, un nombre important de ces féministes ont élargi ces pratiques et cette volonté d'autonomie à d'autres domaines où la société capitaliste a habitué la population, pas seulement les femmes, à ne pas être autonome. Le mouvement cycloféministe et les diverses pratiques de mixité choisie visent à déjouer ces mécanismes :

*“Depuis longtemps et sur plusieurs fronts, les femmes luttent pour s'assurer une place plus équitable au sein de leur famille et de leurs milieux d'études et de travail. Les militantes cyclo-féministes, elles, tentent de réinvestir ces intermèdes que sont les déplacements pour se rendre au boulot, pour faire des courses, pour rentrer chez soi à la fin d'une soirée. Dans mes échanges avec*

*d'autres cyclistes et à travers beaucoup de témoignages qu'on retrouve dans les publications cyclo-féministes, l'idée d'une liberté – du moins d'un sentiment de liberté – procurée par le vélo est plus que récurrente.*<sup>76</sup>

Cette manière de se réapproprier des savoirs-faire n'est pas l'apanage des collectifs féministes en non-mixité, c'est aussi l'objet de nombreuses associations d'éducation populaire (les compagnons bâtisseurs, ateliers en MJC etc). On trouve donc en plus du mouvement cycloféministe, des ateliers de soudure, d'électricité, de plomberie, de charpenterie, menuiserie, paysagisme, maraîchage, couture, permaculture, et ainsi de suite. Il arrive que ces initiatives et ateliers soient menés en mixité choisie, souvent une mixité choisie sans hommes cisgenre, ou non. C'est dans ce paysage là que se situent les Jantes du Nord et les personnes engagées dans l'association.

**a) Qu'est-ce que l'association reproduit ? Qu'est-ce qui fait qu'elle se démarque ?**

L'association co-existe dans une émanation d'ateliers associatifs d'auto-réparations, (une dizaine sur la MEL) mais aussi dans un paysage associatif lillois, dont une partie se situe politiquement à gauche, avec lequel elle partage des similitudes mais aussi des différences, qui fait d'elle une association qui se démarque dans le paysage de la ville. Comme beaucoup d'associations, les bénévoles qui s'y engagent s'y retrouvent dans les rencontres que cet engagement leur offre et de valeurs communes :

*“Après... Oui, c'est aussi des associations, une association qui partage mes valeurs, ou aussi... Oui, cette volonté de... Enfin, je ne sais pas, ce... D'avoir à mon niveau l'impression de faire bouger certaines choses et d'agir pour faire bouger la société dans le sens où je voudrais que ça aille. Parce qu'après, pour moi, le vélo a quand même un impact assez important sur la vie des gens, sur la société même, et sur le fonctionnement de la ville. Pour moi, plus il y a de vélos, plus tu auras des impacts, que ce soit sociétaux, environnementaux, et... Plus de vélos, ça va être moins de voitures, ça va être moins de pollution, ça va être une ville apaisée, et... enfin, pour moi, ça rayonne quand même, ça a un impact assez fort, donc je me dis que oui, en m'impliquant dans cette association, indirectement, même si c'est à une toute petite échelle, tu as quand même un impact positif sur tout ça.” (Rafaël)*

*“C'est hyper chouette, parce que ça permet de voir... Ça permet de rencontrer les gens, de voir que ça tourne... enfin, surtout quand on voit que ça tourne, c'est hyper... c'est hyper cool. Après, d'y être, moi je trouve ça... Je trouve ça vraiment super, je trouve que c'est vraiment un outil... un outil d'éducation vraiment génial, les ateliers vélo. Encore plus le fait de faire partie du réseau*

---

<sup>76</sup> *Bien en selle* - Camille Toffoli Article tiré du n° 318 de la revue Libérté Hiver 2017 P. 4-5

*national, du coup. Parce que moi, en tant que référente géographique, j'ai très souvent des réunions avec le réseau national. Et du coup, je partage énormément aussi de connaissances et d'échanges d'expériences avec les autres ateliers en France, et c'est hyper enrichissant, c'est hyper cool.”*  
(Justine)

L'association des Jantes du Nord présente son féminisme comme inclusif et à tendance intersectionnel. Le souhait de l'association est en effet d'œuvrer à une inclusivité ouverte et complète, avec l'envie de ne “laisser personne sur le bord de la route<sup>77</sup>”. Elle semble souffrir des mêmes maux que de nombreuses associations socio-culturelles et militantes, qui sont des difficultés à inclure les personnes les plus à mêmes de profiter de ce que l'association offre, bien qu'implantée sur un quartier populaire et historiquement d'une grande mixité sociale. Une majorité écrasante des bénévoles qui fréquentent l'association sont blanc·hes, les membres actives et actifs sont majoritairement issus·es de la classe moyenne et iels sont très nombreux et nombreuses à avoir fait des études universitaires avant de s'intéresser à des pratiques plus manuelles et techniques. L'articulation entre l'inclusion des personnes quels que soit leur genre et leur milieu social d'origine semble vacillante. L'inclusion des personnes potentiellement éloignées d'un milieu associatif spécifique et les tensions que cela peut amener en termes de différences de vécus et de codes sociaux ne fait pas encore l'objet d'une discussion collective. Les personnes qui militent dans les syndicats de leur entreprise ne partagent pas les mêmes codes qu'une association comme celle des JDN par exemple, qui pour l'instant semble attirer un public spécifique. Les associations de gauche militantes souffrent souvent du reproche d'entretenir involontairement un “entre-soi militant”. Bien que le collectif ait des valeurs notamment antiracistes, accessible à tous·tes, et une volonté de s'affirmer comme tel, force est de constater que l'association est fréquentée par des personnes relativement initiées, qui gravitent déjà dans des espaces dont leur accès est facilité. Certain·es bénévoles m'auront partagé le fait de recroiser des bénévoles dans d'autres événements militants, LGBTQ+ ou écologistes par exemple, supposant d'une certaine conscience d'un entre-soi et d'un fractionnement dans le milieu militant lillois.

Un ou deux événements spécifiques m'ont été mentionnés en entretien, concernant des personnes, venues seules ou à plusieurs, qui auraient eu des comportements malvenus à l'atelier. Ces situations, qui m'ont été racontées de manière hésitante, semblent interroger les normes convenues par l'association et les personnes le fréquentant souvent, issus de milieux de gauches militantes, et des personnes issues d'un milieu populaire, possiblement des

---

<sup>77</sup> Façon de parler utilisée en commission féministe

personnes issues de l’immigration, où affirmation de genre et milieu social sont bien souvent liés.<sup>78</sup> La gestion de ces situations ont été propres à l’association et s’est faite de manière cohérente à leur valeurs, mais les récits sont hésitants. On peut deviner un malaise entre des personnes ayant l’habitude d’espaces ou locaux associatifs et une rencontre qui ne se fait pas dans la fluidité avec des personnes qui n’ont pas les codes des espaces en questions.

Le sujet a été légèrement évoqué lors d’une commission féministe et lors d’un entretien, et en resté à l’état de réflexion individuelle.

Jeanne, salariée de l’association, en parle en commission féministe. Elle soulève que le terme “cisgenre” n’est pas accessible à l’oral, pour des personnes par exemple dont première la langue ne serait pas le français, précise-t-elle à la demande. Cela à l’air d’être une façon d’adresser le sujet de la présence très rare de personnes non-francophones mais aussi des personnes qui ne sont pas familières au vocabulaire du milieu des luttes féministes et LGBTQ+. L’atelier Eugène Jacquet, situé dans un quartier dit populaire de la ville, est doté d’une grande mixité sociale et il semblerait en effet que peu de personnes du quartier y passent du temps. Cela soulève une question: Comment accueillir des personnes potentiellement concernées par les permanences en non-mixité mais qui ne parlent pas bien français, ou ne maîtrisent pas un vocabulaire militant spécifique. Cette intervention a eu peu d’impact sur la discussion collective. Les personnes présentes ont tout de même évoqué que c’était une question qui vaut de prendre le temps de s’y arrêter (mais pas ce jour-là). Je m’étais posé de fait cette question depuis les observations. La pratique du vélo n’est pas (ou plus) une pratique connoté d’un entre-soi spécifique, alors que c’est le cas de beaucoup de projets associatifs. Les ateliers d’auto-réparations vélos peuvent avoir chacun leur spécificités et un public privilégié. Romane, une bénévole passant parfois du temps dans un autre atelier lillois, remarque que “*Déjà, c’est marrant, parce qu’ici, il n’y a pas de livreurs.*”. Cela peut-être dû à un effet de bouche-à-oreille, mais aussi d’usage de vélo :

*“[...] Ce n’est pas la population majoritaire au magasin rue Gambetta. Je ne sais pas... Là-bas, il y a pas mal de personnes qui aiment beaucoup le vélo et qui ont différents vélos pour différents usages, qui aiment bien tuner leur vélo, avoir des jolies pièces... Et... oui, voilà. Du coup, c’est... Et puis aussi, il y a des gens qui peuvent mettre beaucoup de moyens dans leur vélo, enfin, ici on ne voit jamais de vélo carbone. Là-bas, il y en a régulièrement. (petit rire) Et puis il y a des gens qui viennent là-bas pour parler plutôt... Oui, enfin, ils font café aussi, du coup c’est un peu différent.” (Romane)*

---

<sup>78</sup> Hamel, Christelle, et Johanna Siméant-Germanos. « Genre et classes populaires », *Genèses*, vol. n° 64, no. 3, 2006, pp. 2-4.

Il y a cependant une volonté de l'association, par son implantation sur le quartier de Fives, quartier prioritaire de ville (QPV), donc au centre de politiques économiques et sociales, de rendre le vélo et son entretien abordable.

*“Après... Au niveau de l'association, tu as aussi, enfin, c'est plus de vélos pour tous, même les gens qui n'ont pas forcément les moyens, même les gens qui n'arrivent pas forcément vers le vélo, c'était aussi ma volonté d'agir sur la vélo école, c'était pour aussi mettre des gens qui... qui ont des difficultés à se mettre sur un vélo, à les aider aussi dans ce sens là pour qu'il y ait le plus de monde possible sur des vélos, même si avant ils ne savaient pas en faire, même si ils n'ont pas forcément les moyens, beaucoup de moyens, avec l'asso on peut leur permettre d'acheter un vélo à bas coût, de l'entretenir à bas coût, et... Et voilà. Enfin, ça aussi... J'en tire de la satisfaction, de me dire que grâce à ça, on met plus de monde sur des vélos. Ça permet de... enfin, voilà, à des gens de se déplacer, même s'ils n'ont pas les moyens d'avoir une voiture, on donne aussi de l'autonomie potentiellement, les aider à retrouver un emploi s'ils n'en ont pas, enfin tu vois, c'est... des impacts multiples.” (Rafaël)*

Il y aurait un vrai bénéfice pour l'association à s'emparer de ces questions, et comment articuler au mieux ces tensions qui sont de l'ordre du féminisme intersectionnel, où, dans la mesure où les bénéfices du vélo valent le coup d'être partagés et réappropriés, pourquoi ne pas essayer d'aller vers les personnes qui en sont le plus éloignées.

Dans son article, « *Démarginaliser l'intersection de la race et du sexe : une critique féministe noire du droit antidiscriminatoire, de la théorie féministe et des politiques de l'antiracisme* », Kimberley Crenshaw conclut avec ceci :

*“On peut mettre la question de l'intersection au centre du discours sur les discriminations sans croire nécessairement que se produira dès demain un consensus politique sur l'importance de prendre en compte la vie des plus défavorisées. Pour l'instant, il suffit qu'un tel effort nous encourage à dépasser les conceptions dominantes de la discrimination et à contester la complaisance qui accompagne la croyance en l'efficacité de ce cadre de pensée. Ce faisant, nous pouvons développer un langage qui critique le point de vue dominant et qui fournisse une base pour une activité unificatrice. L'objectif de cette activité devrait être de faciliter l'inclusion des groupes marginalisés de manière à pouvoir dire : « quand ils entrent, nous entrons tous ».” (p.55)*

Ce passage est intéressant car il est transposable à de nombreux espaces, y compris des espaces militants. Aujourd'hui aux Jantes, tout le monde peut “entrer”, la question est de savoir si ces personnes en sont conscientes et pourquoi, si (et quand) ce n'est pas le cas.

Ce sujet semble faire son chemin de certaines manières, comme lorsqu'un projet est évoqué en CA (mais pas encore concrétisé) : Un bénévole (Rafaël, bénévole à l'ADAV aussi) a parlé des ateliers d'apprentissage du vélo qu'une autre association propose. Certains de ces ateliers seraient notamment réservés à des mères ou jeunes femmes isolées. Son idée était de participer à certains de ces ateliers voire en co-organiser avec l'association en question afin de faire connaître les Jantes à d'autres publics.

L'association se démarque là où de nombreuses associations où l'horizontalité n'a d'ambition que le nom. Engager une recherche et un diagnostic du sexisme au sein de l'association, et missionner une personne extérieure à l'association et à la mécanique était un pari risqué. Toutes les personnes au fait de la recherche menée ont été ouvertes à mes questions ainsi qu'à ma méthodologie, sans savoir ce qui peut sortir de ce rapport. L'existence de la commission féministe dans une association dont ce n'est pas l'objet premier est aussi à noter, comme outil collectif mais aussi comme engagement des individus qui s'y dédient et qui portent la dimension inclusive au-delà de la mécanique. C'est une association qui fait exception dans sa capacité à se poser réellement les questions, en pratique comme en théorie. Aussi, la volonté d'affirmer un féminisme et des valeurs écologistes comme première vitrine de l'association se démarque, autant comme façon de rallier des personnes partageant les mêmes valeurs autour d'un espace qui se veut bienveillant, mais aussi au sens où iels se positionnent politiquement, dans une période où les associations sont encouragées à afficher une "neutralité politique" et où le féminisme n'a pas toujours bonne presse.

Enfin, l'association se démarque par son atelier récurrent en mixité choisie sans hommes cisgenre, puisqu'elle est le seul atelier d'auto-réparation vélo à Lille à en proposer une de façon mensuelle.

b) **Une permanence en mixité choisie qui fait exception à Lille et une volonté de *prendre soin***

L'une des grandes satisfactions des personnes engagées à l'association est que les personnes adhérentes ou bénévoles s'y sentent bien. Cela est permis entre autres par l'informalité de la formation possible et de l'ambiance, qui s'oppose au fonctionnement de vélocistes ou à

d'autres structures associatives où l'emphase sur l'accueil serait moindre. Ce sentiment est propre à de nombreux bénévoles interrogés :

*“Et puis contente de... et je m'en rends compte en fréquentant d'autres assos, je me rends compte de la chance qu'on a, du modèle dans lequel on, enfin moi je me sens intégrée, parce que je n'ai pas participé à de la formation, mais en tous cas, ça m'a formée à une certaine façon de... de faire collectivement, et je suis contente parce que je me dis... ça me donne envie de le transmettre encore, même si c'est quand même pas mal au Bus magique, mais... Ou ailleurs, et je me dis wouah, en fait, ça, il y a du boulot, dans notre rapport, en groupe, à la façon de travailler.” (Noa)*

*“Mais les Jantes, j'ai l'impression qu'il y a un truc hyper convivial dans l'atelier, où les gens sont hyper contents de pouvoir aider, il y a un truc hyper satisfaisant dans la mécanique aussi, où... Il y a un peu de frustration quand ça ne marche pas, mais globalement j'ai l'impression que c'est quand même... On ressort souvent avec des réussites, et c'est hyper satisfaisant, et que le fait de pouvoir partager aussi avec des gens qui sont contents d'apprendre... j'ai l'impression que c'est une ambiance hyper positive, quand même, de base. (court silence) Il y a plein de gens qui sont prêts à se rendre disponibles pour vraiment plein de choses, donc c'est vraiment super.” (Justine)*

L'ambiance semble facilitée et perçue comme plus féministe [que d'autres endroits] par les valeurs de la charte ou encore les affiches aux murs, mais aussi par la présence des salariées référentes, passées et actuelles :

*“Et avant, sur les trois salariées, il y avait deux femmes, et je pense que ça, ça joue énormément sur l'inclusivité de l'association en fait, en termes de... de légitimité du savoir faire et tout ça. Oui, ça, je pense que pour le coup, ça joue vachement.” (Michelle)*

*“Je pense que nous, on a un truc un peu... un peu sympa, qui fait qu'on a toujours été pas mal de meufs bénévoles, et on a la présence de Béatrice qui, je pense, joue beaucoup sur l'ambiance de l'atelier. Notamment le fait que ce soit elle la sachante entre guillemets, et la professionnelle qui a le savoir ... oui, professionnel justement. Que du coup, tous ceux qui viennent s'en réfèrent à elle. Je trouve qu'il y a très peu, très très peu de profils de mecs qui viennent en mode « moi, je sais mieux ». Très peu, voir pas du tout. Après, là, ça fait un petit moment que moi, étant au CA, je ne suis plus du tout à l'atelier en tant que bénévole mécanique, mais... Mais j'ai l'impression qu'il y a très peu ce genre de profils du coup. Et là, le fait d'avoir Jeanne en plus... laisse tomber. Même si Jeanne connaît moins... elle connaît moins de choses pour l'instant, je pense qu'il y a un truc qui fait qu'elles ne sont pas juste responsables administratives de l'asso, tout le monde sait qu'elles font de la méca, que c'est elles qui organisent les trucs, donc ça c'est cool. C'est vraiment chouette. Je*

*trouve qu'il y a une vraie... C'est affiché, je ne sais pas si... je ne sais pas si ça se ressent depuis le début, mais je trouve que c'est assez affiché, le fait que... qu'il y ait un truc assez féministe dans l'atelier, ou en tous cas, dès qu'il y a des réflexions un peu limites, il y a toujours quelqu'un qui relève un petit peu... un petit peu la chose.” (Justine)*

Enfin, l'accueil est un aspect majeur du bénévolat qui a été travaillé par les salarié·es et bénévoles, en témoigne la formation à l'accueil proposée et la précision avec laquelle les bénévoles m'ont raconté en quoi consistait leur mission :

*“Donc ça veut dire que j'accueille les gens qui arrivent aux ateliers, dans les moments d'ouverture aux adhérents, adhérentes. Ateliers mixtes et puis ateliers sans mecs cis. Donc j'accueille les gens, j'encaisse les sous, j'informe des trucs... Je leur vends des adhésions, je leurs vends des pièces à prix libre, je leurs vends des pièces d'occasion à prix libre. Des pièces neuves. Je leur explique le fonctionnement, je mets le cadre de l'atelier, qu'est-ce qui... c'est quoi l'ambiance, c'est quoi la charte de l'atelier qu'ils s'engagent à respecter quand ils adhèrent. Globalement, je fais en sorte que la permanence puisse avoir lieu, comptablement et logistiquement, et pour que... Les gens sont accueillis, et c'est bon, ils réparent leur vélo, ils ressortent, ils sont, on leur dit au revoir et... C'est un poste assez stratégique en vrai, pour l'ambiance, parce que c'est la vitrine de l'asso, la personne qui est à l'accueil. [...] Donc... Oui, j'ai fait des formations à l'accueil, qui étaient un moyen pour moi de bien insister sur le fait qu'il fallait vraiment lire la charte avec la personne qui arrive, par exemple, c'est un truc que je dis. Moi j'incite vraiment à lire texto à peu près tout ce qui est écrit sur la charte, y compris l'endroit avec les propos et comportements, les blagues etc, discriminants, racistes, sexistes, validistes, LGBT-phobes, des trucs comme ça, ne sont vraiment pas les bienvenus ici. Ça permet de poser une ambiance dès le départ qui est vraiment importante pour moi. Et... Et puis aussi en termes d'ambiance, je ne sais pas, moi j'aime bien rajouter que c'est important de se lever, d'aller présenter qui sont les bénévoles du jour, et salariés, pour que quand tu es adhérent, que tu viens la première fois ou que tu ne viens pas souvent, que ça fait longtemps que (tu n'es pas venu), en fait les bénévoles changent tout le temps, donc tu ne sais pas du tout qui est là pour t'aider, donc... Tu peux être un peu... Si tu es timide, tu ne sais pas trop où te mettre, et puis tu n'oses pas trop demander.” (Charlie)*

C'est aussi une mission que les bénévoles qui s'y engagent prennent à cœur et qui participent activement au bien-être des adhérent·es présent·es. La partie “matérielle” du fonctionnement de l'accueil est plutôt formalisée, en revanche la volonté de “bien accueillir les gens”, que “les personnes se sentent bien” est un point commun à de nombreux·ses·x bénévoles sans que cela ait été discuté ou théorisé collectivement. C'est donc bien un acquis progressif de



l'association, né du cadre et de volontés individuelles convergentes :

*“Mais sinon, oui, je trouve les gens sympas, je trouve qu'il y a une bonne ambiance, en fait... Je trouve qu'ils... Il y a une reconnaissance que c'est chouette que ce projet là existe, et du coup, un accueil réciproque sympa. Où moi j'accueille des gens qui sont contents de venir parce qu'ils ont une galère avec leur vélo, et ils ressortent, ils sont contents parce qu'on les a aidés, ils disent merci. Moi, je n'y suis pour rien, personnellement, un petit peu parce que j'ai maintenu le cadre qui fait que ça a été possible avec l'accueil, mais... Mais du coup je dis « moi, je n'y suis pour rien, mais super que tu aies réussi ». Du coup, je vois défiler des gens qui disent « merci, c'était chouette, et au revoir ». Donc c'est agréable, moi, je me sens utile, et je trouve que c'est dans une ambiance cool.” (Charlie)*

Ce soin porté au bien-être des personnes présentes n'est pas seulement propre aux bénévoles à l'accueil et semble s'être diffusé dans les manières de faire implicite de l'association, notamment chez certain·es bénévoles en mécanique. Cela semble s'être consolidé comme faisant partie intégrante de son identité collective, ou en tout cas, c'est une perception partagée chez les personnes que j'ai rencontrées :

*“Des fois, il y a des gens qui sont vraiment très chouettes. Moi, il y a des gens, j'ai beaucoup aimé les aider, sur un truc sur leur vélo, et puis ensuite ils reviennent à la prochaine perm', et moi, comme j'étais assez active, j'étais là aussi, et du coup tu peux un peu les suivre dans leurs réparations, tu vois que... Tu vois qu'ils sont contents quand ça marche, qu'ils reviennent, ils sont tristes parce qu'il y a un truc qui n'a pas marché, du coup tu leur remontes le moral, en leur disant que ce n'est pas grand chose, qu'on va trouver une solution. Et... Ça, c'est vraiment chouette. Et puis après, tu as les gens qui... qui attaquent leur roue arrière au marteau. (rires) Donc c'est un peu plus compliqué. Il y a beaucoup de canalisation de gens stressés, ou de gens hyper actifs, je trouve.” (Romane)*

Les bénévoles à l'accueil apportent donc un soin certain au bien-être des adhérent·es et bénévoles présent·es, mais tous·tes dans les entretiens étendent cette attention au local et au cadre. C'est, comme on l'a vu dans les entretiens, faire couler du café, *passer un coup de balai avant que les personnes arrivent*, etc. Il y a donc un soin particulier porté aux espaces qu'iels lient avec le fait de se sentir bien dans l'atelier, ou que “tout se déroule bien”. Certain·es bénévoles, habituellement en mécanique, ont ce souci du local aussi. Cela semble faire partie des usages de l'association et une valeur commune à de nombreu·x·ses bénévoles:

*“Un truc que j'aime bien faire, c'est de la gestion de l'atelier. Essayer de... ranger. Garder un œil sur le... la qualité des outils et des pièces qu'on a. Et réorganisation. Parce que plein d'adhérents et plein de bénévoles ça fait plein de trucs avec plein d'outils et... Même si les gens sont... Même si tu vas avoir des gens qui sont tous de bonne volonté et tout, en fait tu te retrouves toujours avec plein de trucs en bazar et mal rangés, même si relativement c'est quand même bien respecté je trouve, aux Jantes, ce n'est pas trop n'importe quoi. Mais bon, c'est toujours un peu la foire, surtout qu'à la fin tout le monde quitte toujours un peu en précipitation. Donc un peu de gestion de l'atelier de ce point de vue là. Essayer de faire en sorte que le lieu permette... Quand je dis gestion de l'atelier c'est essayer de penser le lieu pour que les gens puissent satisfaire leur besoin et leur envie, réparer leur vélo et tout, et donc ça veut dire, c'est rendre le lieu accueillant.” (Nicolas)*

Il me semble d'ailleurs nécessaire et important d'établir que malgré les conséquences et l'existence des agissements et comportements sexistes dans l'association, beaucoup de bénévoles, notamment des femmes et des personnes LGBTQ+ s'y retrouvent et s'y sentent bien. Cet espace ne semble pas être vécu comme une bataille de tous les jours, comme cela peut être vécu dans des métiers ou domaines traditionnellement masculin (Brière, 2019), mais au contraire comme un espace de respiration :

*“Il y a beaucoup de femmes, je trouve ça bien. Qu'il y ait beaucoup de nanas qui viennent. Mais... Non, globalement, c'est bien. Comme je suis beaucoup à l'accueil, c'est vrai que je vois... aussi ce qu'il faut dire aux nouveaux, comment ils le prennent, et tout ça. Tu vois bien l'état d'esprit des gens.*

*[...] Du coup, je suis arrivée, et j'ai beaucoup travaillé avec Elise, avec qui on s'est super bien entendues, enfin, même un peu plus que dans le boulot, mais... C'est vrai qu'en plus je venais le matin, de 10 h jusqu'à 12 h 30, après on faisait la pause déjeuner, après je restais pour les... Voilà, j'ai passé beaucoup de temps avec elle, et c'était génial, elle m'a appris beaucoup de choses, et puis il y avait une belle relation, je trouve qu'il y a une super ambiance aux Jantes. Donc passer de mon burn-out dans l'univers salarial avec des patrons très patrons à ça, pour moi ça a été salvateur. En fait, j'ai trouvé une ambiance que je n'imaginais pas trop possible. Mes enfants m'en parlaient, mais dans ma génération, et dans mon univers du travail, je n'avais jamais connu ce genre de relation de bienveillance, et tout. Donc voilà.” (Sandrine)*

La permanence des Gens·tes, bien que la mixité choisie soit encore un sujet qui interroge plusieurs bénévoles, notamment des femmes, participe sans aucun doute au nombre de femmes et personnes LGBTQ+ qui choisissent les Jantes plutôt qu'une autre association. La mixité choisie est un outil qui fait et a fait ses preuves en termes d'empowerment et d'émancipation, en plus de permettre une approche plus simple d'espaces où de trop nombreuses appréhensions peuvent être paralysantes :

*“Et aussi, d'autre part, dans l'accueil du public, alors ça, je ne suis pas sûre que ça joue encore beaucoup, parce qu'on fait trop peu de pub pour moi sur ces perms en non-mixité, mais à mon avis... Enfin, j'ai déjà... Je sais que j'ai déjà rencontré une nana qui est venue aux perms un mardi, et qui m'a dit « j'ai voulu venir vendredi à la perm'... à la perm' en non-mixité », elle n'avait pas pu venir, donc finalement elle était venue le mardi, mais le déclencheur pour y aller ça avait été de voir que c'était en non-mixité . Et je pense qu'on fait trop peu tourner l'info, mais je pense qu'il y a des nanas qui viendraient vraiment pour ça et qui se sentiraient plus légitimes dans un premier temps d'aller dans ces perms là. Donc c'est hyper important que ça existe.” (Michelle)*

*“Et je trouve qu'il y a plus d'humilité aussi chez les personnes qui ne sont pas des mecs cis, et qui vont m'aider, et qui vont me proposer des choses, différents scénarios, après moi je décide ce que je veux faire. Il y a quand même souvent en mécanique ce truc là de tu as un problème, et tu vas tester des choses, quand c'est un problème compliqué, que ce n'est pas la crevaisson, ou je ne sais pas. Des fois, tu ne sais pas trop, et du coup il faut chercher, donc la personne te propose plusieurs options et tu choisis, ensemble tu décides, et il n'y a pas de « non, mais c'est sûr, c'est ça qu'il faut faire ». Il y a ce truc là qui est chouette, je trouve, aux permanences des Gentes, le côté... on essaie ensemble, et en fait on est dans une ambiance un peu posée, et... et mignonne.” (Charlie)*

Margaux Abord de Châtillon, dans sa thèse "*Mécanique vélo et matérialité des pratiques cyclistes: étude de cas à Lyon et Melbourne*" (2022) conclut son ouvrage en affirmant que le système patriarcal de la mécanique vélo empêche et limite ce qu'elle appelle une vélonomie féminine. Cette vélonomie féminine limitée se traduirait par : un manque d'attention porté à la mécanique vélo voire une peur de réparer un vélo, un inconfort relatif dans les lieux de réparations de vélo, un manque de confiance en soi et de légitimité, une gêne au moment de faire une réparation, et des possibilités réduites d'apprentissages et d'exercices de la mécanique vélo. Bien que le terme de vélonomie "féminine" renvoie à un imaginaire binaire, il est imaginable que cela vaille aussi pour des personnes éloignées de ces pratiques du fait de leur socialisation.

Là où il est intéressant d'insister, c'est que le fonctionnement et le travail des Jantes du Nord tend à pouvoir rééquilibrer/déstabiliser ces données. En effet, le fait d'avoir non pas une mais deux figures référentes en mécanique de personnes qui ne sont pas des hommes cisgenres tend à bousculer la perception que les détenant des savoirs mécaniques sont des hommes, que la présence régulière des femmes bénévoles en mécanique encense.

La diffusion et l'affirmation d'un courant de pensée féministe a facilité l'affirmation de

nouvelles façons de faire. On voit aussi une solidarité se créer du fait de ces difficultés dans ces espaces :

*“Et après, il y a le côté aussi où moi, je me reconnais dans les gens qui arrivent et qui sont en panique parce qu'il y a un truc très simple qui ne marche pas sur leur vélo, et... Et ils sont... Oui, ils sont super mal, et ils ne comprennent pas, et ça leur semble insurmontable, alors que c'est juste un petit truc pas compliqué à changer, mais moi j'étais pareille quand j'ai commencé, et du coup, ça me fait plaisir d'aider les gens à passer un peu ce cap là. Et j'ai beaucoup d'amies filles aussi qui ont... Elles ont énormément d'appréhension, et il y a plein d'endroits où... Le magasin d'autoréparation où je vais, moi j'ai continué à y aller juste parce que la première fois que j'y suis allée, il y avait une employée qui était super cool, et elle a beaucoup vérifié si ça se passait bien avec moi, et... Je pense que si elle n'avait pas été là, je me serais dit que c'était un milieu un peu super masculin, et du coup je me sentais... Genre, j'aurai fait ma réparation mais je n'y serai pas retournée parce que je n'avais pas ma place là. Et du coup, j'aime bien accompagner mes... oui, mes copines, ou les colocs de mes ami(e)s dans leurs réparations, parce qu'elles ont un peu l'appréhension de... ne serait-ce que de se rendre dans le lieu.” (Romane)*

L'existence d'une permanence en mixité choisie régulière pallie de nombreux points de cette sombre liste. Elle semble justement favoriser justement la légitimation des compétences de ses bénévoles, leur confiance en soi, mais aussi une envie de départ seul·e en autonomie quand cela n'a pas déjà été le cas, une envie de transmettre, et de partager ces ressentis. Le mouvement cycloféministe s'empare d'ailleurs de ces problématiques pour les pallier là aussi, de manière résolument engagée, joyeuse et festive.

Décider que le “Prendre soin” prend une place importante dans toutes les facettes d'une organisation, comme cela a pu se voir lors des rencontres cyclo-féministes, est très spécifique à une évolution de certaines revendications féministes. Elles sont dans la lignée du slogan des années 70 “Le privé est politique” qui mettaient en lumière les inégalités dans les couples, principalement hétérosexuels à l'époque. La lutte LGBTQ+, les initiatives féministes et les projets de mixité choisie, sont donc considérés comme radicaux voire extrêmes, face à une adversité de plus en plus violente. Ils le sont, dans leur manière de mettre au travail, en plus des conditions de vie dans les espaces publics, ce qui à trait au personnel, au familial, au relationnel et au collectif.

## **Conclusion et pistes de réflexions**

Tout au long de cette étude, l'objectif a été de montrer et d'analyser où se jouent et peuvent se jouer des situations de discriminations dans l'association. La recherche s'est concentrée principalement sur les discriminations de genre, qui sont en réflexion à l'association et est un sujet que ses membres voulaient mettre au travail. De fait, l'échantillon d'interviewé·es ne permettaient pas d'établir des discriminations spécifiques de racisme par exemple, bien que la faible participation de femmes ou de personnes LGBTQ+ racisées aux ateliers est un indicateur à prendre en compte dans l'analyse de certains espaces militants.

Comme point de départ, il a été possible de re-situer la mécanique et la pratique du vélo comme des pratiques historiquement et sociologiquement monopolisées par les hommes cisgenres, directs privilégiés du système patriarcal dans lequel nous vivons. Ces pratiques, construites sur des codes virilistes hiérarchiques forts, excluent activement les personnes qui n'y répondent pas. Aussi en cause, des socialisations genrées et différenciées dès l'enfance, tout sujet confondus: les jouets offerts aux enfants diffèrent selon le sexe de naissance, l'aide demandée aux tâches ménagères aussi, ainsi que l'attitude apprise et recommandée de suivre à l'école ou sur l'espace public. Les femmes et personnes assignées femmes à la naissance sont donc encouragées à se faire discrètes, ne pas prendre de risque, et moins encouragées à entreprendre des activités qui demandent une force physique voyante où sont traditionnellement perçues comme masculines. Ces socialisations et le quotidien dans une société patriarcale impliquent des conséquences directes sur les femmes et les personnes LGBTQ+, qui élaborent des stratégies de survie au quotidien y compris dans ces espaces. En effet, même si l'association souhaite faire de ses ateliers des espaces le plus ouvert et accueillant possible, ces derniers ne sont pas hors du monde social, bien au contraire. De nombreuses situations de discriminations de genre, qui se rapportent le plus souvent à du sexisme ordinaire, parfois à de la transphobie, y prennent place. Il a été possible d'établir une sorte d'échelle des discriminations, des plus insidieuses aux plus frontales, et dont la gestion et les réponses ont pu être gradées, à une réponse individuelle à une gestion collective de certaines situations. Cependant, l'association est constituée de personnes militantes qui souhaitent faire du lieu un espace d'engagement accessible, et où la notion d'aide et de transmission prend une place importante. Ces valeurs semblent partagées par une grande partie des bénévoles, peu importe leur genre, leur milieu social d'origine ou encore leur expérience associative. Ce qui détonne aujourd'hui, c'est la confusion dans les façons d'accompagner les adhérent·es et bénévoles et possiblement une méconnaissance du vécu des

personnes concernées par ces situations parfois vécues comme des violences. C'est pourquoi il me semble important d'embarquer collectivement un maximum de bénévoles dans des moments d'interconnaissance et d'échanges de pratiques. Les temps collectifs d'interconnaissance, autour du rapport à la mécanique ou du vélo par exemple, permettent de mettre en récit les vécus individuels et de rendre concret ce qui apparaît parfois comme immatériel. Le fait de partir des expériences de chacun·e permet aussi d'éviter de tomber dans l'écueil "sachant·es-apprenant·es" lors d'une formation "descendante", c'est-à-dire dont les informations n'arrivent que d'une personne à d'autres (typiquement, la relation enseignant·e - élève).

L'une des solutions envisagées dans ce rapport pour pallier ces inégalités à l'apprentissage et à la pratique de la mécanique est donc "l'autoformation" des bénévoles mécanique à la pédagogie et non plus seulement à la technique. Le travail de transmission à la pédagogie ne nécessite pas de savoirs mécaniques particulier, c'est un sujet qui peut aussi être mis en discussion collectivement et pas nécessairement par les salarié·es. Deux d'entre elleux exerçant presque à temps complet et dans la volonté de l'association de faire attention à une certaine horizontalité, il serait même préférable que ces formations entre pair·es soient portées par des bénévoles. Ces "autoformations" pourraient faire l'objet d'un regroupement ponctuel de bénévoles qui les prennent en main et les co-construisent, à l'aide d'outils qui appellent à la réflexion collective, d'où le terme "d'autoformation". Une co-construction entre bénévoles permet déjà un premier échange de savoirs. Ces "formations" à la pédagogie peuvent servir à la mise en lumière du vécu de nombreu·x·ses bénévoles, mais aussi à la discussion, la rencontre, afin de faire collectif.

L'idée est d'embarquer le collectif de bénévoles vers du commun, par exemple les valeurs de l'association et comment les mettre en pratique, au-delà de la fréquentation des ateliers régulière. Ce qui est important pour les individus au niveau de leur engagement, ou comment faire en sorte pour que chacun·e se sente bien, sont des sujets qui importent déjà à de nombreu·x·ses bénévoles et sont autant de portes d'entrées à des discussions plus complexes.

Ces temps collectifs peuvent être progressif, avec un temps court "brise-glace", où l'idée est de découvrir peu à peu les gens·tes présent·es, par exemple en échangeant une anecdote liée à l'histoire de son prénom, ou un souvenir d'enfance à vélo. Ensuite, il est important de définir collectivement les enjeux et orientations de la formation, qui peut faire l'objet d'un temps où chacun·e expose **une certitude et un doute** sur la question qui rassemble ce jour (sur les pédagogies à adopter ou non par exemple). Cela peut aussi être de demander à chacun·e

d'exprimer **un rêve et une colère** sur la question qui nous occupe. Si ces sujets sont compliqués pour certaines personnes, il est possible d'y réfléchir en groupe de deux ou trois, avant de faire un tour de restitution en grand groupe.

D'autres outils peuvent être utilisés afin de générer des discussions ou du débat, comme le débat mouvant, qui vise à partir de nos présupposés pour travailler son positionnement et aller vers plus de complexité. A partir d'une affirmation qui peut faire débat, par exemple "*La mécanique est un domaine masculin*", les participant·es sont invité·es à se positionner dans l'espace soit du côté « d'accord » soit du côté « pas d'accord » avec cette affirmation, même si cela paraît compliqué. Un échange est mené pour entendre les arguments de chaque côté, avec la possibilité pour tous·tes de changer de côté à tout moment. Le but est de mettre en lumière les complexités de certains sujets qui paraissent parfois évidents, bien que chacun·e ait une idée bien personnelle de ce qui est évident ou non.

Enfin, il est toujours possible de travailler à partir de cas pratiques et concrets. C'est un exercice que l'on voit notamment dans les formations BAFA et qui s'adapte à de nombreuses situations. C'est un exercice en plusieurs temps. En petits groupes, il faut: désigner le problème (par exemple, une situation de sexisme ordinaire). Ensuite, imaginer la situation idéale et à partir de celle-ci, lister des propositions. Enfin, choisir une de ces propositions pour travailler sur sa mise en œuvre. Chaque groupe devrait avoir un problème ou en tout cas une liste de propositions différentes

Il en va de même pour les conseils d'administrations et les commissions. Il existe des outils d'éducation populaire d'animations de réunions ou de temps collectif qui peuvent éviter les déséquilibres dans le nombre et la longueur des prises de paroles, qui par ailleurs ont pu être utilisés lors de la "journée stratégies". Ces outils ne prennent pas beaucoup de temps à mettre en place et tendent à rendre les interactions plus démocratiques. La répartition de rôles en début des réunions peut aussi aider si le besoin s'en fait ressentir (une personne qui gère le temps, une les tours de paroles, une autre l'ordre du jour, etc) et permet que les rôles tournent d'une réunion à une autre. L'un des outils expérimentés lors de la "journée stratégie" était celui-ci : Il y a une boîte pleine de boutons de chemises de formes et couleurs différentes au milieu de la table. Chaque fois qu'une personne prend la parole, elle prend un bouton. A la fin de la réunion ou de l'après-midi, selon le temps dédié, on compte les boutons. Logiquement, les personnes qui ont pris le plus de boutons sont celles qui ont dû prendre le plus la parole. Lors de la journée stratégie, il n'y avait pas de personne animatrice

pour lancer la prise de “réflexe”, cela s’était donc mis en place de manière aléatoire. Désigner un·e garant·e pour prévenir des oublis peut aider à lancer la dynamique.

Le “je prend - je laisse” est une façon de veiller à ne pas se couper la parole, ce qui peut arriver lors de discussions ou débats. Le principe est simple : chaque fois qu’une personne veut s’exprimer, elle dit “je prend” : la parole est à elle sans interruption jusqu’à ce qu’elle dise “je laisse”, qui signifie qu’elle a terminé. Cela peut-être couplé au fait d’instaurer des signes pour réagir plutôt que de réagir vocalement (se mettre d’accord sur ce que veulent dire les signes en amont : ce qui exprime un accord/désaccord ou une volonté de réagir à la suite). Enfin, désigner un·e animateur·ice ou médiateur·ice permet de réguler les prises de paroles avec par exemple les listes de “priorité” : une personne s’étant déjà exprimée sur un sujet ne peut reparler qu’une fois que toutes les personnes qui ne se sont pas exprimées et le souhaitent aient pu le faire.

Cette liste de propositions n’est que cela : il existe de nombreuses autres manières de faire et de réfléchir collectivement, et les outils proposés ici sont adaptables à d’autres volontés ou orientations. L’idée principale étant qu’un maximum de personnes se sentent concernées et impliquées dans la vie de l’association et aient envie de s’y engager.

L’association, qui défend des valeurs écologistes, d’autonomie, d’accessibilité et de féminismes se trouve dans un paysage associatif local et spécifique et s’intègre dans un mouvement de développement des ateliers d’auto-réparations associatifs mais aussi du cycloféminisme. Ces deux mouvements sont liés: le cycloféminisme et les personnes qui s’en revendiquent se développent et agissent au sein des ateliers d’auto-réparations associatifs et du réseau l’Heureux Cyclage, acteur important dans la vie des ateliers d’auto-réparations et investi aussi des mêmes valeurs qu’aux Jantes.

L’association des Jantes du Nord est sous bien des aspects plus qu’une association d’auto-réparation de vélo. Elle s’intègre sans mal au mouvement de l’éducation populaire et semble travailler pour en faire un espace le plus cohérent possible. Par sa capacité à se poser des questions, elle est un espace où se jouent des luttes du quotidien et qui adressent des tensions qui traversent notre société.

La démarche des Jantes du Nord, par la commande de ce rapport, la mise en place d’une commission féministe et d’une permanence récurrente en mixité choisie, participent au mouvement du cycloféminisme, qui oeuvre en alliant pratique cycliste, vélonomie, et féminisme. Ce mouvement, épars et relativement éclaté à ce jour, a vu naître des événements



locaux, ainsi que cette année son premier événement national. Sous forme de rencontres en mixité choisie sans hommes cisgenre, des féministes de France et de Belgique de différents ateliers associatifs d'auto-réparations se sont réunies un week-end où l'organisation était emprunte d'une volonté de faire collectivement et de prendre soin de tous·tes. Tout comme le mouvement cycloféministe encourage les individus à se réapproprier les interstices de dominations dans les déplacements et les savoirs-faire pour en faire des espaces de lutte, il y a aussi un réel travail porté à l'organisation du collectif, à l'accueil des personnes et leur bien-être physique et mental. La bienveillance n'y est pas militarisée afin d'éviter les conflits ou la parole concernant des oppressions. Il semble se jouer une vraie révolution dans cette radicalité à "prendre soin".

Cette attention portée au soin et à l'accueil de tous·tes témoigne selon moi d'une volonté de "**Changer les règles du jeu**". Du jeu que la société capitaliste instaure, en instaurant des "rôles" sociaux, des injonctions à être ou ne pas faire. Ces initiatives militantes interrogent ce qui est voulu en termes de collectif, de représentations, de société, où l'adversité est de plus en plus forte. A l'heure actuelle, où il est encore possible d'entendre parler de "théories du genre" au sein même des sphères dirigeantes et de voir les droits reproductifs reculer, aux Etats-Unis comme en France<sup>79</sup>, il est de plus en plus facile d'être à la marge. L'identité entière de personnes bien réelles est niée tous les jours par ces mêmes politiciens ou sur les réseaux sociaux, où les personnes non-binaires et transgenres se font harceler de par leur simple existence.

Le cycloféminisme va au-delà d'une recherche de puissance d'agir par la pratique du vélo. Les valeurs portées et les initiatives qui en résultent, ce changement des règles, voire ce refus de jouer, peut être vu comme l'équivalent du "Maintenant, on se lève et on se casse" de V. Despentes en réponse à la récompense cinématographique de Roman Polanski, réalisateur accusé de viol sur une mineur. Les deux ont le même objectif : ne plus accepter les violences symboliques, physiques, institutionnelles, médiatiques et juridiques grandissantes.

Ce sont les mêmes valeurs qui sont portées par le mouvement intersectionnel ainsi que d'autres luttes et mouvements se dressant contre les inégalités, d'où l'importance d'une convergence des luttes, afin de tendre à ce que défendent Cinzia Arruzza, Tithi Bhattacharya et Nancy Fraser dans leur manifeste: un *féminisme pour les 99%*.

---

<sup>79</sup> Certain.es député.es Rassemblement National ont des positions clairement anti-avortement: [https://www.terrafemina.com/article/droit-a-l-avortement-l-ivg-menacee-en-france-par-le-rn\\_a364807/1](https://www.terrafemina.com/article/droit-a-l-avortement-l-ivg-menacee-en-france-par-le-rn_a364807/1)

## **BIBLIOGRAPHIE**

- Abord-de-Châtillon, M. (2022) "*Mécanique vélo et matérialité des pratiques cyclistes: étude de cas à Lyon et Melbourne*"
- Abord-de-Châtillon M., Ortar N. et Sayagh D. (2021). *Le vélo : un objet qui révèle, renforce et perturbe l'ordre du genre*
- Arruzza, C., Bhattacharya, T., Fraser, N. & Dervaux, V. (2019, 7 mars). *Féminisme pour les 99 % - Un manifeste*. LA DECOUVERTE.
- Barbusse, B. (2022). *Du sexisme dans le sport - Nouvelle Edition*. Appaloosa LHS Editions.
- Bonet A., Lafont, L. *L'influence du genre dans la prise d'initiatives des élèves à l'école élémentaire*. Education. 2018. dumas-01886120
- Bonte P. et Izard M. (dir.). (1991). *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Presses universitaires de France, 1991, p. 455
- Brière, S. (2019). *Les femmes dans des professions traditionnellement masculines.*, Presses de l'Université Laval.
- BUISSON-FENET Hélène (dir.), 2017, *École des filles, école des femmes*, Bruxelles, De Boeck.
- Butler, J. (s. d.). *Défaire le genre*.
- Cîrstocea, I. & Giraud, I. (2015). Pluralisme dans les mouvements féministes contemporains. *L'Homme & la Société*, 198, 29-49.
- Clarsen, Georgine. 2019. 'Of Girls and Spanners: Feminist Politics, Women's Bodies and the Male Trades'. P. 15 in *Everyday Revolutions: Remaking Gender, Sexuality and Culture in 1970s Australia*, edited by M. Arrow and A. Woollacott. Canberra, Australia
- Court, Martine, et al. (2016) « Qui débarrasse la table ? Enquête sur la socialisation domestique primaire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 215, no. 5, pp. 72-89.
- Crawford M.B. (2016). *Éloge du carburateur : Essai sur le sens et la valeur du travail*. (s. d.). Logiques.
- Crenshaw K., *Why intersectionality can't wait*, Washington Post, septembre 2015
- Crenshaw, K. (2021). Démarginaliser l'intersection de la race et du sexe : une critique féministe noire du droit antidiscriminatoire, de la théorie féministe et des politiques de l'antiracisme. *Droit et société*, 108, 465-487.

- Darley, J. M., & Latane, B. (1968). Bystander intervention in emergencies: Diffusion of responsibility. *Journal of Personality and Social Psychology*, 8(4, Pt.1), 377–383
- Delvaux, M. (2020, 29 mai). *Le Boys Club (French Edition)*. Remue-Ménage.
- DENAVE, Sophie. (2019) « *La mécanique, c'est pas son genre ?* » : *Parcours de Sandra en CAP « Maintenance des véhicules automobiles »* In : *Des jeunes à la marge ? Transgressions des sexes et conformité de genre dans les groupes juvéniles* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes
- Depoilly, S. (2017). Affirmation et contestation du genre dans les lycées professionnels. *Travail, genre et sociétés*, 38, 113-132.
- Dreysse. (2022). Geneviève Pruvost, *Quotidien Politique*. Féminisme, écologie, subsistance [Review of *Geneviève Pruvost, Quotidien Politique. Féminisme, écologie, subsistance*]. *Lectures*.
- Duru-Bellat, M. (2002, 3 octobre). *Les inégalités sociales à l'école : Genèse et mythes* (0 éd.). PUF.
- Duru-Bellat, M. (2017). III. La nature du genre. Dans : , M. Duru-Bellat, *La Tyrannie du genre* (pp. 145-180). Paris: Presses de Sciences Po.
- DURU-BELLAT Marie, 2004, *L'École des filles: quelle formation pour quels rôles sociaux ?* Paris, L'Harmattan.
- Duru-Bellat, M. (2008). La (re)production des rapports sociaux de sexe : quelle place pour l'institution scolaire ?. *Travail, genre et sociétés*, 19, 131-149
- Facca L. (2019, Mars) *C'est drôle si je ne les aime pas ? Effet du groupe social et des préjugés implicites sur la perception de l'humour de dénigrement*
- Federici, S. (2017, 9 mars). *Caliban et la sorcière (NED 2017)*. ENTREMONDE.
- Gallioz, S. (2006). « Force physique et féminisation des métiers du bâtiment », *Travail, genre et sociétés*, vol. 16, no. 2, pp. 97-114
- Gazalé, O. (2019, 21 février). *Le Mythe de la virilité*. POCKET
- Guenoun, S., Vachon, D. *Perception et degré d'imprégnation des stéréotypes de genre auprès d'élèves de moyenne section*. Education. 2018. dumas-02083724
- Hamel, C. & Siméant-Germanos, J. (2006). Genre et classes populaires. *Genèses*, n°64 n.3
- Jacquemart, A. & Masclet, C. (2017). Mixités et non-mixités dans les mouvements féministes des années 1968 en France. *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 46, 221-247.
- Husson, A. (2017). Éthique langagière féministe et travail du *care* dans le discours. La pratique du *trigger warning*. *Langage et société*, 159, 41-61.

- Lazarus, R. S. & Folkman, S. (1984, 15 mars). *Stress, Appraisal, and Coping* (1<sup>re</sup> éd.). Springer Publishing Company.
- Larrère, C. (2017). L'écoféminisme ou comment faire de la politique autrement. *Multitudes*, 67, 29-36
- Lépinard, É. (2015). Praxis de l'intersectionnalité : répertoires des pratiques féministes en France et au Canada. *L'Homme & la Société*, 198, 149-170.
- Lieber, M. (2008). *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*. Presses de Sciences Po
- London B., *Ending the depression through planned obsolescence*, 1932.
- Mabillon-Bonfils, B. (2005). « 3. Violence à l'école, violence de l'école? Les apports de la sociologie de l'éducation », , *L'invention de la violence scolaire*. sous la direction de Mabillon-Bonfils B. Érès, pp. 59-72.
- Maurel, C. (2010). *Éducation populaire et puissance d'agir. Les processus culturels de l'émancipation*, Paris, Éditions L'harmattan
- MENNESSON C, 2005, *Être une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, Paris, L'Harmattan.
- Moalic-Bouglé, A-S. (2012). « Femmes, politique et imaginaire. Deux romans de science-fiction au XIXe siècle », *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, vol. 17, no. 1, pp. 149-161.
- Morvan, A. (2011). *Pour une éducation populaire politique : à partir d'une recherche-action en Bretagne*
- Muller, S. (2007) « Les écueils du double jeu. Une expérience d'observation participante transversale », *SociologieS*
- Perrot, M. (2015). La guerre a bouleversé l'amour. Dans : Antoine Compagnon éd., *Autour de 1914-1918 : nouvelles figures de la pensée: Sciences, arts et lettres* (pp. 381-399). Odile Jacob.
- Pruvost, G.** (2013). « L'alternative écologique », *Terrain*, 60 | 36-55.
- Raibaud, Y. (2015). *La ville faite par et pour les hommes*, Belin,
- Rigal A. (2020.) « Changer la vie dans un atelier d'autoréparation de vélo », Forum Vies Mobiles

Rosa Bonheur, C., Bory, A., Calderon, J., Cohen, V., Mortain, B., Muller, S., Verdière, J. & Vignal, C. (2017). Les garages à ciel ouvert : configurations sociales et spatiales d'un travail informel. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 216-217, 80-103.

Roussel, L. (2021, 6 mai). *À vos cycles ! - Le Guide du vélo au Féminin*. TANA.

Sayagh, D. (2018). *Pourquoi les adolescentes ont moins de possibilités réelles de faire du vélo que les adolescents. Approche sociologique*

Skeggs, B. (2015). *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, Marseille, Agone.

Sorrel, J. & Coston, E. (2021, 25 février). *Vélotaf : Mode d'emploi du vélo au quotidien*. ALTERNATIVES.

Tabet, P. (1979). Les Mains, les outils, les armes. *L'Homme*, 19(3), 5-61. <https://doi.org/10.3406/hom.1979.367998>

Trouvaille, La.(2018). « Un collectif féministe d'éducation populaire politique : « La Trouvaille. Expériences, savoirs et stratégies communes pour l'égalité » », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 37, no. 2, pp. 140-145.

Van Enis N. (2012). *Féminismes pluriels*. Bruxelles : Aden.

Vennin, L. (2017). Historiciser les pratiques pédagogiques d'éducation populaire. *Agora débats/jeunesses*, 76, 65-78.

Weber Florence. (1986). Le travail hors de l'usine. Bricolage et double activité. In: *Cahiers d'Economie et sociologie rurales*, N°3. Travaux et métiers. La confusion des activités en milieu rural. pp. 13-36.

Weber, F. (1989, 20 septembre). *Le travail à-côté : Étude d'ethnographie ouvrière (Studies in history and the social sciences) (French Edition)*. Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales.

## **SITOGRAPHIE**

<https://www.lexilogos.com>

[LA MIXITÉ FEMMES/HOMMES DANS LA BRANCHE DES SERVICES DE L'AUTOMOBILE](#)

[Face aux attaques en cours de l'extrême droite le Planning familial continue d'agir et appelle à le soutenir](#)

Insee, enquêtes Emploi 2016 à 2019 ; groupes de métiers déterminés à partir de l'enquête Conditions de travail 2019 de la Dares

Archives INA, Florence Dartois, *Jeannie Longo, victime du machisme de Marc Madiot et de Laurent Fignon*, juin 2021

Fédération française de cyclisme : licences délivrées par sexe 2018, publié par Statista Research Department, 21 août 2019

[À pied ou à vélo : les pratiques des Français décryptées en infographie | Données et études statistiques](#)

*Le Tour de France Femmes n'a pas encore éliminé la misogynie*, Grégory Ienco 2 août 2022, [cyclismerevue.be](http://cyclismerevue.be)

[Le vélo, l'invention qui émancipa les femmes | Slate.fr](#)

[Etes-vous prêt-e-s pour le cycloféminisme ? - Revue Silence](#)

[velorution.org](http://velorution.org)

[wiklou.org](http://wiklou.org)

[Pédaler vers la libération! Des collectifs cyclo-féministes en lutte pour l'environnement!](#) 23 janvier 2020 - **Gabrielle Ancitil**

[La Suisse accueillera bientôt le championnat afghan de cyclisme féminin](#)

[Abrogation de l'interdiction du port du pantalon pour les femmes - Sénat](#)

[LES FEMMES ET LA PRATIQUE DU VÉLO](#)

[Les ateliers vélo antisexistes roulent de mieux en mieux](#)

[Épisode 10 - « À qui la rue? » | Ricochet](#)

[How do you welcome women to cycling? Hire them.](#) Mars 2022, Anna Richards

Ipsos - Sondage international sur le harcèlement sexuel dans l'espace public. L'Oréal Paris. Avril 2019\*\*Canada, France, Inde, Italie, Mexique, Espagne, Royaume-Uni et États-Unis

[Insultes, agressions, harcèlement : les dix chiffres à retenir sur l'état des lieux des violences anti-LGBT+](#) L'article se base sur le rapport annuel de SOS Homophobie (2021)

[Comment sont tués les cyclistes à Paris – Libération](#)

[Femmes et hommes sont-ils égaux à vélo ? | CNRS Le journal](#)

[Contre le vote des femmes : florilège - Histoire - Le suffrage universel - La conquête de la citoyenneté politique des femmes - Assemblée nationale](#)

*Bien en selle* - Camille Toffoli Article tiré du n° 318 de la revue Liberté Hiver 2017 P. 4–5

[Jeannie Longo, victime du machisme de Marc Madiot et de Laurent Fignon | INA](#)

[Femmes et hommes sont-ils égaux à vélo ? | CNRS Le journal](#)

[En France, le RN menace-t-il le droit à l'avortement](#)

[81% des femmes en France ont déjà été victimes de harcèlement sexuel dans les lieux publics | Ipsos](#)

[education-populaire.fr](#)

[Masculinités, travail et classes populaires](#)

## ANNEXES

### **1/ Guide d'entretiens bénévoles :**

Présentation (Gwenaëlle / elle) + présenter la recherche rapidement (répondre aux questions à la fin si il y en a)

Demander prénoms et pronoms à la personne + Demander si possibilité d'enregistrer l'entretien + prévenir de la possibilité d'anonymat

#### **1. Trajectoires en lien avec les JDN**

*QUESTION : Est-ce que tu peux me raconter un peu ton histoire (trajectoire) qui me permette de comprendre comment et pourquoi tu es arrivé-e aux JDN ?*

- Résidence à Lille ou ailleurs, quartier, depuis quand?
- Appréhension de la vie perso (situation et vie familiale, origine, formations, activités pro, les parents...)
- Découverte de l'association et du lieu (comment, quand)  
(- Pourquoi avoir décidé de devenir adhérent·e)
- Modalités d'accueil (comment, qui)?

#### **2. Usage du vélo**

*QUESTION : C'est quoi ton usage du vélo ? Dans quelles situations tu l'utilises ?*

- Quelle fréquence ?
- Différence usage : quotidien, transport, VTT, etc..
- Déjà voyagé à vélo ?

#### **3. Formes d'engagement (en pratique)**

*QUESTION : Est-ce que tu peux me raconter ce que tu fais aux JDN? En quoi ça consiste concrètement ?*

- Ce qu'il a fait et fait (variété et changement dans la durée, un peu en détail), pourquoi ces choix d'activités
- Organisation
- Temps consacré (hebdomadaire, variations), rapport aux autres temps de vie (conciliation des temps)
- Autres engagements, autres lieux, asso, collectifs, ailleurs, avant (multi-engagements)  
(- Changements éventuels des formes d'engagement liés au Covid ou autre. Pourquoi?)

#### **3.1 Pratique de la mécanique (vélo ou non)**

*QUESTION : Est-ce que tu peux me dire comment ça se passe pour toi la mécanique vélo ? Ce que tu as appris ici, ce que tu savais faire avant, ce que tu aimes faire ou pas...*

- ) Savoirs mobilisés, appris, transmis



Comment la personne a-t-elle appris ? (pas seulement l'état des lieux de "déjà fait de la mécanique", mais qui m'a appris? (processus d'apprentissage) membre de sa famille ? appris seul-e ?

+ Question de l'outillage, de la pratique chez soi..

#### **4. Relations aux autres, liens, rencontres**

*QUESTION : Comment ça se passe entre vous aux Jantes, l'ambiance, les moments ensemble, les rencontres ?*

- Types de personnes fréquentées (dans un rapport entre soi/ouverture)
- Rapports entre bénévoles, bénévoles-adhérent·es et bénévoles/adhérent·es-salarié·es
- Liens affinitaires (si présence régulière)
- Quelles rencontres ?
- On partage quoi, on échange quoi ? On se transmet quoi ?
- Quelles tensions éventuelles, ce qui dérange ? à propos de quoi ? ( et que faudrait il faire ?)
- Est-ce que tu peux me raconter si ça t'es déjà arrivé d'être franchement gonflé·e par un événement/un comportement/une parole ?

#### **5. Reconnaissance**

*QUESTION : Qu'est-ce que ça t'apporte de venir aux JDN (sur le plan personnel) ?*

- Est-ce que vous vous soutenez entre vous ? Comment ?
- Quelles satisfactions perso à cet engagement ? (quel intérêt, notion différente)
- Quelles possibilités de propositions d'activités, idées, initiatives ?
- (- Est-ce qu'il y a une dimension politique au fait d'y venir ?)

#### **6. Permanence des Gentes - mixité choisie**

*QUESTION : As-tu entendu parler des "perm des genTEs"?*

*Si potentiellement concerné·e : Est-ce que tu viens à la perm' des Gentes?*

- *Oui : Est-ce que tu peux me raconter comment ça se passe/ ton expérience de ces perm' là ?*  
(Différences entre ces perms des genTEs et les perm en mixité? Si oui quelles sont-elles ?)
- *Non : Pourquoi ?*  
(Volontaire ou non : manque de temps, connaît pas, etc)

#### **7. Vécu d'une ou plusieurs discriminations -**

→ *Est-ce que tu as déjà vécu des moments ou comportements qui t'ont mis·e mal à l'aise pendant un atelier ou un moment de convivialité de l'asso ? Si oui, est-ce que tu veux bien me raconter ?*

→ *Est-ce que tu as déjà vécu ou témoigné de comportements que tu considères comme sexiste/raciste/homophobe ou autre pendant une permanence ou au sein de l'asso ? Qui t'ont marqué·e ? Si oui, comment ça s'est passé / a été géré ?*

#### **8. Est-ce que tu voudrais ajouter des choses qu'on n'aurait pas évoquées ?**

Merci pour le temps d'échange.

2/ Affiche des rencontres Cycloféministes Intergalaktik :



### 3/ Violentomètre - Dispositif de prévention des violences



**PRÉFÈTE  
DE LOT-ET-GARONNE**

## Violences au sein du couple... et si j'étais concernée?



Mon compagnon :

1	Respecte mes décisions, mes désirs et mes goûts
2	Accepte mes amis et ma famille
3	A confiance en moi
4	Est content quand je me sens épanouie
5	S'assure de mon accord pour ce qu'on fait ensemble
6	Me fait du chantage si je refuse de faire quelque chose
7	Rabaisse mes opinions et mes projets
8	Se moque de moi en public
9	Est jaloux et possessif en permanence
10	Me manipule
11	Contrôle mes sorties, mes habits, mon maquillage...
12	Fouille mes textos, mes mails, mes applis
13	Insiste pour que je lui envoie des photos intimes
14	M'isole de ma famille, de mes amis, de mes proches
15	M'oblige à regarder des films pornos
16	M'humilie, me traite de folle quand je lui fais des reproches
17	« Pète les plombs » lorsque quelque chose lui déplaît
18	Menace de se suicider à cause de moi
19	Menace de diffuser des photos intimes de moi
20	Me pousse, me tire, me gifle, me secoue, me frappe...
21	Me touche les parties intimes alors que je ne veux pas
22	M'oblige à avoir des relations sexuelles
23	Me menace avec une arme

**Votre relation est saine**

Vous l'avez choisie, vous vous respectez l'un et l'autre. Même s'il vous arrive de vous disputer, vous n'avez pas peur...tout va bien 😊

Vous devez être vigilante car

**votre relation n'est pas totalement saine.**

⚠ Ce qui se passe entre vous n'est pas normal et vous n'êtes pas obligée de supporter et d'accepter... Ce n'est pas non plus votre faute. ⚠

Si vous vous retrouvez dans les cases ci-contre, c'est que vous êtes dans **une relation dangereuse** et sans doute **victime de violences**.

La situation peut changer, vous pouvez vous faire aider...  
**ne restez pas seule**

**ne restez pas seule**

**Réseau d'entraide** 07 85 38 05 07 [reseau-entraide-violences@orange.fr](mailto:reseau-entraide-violences@orange.fr)  
**Maison des femmes** 05 53 40 03 62 [maison.femmes@laposte.net](mailto:maison.femmes@laposte.net)  
**Chrysalides 47** 06 48 05 31 96 [chrysalides47@gmail.com](mailto:chrysalides47@gmail.com)  
**Planning familial** 05 53 66 27 04 [planningfamilial47@orange.fr](mailto:planningfamilial47@orange.fr)  
**France victimes 47** 05 53 66 23 03 [francevictimes47@sauve-garde.fr](mailto:francevictimes47@sauve-garde.fr)

[www.arretonslesviolences.gouv.fr](http://www.arretonslesviolences.gouv.fr) - [www.femmes-violences47.fr](http://www.femmes-violences47.fr)

Cette affiche a été réalisée à partir du violentomètre développé par le centre Hubertine Auclert

